

POSSIBLES

VOLUME 46. NUMÉRO 2 AUTOMNE 2022

Pour une autre suite du monde

POSSIBLES

DÉPARTEMENT DE SCIENCE POLITIQUE,
Dominique Caouette, Pav. Lionel Groulx, Université de Montréal C.P. 6128,
Succursale Centre-ville, Montréal (Québec), H3C 3J7
SITE INTERNET : <https://revuepossibles.ojs.umontreal.ca/>

RESPONSABLES DU NUMÉRO : Raphaël Canet et Léo Palardy

COMITÉ DE RÉDACTION : Christine Archambault, Raphaël Canet, Dominique Caouette, Marie Cosquer,
Régis Coursin, Gabriel Gagnon, Nadine Jammal, Anatoly Orlovsky, Jean-Pierre Pelletier, Jean-Claude
Roc et André Thibault

COORDINATION : Régis Coursin et Marie Cosquer

RESPONSABLES DE LA SECTION POÉSIE/CRÉATION : Anatoly Orlovsky et Jean-Pierre Pelletier

RESPONSABLE DE LA SECTION DOCUMENTS : Raphaël Canet

RESPONSABLE DE LA PRODUCTION : Daniel Girard

CONCEPTION GRAPHIQUE ET COUVERTURE : Zoé Viseur (@viseur.zoe)

CORRECTION, RÉVISION et TRADUCTION : Christine Archambault, Nadine Jammal, Alexánder Martínez,
Anatoly Orlovsky, Thomas Gareau Paquette, Jean-Pierre Pelletier

MEMBRES FONDATEURS : Gabriel Gagnon, Roland Giguère, Gérald Godin, Gilles Hénault, Gaston Miron,
Marcel Rioux

IMPRESSION : Le Caius du livre

Ce numéro : 20 \$ La revue ne perçoit pas la TPS ni la TVQ.
DÉPÔT LÉGAL Bibliothèque nationale du Québec : D775 027
DÉPÔT LÉGAL Bibliothèque nationale du Canada : ISSN : 0707-7139
Montréal © 2022 Revue POSSIBLES

TABLE DES MATIÈRES

Section I Thématique

Regards sur les mondes futurs : entre crises anticipées et leurs d'espoir	8
Léo Palardy et Raphaël Canet	
La vision des savoirs ancestraux autochtones sur les changements climatiques.....	12
Mélissa Mollen Dupuis	
Penser à chaque espèce comme une partie intégrante de son écosystème.....	19
Frédéric Bouchard	
Libérer notre envie de sens pour sauver la planète.....	25
Sébastien Bohler	
Nature, économie et pandémie : changeons de paradigme.....	33
Alain Deneault	
Comment sortir de nos sociétés de croissance?	39
Yves-Marie Abraham et Serge Mongeau	
La stratégie des 5 R pour repenser la transition socio-écologique.....	49
Jonathan Durand-Folco	
La justice climatique : facteur de transformation du droit.....	57
Corinne Lepage	
Écoanxiété et engagement citoyen : comment transformer la détresse en moteur d'action pour la planète?.....	64
Anne-Sophie Gousse-Lessard	
Théâtre, politique et engagement social.....	71
François Archambault	

SECTION III Poésie/Création

Vigne fauve	
Quatuor	81
Paul-Georges Leroux	
Soigner	85
Lauren Camp	
Traduit de l'anglais par Anatoly Orlovsky et Jean-Pierre Pelletier	
Sucre	87
Virginie Beauregard D.	
comme si un autre monde	89
Miriam Sbih et Camille Bernier	
Pour emporter	92
François Rioux	
La mort ne veut pas de nous (extraits).....	94
Carole Sorbier	
« vieillir, oh, oh vieillir »	98
Rae Marie Taylor	
Traduit de l'anglais par l'auteure	
quatre amas de stress à gérer	100
Jonathan Roy	
Guillaume Asselin, <i>Frondes</i> : recension	105
Daniel Guénette	
Louise Dupré, <i>Exercices de joie</i> : recension	108
Daniel Guénette	
Berce ta peur	
Lettres à une insomniaque	110
Mireille Cliche	
Feuilles en béton	113
Cristina Montescu	

Quelques poèmes brefs	116
Gui Matieu	
Traduits de l'occitan par l'auteur	
Poème d'amour	120
Michael Morais	
Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Pelletier	
Collisions et autres poèmes	122
Andrea Moorhead	
Paramètres	129
André-Guy Robert	
L'humeur de l'eau en crue	135
Anthony Lacroix	
Bon voisinage	137
Éric Roberge	
et la nuit dura...	139
Sébastien B Gagnon	
Lumpen manifeste (adolescent)	
des vieux (parricides)	141
Gerardo Ciáncio	
Traduit de l'espagnol (Uruguay) par Jean-Pierre Pelletier	
AUCUNEMENT (extraits)	144
Thierry Dimanche	

SECTION I

Regards sur les mondes futurs : entre crises anticipées et leurs d'espoir

Par **Léo Palardy** et **Raphaël Canet**

Ce numéro de la revue *Possibles* est tiré des conférences prononcées à l'occasion de la 11^e Semaine de la citoyenneté qui fut organisée au Cégep du Vieux Montréal en avril 2021. Il en conserve à la fois la forme et l'esprit.

Sur la forme, nous avons retravaillé les textes pour leur permettre d'opérer le plus harmonieusement possible la transition de l'oral à l'écrit. Nous avons cependant conservé une certaine fluidité et liberté du propos que permet l'oralité et qui tend à ne pas se laisser encadrer dans les règles du texte écrit. Plusieurs parmi les personnes contributrices n'auraient pas écrit leur texte de cette manière-là. Aussi, ne leur tenez pas rigueur de la forme car nous en sommes les grands responsables. Face à l'urgence climatique, nous souhaitons nous concentrer sur le message en conservant toute la vigueur du discours engagé.

Car c'est avant tout l'état d'esprit de cette Semaine de la citoyenneté 2021 que nous souhaitons transmettre. Celle-ci fut en effet organisée dans un moment proprement extraordinaire. Nous étions en pleine pandémie de COVID-19 et, pour la première fois en un quart de siècle d'existence, cet événement s'est tenu sous forme virtuelle. Des milliers d'étudiant.e.s du Cégep se sont connecté.e.s à leurs appareils pour écouter et dialoguer sur le thème de la crise écologique avec des conférencières et conférenciers tout aussi confiné.e.s. Une multitude d'individus isolés localement mais interconnectés pour échanger sur l'enjeu global de l'heure : la suite du monde. Il y avait quelque chose de surréaliste à l'exercice, même si sur le

moment, nous n'avions pas réellement conscience que nous vivions une césure historique.

La crise de la COVID-19 a en effet marqué une nouvelle rupture dans le long fleuve pas si tranquille de la mondialisation. Nous pourrions même dire qu'elle en a brutalement symbolisé l'ultime stade de son agonie. Les frontières se sont fermées, le système a été profondément ébranlé et les peurs ont été ravivées. La machine s'est enrayée et soudain l'impensable s'est produit : nous avons réduit à l'échelle planétaire nos émissions de gaz à effet de serre avec une rapidité et dans une proportion jamais vues depuis que nous savons les mesurer ! Certes, l'épisode fut de courte durée et les émissions ont repris de plus belle avec la levée des confinements. Cependant, de ce premier stade d'effondrement chaotique de la civilisation du pétrole, un monde-archipel a commencé à émerger, cherchant à rebâtir sur les décombres du néolibéralisme. L'avenir, toujours incertain, angoisse et fait rêver à la fois.

La pandémie a en effet ravivé chez un grand nombre de gens, et en particulier chez les jeunes, la crainte des crises multiples à venir. Mais elle a eu aussi pour conséquence de permettre à la multitude de vivre l'expérience, en direct, d'un monde qui connaît de profonds bouleversements. Dans un tel contexte, il était impératif de se donner collectivement des raisons d'espérer, et c'était l'un des objectifs de la Semaine de la citoyenneté 2021. Car si le sentiment d'impuissance face à la crise environnementale est toujours très présent, le désengagement n'est pas une solution.

La jeunesse, à qui s'adressaient les conférences ici retranscrites, a fort probablement contribué à ce renouveau du principe espérance. Effectivement, juste avant la rupture pandémique, à l'hiver et au printemps 2019, une grande campagne du mouvement étudiant était en marche. La jeunesse québécoise, mais aussi mondiale, se mobilisait massivement autour du mouvement pour la justice climatique et sociale. Chose inédite, ce vaste mouvement puisait son énergie motrice dans les écoles secondaires. Des milliers d'adolescent.e.s se sont alors mobilisé.e.s dans toute la province autour des organisations *Pour le futur Montréal* et *Pour le futur Québec*. Répondant à l'appel du mouvement international des grèves scolaires, *Fridays For Future*, lancé par la jeune militante suédoise Greta Thunberg, la première manifestation de *Pour le futur* a eu lieu le 15 février 2019 au Québec. Les cégeps et les universités élargirent ensuite la mobilisation et la *Coalition étudiante pour un virage environnemental et social*, la CEVES, a été fondée. Ce véritable embrasement a culminé le 27 septembre 2019 avec la grande marche pour le climat qui a rassemblé 500 000 personnes dans les rues de Montréal avec, en tête de cortège, Greta Thunberg entourée de dizaines de jeunes issu.e.s des Peuples premiers. Ce fut la plus grande manifestation de l'histoire du Québec et du Canada.

C'est à cette jeunesse conscientisée, mais dont l'élan mobilisateur a été stoppé net par la pandémie, que venaient s'adresser conférenciers et conférencières, pour inspirer, mais aussi pour trouver de l'inspiration. Ils n'étaient pas là pour faire naître les réflexions écologistes mais bien pour les aider à mûrir, à faire des liens. L'institution ne guidait pas le mouvement, elle le suivait.

Ce numéro de *Possibles* s'inscrit dans la continuité de ce mouvement. En publiant cette sélection de textes prononcés en 2021, nous

espérons contribuer à redonner de l'élan à un mouvement qui a animé la jeunesse en 2019. Nous souhaitons participer à la réflexion entourant la justice climatique et sociale, ainsi que les solutions envisageables pour faire face à la crise écologique. Nous espérons enfin que ces idées soient reprises par les plus jeunes et qu'elles contribuent à former les révolutionnaires de demain qui construiront l'autre monde possible. Un monde sans catastrophes écologiques, ni famines, ni violences, ni profondes inégalités. Le mouvement s'est réveillé à l'occasion des mobilisations organisées par la *Coalition anticapitaliste et écologiste contre la COP15* en décembre 2022. Cette occasion a permis d'entendre les jeunes manifestant.e.s crier dans les rues de Montréal : « *L'eau, l'air et les rivières ont besoin de révolutionnaires !* ».

« Ça se suit... les traces »

Cette formule, tirée d'un documentaire poétique et ethnographique tourné en 1962 à l'Isle-aux-Coudres, a inspiré le titre de la Semaine 2021; elle est reprise dans ce numéro de *Possibles*; et elle résume bien nos intentions. Dans cette œuvre, *Pour la suite du monde*, Pierre Perrault et Michel Brault insistent sur l'importance de la transmission des traditions et de la mémoire, s'incarnant ici dans la pratique ancestrale de la pêche aux marsouins des gens de l'île. Ils mettent en scène les vestiges d'un monde, empreint de traditions et de croyances, qui allait basculer dans la modernité. Cette même modernité qui aujourd'hui montre ses limites à l'ère de l'Anthropocène. Les traces que nous souhaitons suivre, *Pour une autre suite du monde*, ne sont pas celles d'un passé fantasmé empreint de conservatisme. Ce sont plutôt celles d'une jeunesse en mouvement, qui puise aux sources des Peuples premiers pour regarder l'avenir, certes avec une certaine appréhension,

mais convaincue d'y avoir un rôle à jouer. Un monde à construire, respectueux de grands équilibres et des limites du vivant.

Mélissa Mollen Dupuis ouvre naturellement la réflexion à partir d'une perspective décoloniale nous faisant découvrir les savoirs autochtones. Elle nous invite à remettre en question nos conceptions eurocentrées du territoire, de la nature, de la propriété et de la connaissance. Elle y décrit l'opposition entre les mythes de la création coloniaux et autochtones et montre de quelle manière ceux-ci teintent encore aujourd'hui nos pensées et nos agissements. On y comprend que l'attitude coloniale issue des conceptions eurocentrées est intimement liée à la destruction écologique en cours.

S'inscrivant dans la continuité de cette vision holistique, mais d'un point de vue radicalement différent, issu de la philosophie des sciences, **Frédéric Bouchard** déploie dans son texte une multitude d'exemples du monde naturel pour montrer comment l'idée de l'espèce conçue comme une entité indépendante et séparée de son environnement est aujourd'hui remise en question par la biologie. Il va même jusqu'à interroger la conception anthropocentrique hégémonique de l'être humain vu comme une entité biologique clairement définie et séparée des autres espèces. En effet, nous savons aujourd'hui que l'être humain contient une multitude d'espèces, ne serait-ce que dans son microbiote, mais aussi qu'il tend à intégrer diverses technologies qui remettent en question sa conception d'une entité purement biologique.

Sébastien Bohler poursuit dans la même veine en dressant un portrait de l'évolution du sens au cours de l'histoire. Il appréhende le sens comme une fonctionnalité fondamentale du cerveau humain. S'inspirant de la psychologie évolutionniste et de la neurologie, il brosse un

portrait cinglant des diverses aliénations qui affectent notre santé mentale et entretiennent notre mode de vie consumériste et destructeur. Il conclut en lançant un appel pour un retour au sens afin de lutter contre les crises contemporaines.

Alain Deneault développe pour sa part une critique du système capitaliste, productiviste et extractiviste mondialisé qui menace aujourd'hui des millions d'espèces et nuit à l'habitabilité de notre planète. Il retrace l'évolution de la mondialisation qui a contribué, selon lui, à créer les conditions propices au retour des pandémies, dont la COVID-19 ne serait qu'un avant-goût, et à propager le processus de destruction écologique dans de nouvelles régions du monde. Il nous invite à changer de paradigme, à relocaliser les économies et à remettre en question de façon radicale les visions dominantes qui conduisent à la sixième extinction de masse.

On enchaîne avec le texte d'**Yves-Marie Abraham** et de **Serge Mongeau**. Après une brève introduction de Mongeau, précurseur du mouvement pour la simplicité volontaire au Québec, Abraham nous présente sa conception de la décroissance et ses implications. Il démontre la nécessité d'en finir avec le dogme de la croissance économique pour mettre un frein à la destruction de l'environnement. Il nous introduit ensuite aux communs, socle sur lequel il fonde sa vision d'une société écologique, post-capitaliste et décentralisée. Cela lui permet, par ailleurs, de faire l'éloge des *low-tech* et de nous sensibiliser à la critique des prétendues solutions technologiques.

Jonathan Durand-Folco nous invite à repenser la transition socio-écologique à partir de plusieurs scénarios d'avenir susceptibles de se réaliser à la suite de la pandémie. Il enchaîne en exposant l'un après l'autre les 5 R qui structurent sa stratégie de changement social. Ceux-ci n'ont rien à voir avec le slogan « Refuser, Réduire,

Réutiliser, Réparer et Recycler » des promoteurs du développement durable. Il s'agit plutôt pour Durand-Folco d'accélérer la transition écologique et sociale au moyen de diverses actions qui se rattachent à 5 axes de lutte : la Réflexion critique, la Résistance, la Résilience, les Ruptures et les Récits.

Corinne Lepage nous fait ensuite découvrir le potentiel transformateur de la justice et du droit. Elle nous présente les poursuites menées par différentes associations citoyennes à travers le monde contre les États qui font preuve d'irresponsabilité en matière d'écologie. Cet activisme juridique a permis des avancées importantes dans de nombreux pays et peut même donner lieu à la reconnaissance de nouveaux statuts juridiques et de nouveaux droits qui tendent à influencer le droit international. Lepage traite, entre autres, de la conquête de statuts pour les milieux naturels, de la notion d'écocide et de la *Déclaration universelle des droits de l'humanité*, important projet dans lequel elle a engagé sa personne.

Le texte d'**Anne-Sophie Gousse-Lessard** aborde ce mal qui ronge une part de plus en plus grande de la population et qui touche encore davantage la jeunesse : l'écoanxiété. Elle vulgarise cette notion fortement médiatisée, mais toujours mal comprise, en posant clairement la différence entre la *solastalgie* et l'écoanxiété, puis elle explique les différents types d'impacts des problématiques écologiques sur les symptômes de l'écoanxiété. Sa réflexion débouche sur une note positive en distinguant l'écoanxiété dite pathologique de l'écoanxiété que l'on pourrait qualifier de saine et qui nourrit l'engagement citoyen.

Le mot de la fin revient à l'artiste **François Archambault** qui nous fait le récit du processus d'écriture de sa pièce *Pétrole* qui s'inspire du

livre *Perdre la Terre* de Nathaniel Rich; mais aussi, entre autres, du mouvement des grèves scolaires pour le climat lancé par Greta Thunberg. La boucle est bouclée. L'auteur nous fait part des questionnements et préoccupations qui ont traversé la création de son œuvre et nous offre un beau témoignage de ce à quoi peut ressembler l'engagement écologique et social lorsqu'il s'incarne dans une posture artistique.

En bref, *Pour une autre suite du monde* nous convie à réconcilier ce que les philosophes allemands nommaient le *Zeitgeist* avec la *Weltanschauung*. Que l'esprit du temps qui anime la jeunesse militante puisse féconder notre vision du monde afin que nous adoptions collectivement une posture résiliente et solidaire face à ce qui nous attend.

AMOUR ET RAGE

Notices biographiques :

Léo Palardy est étudiant en sciences humaines et **Raphaël Canet** est professeur au département de sociologie, tous deux au Cégep du Vieux Montréal.

Les auteurs tiennent à remercier chaleureusement les membres du *Collectif de la Semaine de la citoyenneté 2021* : Marlène Boudreault, François Carrier, Claudia Lebeau, Steven Légaré, Julie-Anne Risler, Stéphane Thellen et toute l'équipe du CANIF.

La vision des savoirs ancestraux autochtones sur les changements climatiques

Par **Mélissa Mollen Dupuis**

Je suis de la nation innue, je viens de la communauté de Ekuanitshit. Ce qui est extrêmement important pour nous, ce n'est pas le CV, le travail, ni les titres ou les prix que nous avons pu gagner. Ce sont les relations que nous nouons. Je suis présentement, par exemple, la fière maman de deux jeunes enfants et, plus tard, quand je serai une *Nukum*, une grand-mère, d'autres relations se seront ajoutées à ce titre pour lui donner encore plus de poids.

Le thème de la relation est central dans ce texte. Beaucoup de notre vocabulaire, dans la langue innue et dans les autres langues autochtones, s'articule autour des relations, au sens d'actions et de verbes. En cela, elles s'opposent au français, à l'anglais et à l'espagnol qui sont des langues coloniales dans lesquelles nous avons été obligés de nous éduquer, mais qui sont des langues de noms; de possession et de réification des choses.

Il est très important de comprendre que les relations sont centrales dans les savoirs ancestraux autochtones. Parfois j'utiliserai des mots qui seront peut-être compris au sens que la culture eurocentrée leur a donné, ce serait là une erreur. J'aimerais que vous ouvriez votre cœur à des choses que vous n'auriez peut-être pas perçues jusqu'alors, et qui viennent de la vie relationnelle dans laquelle j'ai été élevée et dans laquelle on m'a transmis ces savoirs.

Territoire

Je vais débiter par un premier mot, le plus important, qui est le territoire ou la terre. Si je commence par ce mot, c'est parce que vous entendez souvent dire que les communautés autochtones défendent « *leur territoire* ». Or, dans ce genre d'affirmation, il y a une incompréhension de ce que signifie le territoire pour les communautés autochtones. Quand je dis « *mon territoire* », c'est comme si je disais « *ma mère* », ou « *mon frère* ». Je parle de ma relation au territoire, de la connexion que j'ai avec celui-ci. Malheureusement, aujourd'hui encore, quand on parle avec les gouvernements, par exemple, « *mon territoire* » veut dire « *quatre poteaux et un titre de propriété* », un traité, une certification qui atteste qu'un individu est propriétaire d'un territoire. Il en découle que même quand on entre en conversation avec les gouvernements, ou même avec des citoyens allochtones, on se bute souvent à des dialogues qui utilisent les mêmes mots mais qui n'ont pas le même sens.

Aujourd'hui, nous ne sommes pas entendus par les gouvernements (et c'est assez volontaire de leur part), parce que nous n'avons pas les mêmes processus décisionnels. Et quand nous le sommes, c'est parce que nous nous limitons au cadre qu'ils nous imposent. Les communautés autochtones prennent traditionnellement les décisions à long terme et dans une perspective communautaire. Les Allochtones, quant à eux, ont plutôt tendance à tout ramener au niveau individuel et à court terme, même lorsqu'il est question des droits autochtones. Quand nous

avons commencé à nous mobiliser autour du mouvement *Idle No More* à la fin de l'année 2012, le gouvernement de Stephen Harper cherchait justement à faciliter le droit de possession individuel dans les réserves, alors qu'il n'était pas possible de vendre le territoire ou les terres de façon individuelle. Nous avons donc opposé à cette offensive du gouvernement fédéral une perspective collective.

Pourquoi le gouvernement Harper voulait-il faire ça ? Parce qu'il est plus facile d'accaparer un territoire en divisant le groupe. Il est beaucoup plus risqué de partir en guerre contre une collectivité qui cherche à défendre un territoire transféré de façon communautaire et intégrale de génération en génération. Transmission qui ne se fait pas grâce à un traité mais, dans la perspective des savoirs ancestraux autochtones, par l'oralité, les légendes et les contes, tout ce qui, par le passé, constituait notre savoir scientifique.

Malheureusement, depuis les premiers contacts, la transmission de ces savoirs ancestraux a été maintes fois rompue, pour des raisons de discrimination systémique, et pas uniquement au sein des gouvernements et des institutions religieuses, mais aussi au sein des institutions d'enseignement, dont les universités. Les savoirs autochtones étaient vus comme des sous-savoirs, simplement parce qu'ils n'étaient pas transmis de la même manière que les savoirs allochtones. Jadis, quand les Allochtones transmettaient des savoirs et des données, c'était dans des livres, par l'écrit, alors que les communautés autochtones le faisaient par l'oral. Les communautés autochtones usaient de différentes formes de symbolisation, notamment les pétroglyphes ou des rouleaux d'écorce de bouleau sur lesquels elles écrivaient. Mais le moyen principal de transmission des savoirs, pour beaucoup de communautés autochtones, restait l'oralité, sous forme

d'histoires et de légendes, parce que ces peuples étaient hypermobiles et ne pouvaient donc pas traîner des bibliothèques sur leurs dos.

Oralité

Chez les communautés innues, par exemple, nous avons deux formes de légende, les *Tipatshimun* et les *Atanukan*. Les *Tipatshimun* sont des petites histoires que nous nous racontons, qui peuvent être très amusantes, mais qui transfèrent des savoirs des vieilles générations vers les plus jeunes. Les *Atanukan*, elles changent beaucoup moins, elles sont ancrées dans le respect qu'on a de la manière de les transférer. Elles parlent du temps ancien, ce sont des savoirs très importants qui doivent être transférés tels quels.

Vous comprendrez cependant que les légendes se transforment aussi d'une nation à l'autre et d'un territoire à l'autre. Pour illustrer cela on peut prendre Carcajou, qui est un personnage de décepteur. On l'appelle le Carcajou au Québec, mais si on se déplace d'Est en Ouest, son nom change. En Ontario, on l'appelle Nanabozo, Nanabush ou Nanapush, plus à l'Ouest on l'appelle Coyote, et finalement, en Colombie Britannique, on l'appelle *Raven* ou le Corbeau. Ces personnages font des mauvais coups, mais sont en même temps des créateurs (l'opposition claire entre le bien et le mal n'existait pas pour nous autrefois), c'est une manière d'expliquer l'origine de certaines choses, mais aussi une manière de décrire la réalité.

Carcajou, dans l'Est, nous explique l'ordre des arbres de la toundra jusqu'au bord de la mer. Il s'est fait arroser les yeux par une moufette et a dû aller se laver les yeux dans la mer. Il nous explique aussi la raison pour laquelle l'eau de la mer a un goût et une odeur particuliers, c'est justement parce qu'on y trouve des larmes de Carcajou et du jus de moufette ! Vous comprendrez que ce

ne sont pas des faits scientifiques, mais c'est une manière très intéressante d'expliquer comment les choses ont été créées, de donner un ordre ou une explication à leurs structures. Ce n'est pas plus fou que de croire au déluge et à l'arche de Noé ! Les légendes étaient, à l'époque, notre manière de transférer les savoirs et d'expliquer la structure du monde.

Avec l'arrivée des Européens et de leurs savoirs, tels que ceux qui étaient dans la Bible, certains de nos savoirs ont été mis de côté, effacés ou transformés parce qu'ils n'étaient pas en corrélation avec les idées eurocentrées.

Nos légendes autochtones, sur chacun des continents, ont contribué à développer nos sociétés. Pour les Premiers Peuples, l'Amérique du Nord a la forme d'une grande tortue. Le Canada, les États-Unis et le nord du Mexique en forment la carapace, le sud du Mexique est sa queue, ses deux pattes arrière sont la Basse-Californie et la Floride, ses deux pattes avant sont l'Alaska et le Québec, les îles de l'Arctique sont son cou submergé et, enfin, le Groënland en est la tête. Il s'agit, selon plusieurs légendes, de la tortue qui a recueilli sur son dos la femme qui est tombée du ciel. Toutes les légendes des communautés autochtones disent que nous étions des peuples du ciel et que nous sommes tombés sur la Terre. Il n'y avait que de l'eau autrefois, donc, pour que la femme ne se noie pas, elle a été déposée sur le dos de la grande tortue, les animaux aquatiques lui ont alors donné de la terre qu'elle a pu utiliser pour recouvrir la grande tortue. C'est pour cela que nous vivons maintenant sur l'île de la grande tortue. Plusieurs autres versions existent, certaines excluant la femme céleste et la tortue...

Une mentalité antagonique a été développée sur l'autre continent. Il est écrit dans la Genèse que Dieu créa la Terre en sept jours, puis il créa l'homme et la femme à son image et leur dit :

« *Soyez féconds, multipliez-vous, emplissez la terre et soumettez-la, dominez les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre.* ». Ces deux visions du monde se sont confrontées au Québec en 1534. Pour les uns « *tu appartiens à la terre* », pour les autres « *la terre t'appartient* », c'est cet antagonisme qui a créé les valeurs de la société québécoise.

Au départ, il y avait ici des sociétés qui s'étaient développées autour d'une relation presque familiale à la terre et puis sont arrivées des sociétés pour lesquelles il existe un lien de propriété avec la terre. Les Européens sont d'ailleurs arrivés avec une croix qu'ils ont planté dans le territoire, c'est un bon exemple de ce à quoi peut ressembler l'application des légendes de la création européennes. Vous comprenez que l'opposition qui existe entre le modèle de la famille et celui de la propriété fait en sorte qu'une de ces sociétés peut être vue comme très féminine, matrilineaire et maternelle, alors que l'autre est extrêmement patriarcale dans le sens du pouvoir du père, un concept fondamental du droit eurocentré qui remonte à l'ère gréco-romaine.

Nous sommes donc face à une opposition entre deux formes de culture, dont l'oralité a transformé la mentalité des peuples. Je parle bien d'oralité parce que cela fait moins de cent ans qu'il y a une généralisation de la lecture et de l'écriture au sein de la population et qu'avant ce n'étaient que les hautes sphères de la société qui avaient accès aux textes et aux bibliothèques, alors que l'oralité était accessible à tous, peu importe le rang social.

Il est certain qu'il y a eu de grandes interruptions dans la transmission des savoirs autochtones, la plus importante d'entre elles ayant été provoquée par le système des pensionnats. Ça a été le *ground zero* à partir duquel on a vu une grande interruption de la transmission des savoirs

traditionnels des aînés aux jeunes générations. Ça a eu lieu au cours des trois dernières générations et ça a suffi pour causer un tort énorme quant à la justesse de la transmission et de l'aptitude des nouvelles générations à développer de nouveaux savoirs à partir de leurs propres sciences.

Il faut se débarrasser de l'idée souvent mise en avant selon laquelle les communautés autochtones auraient des savoirs arriérés et figés. On nous dit souvent que nos savoirs n'auraient jamais pu évoluer sans l'intervention des Européens. C'est complètement faux. Nos savoirs évoluaient déjà. Nous avons développé d'autres formes de présence, de vie et d'équilibre avec le territoire, qui ne correspondaient peut-être pas à la vision du progrès qu'avaient les colonisateurs, mais elles représentaient pour nous le succès de notre société. D'ailleurs, contrairement à l'image que l'on essaie souvent de donner, les communautés autochtones étaient nomades et les communautés européennes sédentaires. Au cours des sept derniers millénaires, les Innus sont restés sur un même territoire, se déplaçant uniquement à la suite d'événements climatiques ou pour suivre les animaux. Nos communautés étaient en mobilité continue, mais toujours sur un même territoire, et se déplaçaient organiquement, alors que le modèle européen, lui, est sorti de l'Europe et s'est répandu à la surface de la planète en suivant le modèle colonial. La sédentarité a été vue comme un signe de civilisation pendant longtemps.

Reconnexion

La transmission des savoirs traditionnels autochtones a donc été largement interrompue au cours des cent dernières années. Une certaine forme de guérison par rapport à ce traumatisme doit aujourd'hui se faire grâce à la reconnexion

avec nos savoirs ancestraux. D'ailleurs, dans les années 1970, il y a eu plusieurs mouvements au sein des communautés autochtones, tels que le courant pan-indianiste, qui avaient pour but de réparer le bris de transmission des savoirs autochtones. Effectivement, la transmission intergénérationnelle de beaucoup de pratiques traditionnelles avait été empêchée par les pensionnats et les prêtres. Je pense aux *sweat lodges*, par exemple, ou aux *sun dances*. Et puisque certaines communautés ont perdu leurs traditions, d'autres leur ont fait don de leurs cérémonies en attendant qu'une reconnexion avec leurs propres cérémonies se fasse avec le temps.

Il est aujourd'hui extrêmement difficile de valoriser les savoirs ancestraux puisque le mythe selon lequel il s'agirait de savoirs préhistoriques et arriérés a été très répandu. On a répété sans cesse que les « vrais » savoirs, les « bons » savoirs, sont ceux qui sortent des écoles secondaires, des cégeps et des universités. Il s'agit en fait d'une méthode extrêmement efficace de colonisation. C'est un outil très puissant de déconnexion de générations entières à l'égard de leurs savoirs propres, afin de leur inculquer un savoir dit « supérieur ». C'est tout cela que j'essaie de défaire au moyen de mon travail.

Il y a désormais une reconnaissance de plus en plus forte au sein des milieux scientifique et institutionnel du fait que les savoirs des communautés autochtones ont une valeur importante pour l'humanité, et que la science occidentale se prive d'énormément de choses en les ignorant. Mais il manque, encore aujourd'hui, un grand chapitre au livre de la science, c'est celui consacré aux sciences autochtones. Beaucoup de gens disent que la science est quelque chose de neutre, qu'elle est dénuée d'émotions, qu'il ne s'agirait que d'observations. En réalité, la science est transmise et produite par des êtres

humains et des institutions qui évoluent au sein de sociétés ayant des valeurs. Au cours des cent dernières années, les institutions scientifiques ont exclu les femmes, les personnes racisées et les communautés autochtones. Ce sont autant de savoirs différents qui manquent au grand livre de la science.

Lors d'une discussion avec David Suzuki à propos des savoirs autochtones, je lui ai dit que les savoirs ancestraux étaient comme des sciences. Il m'a répondu qu'il ne s'agissait pas de sciences, mais de quelque chose de plus grand que les sciences, parce que celles-ci se limitent à la production de savoirs au moyen d'outils et de théories, alors que les savoirs ancestraux autochtones ont le pouvoir de connecter le savoir au quotidien et à la vie. Mes savoirs n'ont en fait pas besoin d'être comparés à la science occidentale pour être valorisés.

Je ne dis pas que le savoir ancestral autochtone a réponse à tout. Il doit être combiné avec les autres savoirs provenant du reste du monde. Comme je l'ai mentionné précédemment à propos des légendes qui évoluent d'Est en Ouest, le réseau d'interconnexion des savoirs était autrefois lié au territoire et s'interconnectait par le biais des humains. C'était un peu comme un grand capteur de rêves ou une bibliothèque de personnes. Quand on raconte une histoire sur la Côte-Nord, les différentes personnes que l'on rencontre disposent de versions légèrement différentes. C'est comme si en se rencontrant, des fils se reliaient à d'autres ce qui permet d'obtenir un plus grand réseau, comme une sorte d'internet du savoir, mais par l'oralité.

Savoirs, territoire et aînés

Le savoir était autrefois lié au territoire. En effet, il était impossible pour les gens de

Mingan d'avoir exactement la même légende que ceux de Mashteuiatsh, puisqu'on n'y chassait pas les mêmes animaux, qu'on n'y utilisait pas les animaux de la même manière et qu'on n'y trouvait pas les mêmes plantes dans les mêmes quantités. Les légendes varient donc en fonction du territoire sur lequel elles sont diffusées. C'est une des raisons pour lesquelles les reconnaissances territoriales ont une plus grande importance qu'on pourrait le croire. La reconnaissance des territoires permet de faire réapparaître les communautés autochtones dans les institutions et ces reconnaissances prennent de plus en plus d'importance sur le plan politique. La reconnaissance territoriale, c'est reconnaître qu'il n'y a pas eu de territoires cédés, c'est la reconnexion historique et politique du territoire avec les 500 dernières années, mais c'est aussi le fait, par exemple, que moi, Mélissa Mollen Dupuis, une Innue de la basse Côte-Nord, je reconnais que les Mohawks en savent beaucoup plus sur leur territoire que moi. Sachant qu'ils ont observé et étudié ce territoire plus longtemps que moi. Je me fie à leurs données et à leurs savoirs quand vient le temps d'agir sur leur territoire ou d'y vivre.

Par ailleurs, notre culture est à l'opposé de la structure d'âgisme qui existe en Amérique du Nord, où nos aînés sont mis dans des maisons de retraite, et sont en quelque sorte exclus de la société. C'est une vision très industrialisante de l'identité des humains, c'est du capacitisme, c'est-à-dire que l'on juge de la valeur des êtres en fonction de leur capacité au travail. Au contraire, traditionnellement chez les Autochtones, on enseigne qu'un aîné « *a plus de valeur* » qu'une jeune personne, et qu'un enfant « *a plus de valeur* » qu'un adulte. Moi, à l'heure actuelle, selon les valeurs de mon peuple, je suis dans la pire période. J'ai 40 ans, je ne suis donc plus une jeune qui apprend et qui transportera les savoirs et je ne suis

pas encore une aînée qui a accumulé beaucoup de connaissances. Selon les savoirs ancestraux, je suis dans un entre-deux, alors que d'un point de vue capitaliste, je suis à mon pic productif parce que j'ai assez d'expérience pour bien travailler, j'ai un bon travail et je suis en mesure de donner pleinement à la société, bref parce que je suis dans « la vie active ». On est ici face à des conceptions opposées de la valeur des différentes phases de la vie.

Chez les communautés autochtones, ceux qui ont beaucoup de valeur aux yeux des capitalistes sont obligés de se mettre au service de la communauté. Les hommes forts et les femmes capables de porter doivent se mettre au service des aînés et des enfants. C'est à l'opposé des principes de la société individualiste, de ce qu'on pourrait appeler la société des « j'ai l'droit ». Chez nous, nous n'avons pas le droit, nous avons le devoir. J'ai hâte d'être une aînée pour qu'on me laisse manger en premier et je m'ennuie d'être un enfant alors qu'on me laissait courir et faire ce que je voulais. Je suis dans la phase de la vie où je dois travailler fort pour ma communauté.

La transmission des savoirs se fait de façon très différente quand ce ne sont pas les personnes porteuses de savoirs qui sont au pouvoir, mais celles qu'on respecte, exerçant des responsabilités pendant leur vie adulte et qui, une fois arrivées au statut d'aînés, disposent de la responsabilité de transmettre les savoirs aux générations suivantes. J'aime beaucoup utiliser l'image du canot et de la pyramide. La pyramide correspond aux sociétés dans lesquelles le 1 % est porté par le 99 %. Au sein du *leadership* traditionnel qu'on m'a enseigné et que j'ai pu observer dans ma communauté, c'est en quelque sorte une pyramide mise à l'envers qui forme un canot. Dans ce système, ce sont les gens de 40 ans qui transportent les autres. Le *leadership* est beaucoup moins payant dans ce genre de

société que dans les sociétés pyramidales, mais ce mode d'organisation fait en sorte que beaucoup plus de personnes peuvent garder la tête hors de l'eau. Cette manière différente de transmettre les savoirs vient aussi changer la manière qu'ont les gens de concevoir leur place dans la société. Ce sont des sciences et des savoirs mis au service des humains. Ainsi, pour mettre en place une société qui serait au service des humains, il nous faudrait aujourd'hui transformer notre manière de transmettre les savoirs et les données. À l'heure actuelle, on pense en fonction des quatre prochaines années, du prochain mandat politique ou de sa retraite, alors que dans les savoirs ancestraux, quand on traite les données, on pense en fonction des sept générations futures.

Wendigo

La dernière légende que j'aimerais aborder est celle du Wendigo, ou Atshen dans ma nation. Le Wendigo c'est ce que l'être humain devient lorsqu'il mange de la chair humaine, un monstre cannibale. Dans nos pires histoires d'horreur, on parle d'une mère qui aurait mangé ses enfants et qui serait devenue un Wendigo. Le but de cette légende n'est pas simplement de nous faire peur, c'est aussi de nous faire réfléchir à ce que nous serions prêts à faire pour survivre, pour se donner plus de temps. Manger ses enfants, ses grands-parents ou tout simplement de la chair humaine, c'est le dernier des tabous.

L'économie mondiale actuelle en est une de Wendigos : nous mangeons le futur de nos enfants, les ressources dont ils auront besoin, tout cela pour nous donner plus de confort, pour que nous devenions plus gras. Nous ne sommes plus capables de manger normalement, nous mangeons en Wendigo, nous consommons en Wendigo. Nous ne sommes plus en phase avec

notre propre cycle de vie au point où, quand nous mourrons, nous nous enfermerons dans des *Tupperware* que nous enterrerons, plutôt que de nous redonner au cycle naturel qui nous a nourris.

Il y a actuellement un grand déséquilibre et les savoirs autochtones sont une manière de reconsidérer le monde pour le rééquilibrer, et cela profitera autant aux Premières Nations qu'aux communautés allochtones. Ces savoirs peuvent aussi nous faire réfléchir à la manière dont nous recevons les nouveaux arrivants. À l'heure actuelle, la grande tortue est saignée par la géographie, invention qui consiste à dessiner des lignes droites, à la manière de coupes de boucherie sur le territoire pour le disséquer. Ces lignes de boucherie créent des murs qui empêchent les gens de passer d'un territoire à l'autre, mais elles créent aussi des murs dans nos têtes qui nous séparent de « *l'immigrant* », de « *l'autre qui vient nous voler nos jobs* ». Il faudra aussi nous débarrasser de tout ça.

Je crois sincèrement que tous les êtres humains ont le droit d'exister là où leurs pieds se trouvent, tant qu'ils sont en équilibre avec le territoire et qu'ils respectent ses gardiens et gardiennes. Il n'y a aucun problème à ce que quelqu'un passe d'un territoire à un autre et y reste. Malheureusement, aujourd'hui, il y a des gens qui, par leur propre existence, là où leurs pieds se trouvent, peu importe ce qu'ils font, sont considérés comme des « *illégaux* ».

Il nous faut procéder à une série de déconstructions pour retrouver notre capacité à vivre sur un territoire de façon équilibrée, dans un partage équitable des ressources et des responsabilités. Tout cela passe par une transformation mentale, afin de décoloniser nos propres esprits, ceux des membres des communautés autochtones, mais aussi des communautés allochtones. La décolonisation est nécessaire pour ceux qui ont été colonisés, mais

aussi pour ceux qui ont un passé colonisateur et qui ne se rendent peut-être pas compte qu'il reste en eux des réflexes colonisateurs. D'ailleurs, lorsqu'on dit qu'il y a un racisme systémique, on ne dit pas que vous êtes racistes, mais que le système a été construit sur des bases racistes. Comment pourrait-on, aujourd'hui, épurer ce système de telle sorte qu'il soit à l'avantage de tout le monde? Les savoirs autochtones ouvrent un chemin.

Notice biographique :

Mélissa Mollen Dupuis est une figure reconnue de la lutte autochtone au Québec. D'origine innue, elle a grandi à Mingan (Ekuanitshit) sur la Côte-Nord. Elle est responsable de la campagne Forêts pour la fondation David Suzuki et anime l'émission « Kuei! Kwe! » sur *Radio-Canada Première* depuis 2021.

Penser à chaque espèce comme une partie intégrante de son écosystème

Par Frédéric Bouchard

Je m'intéresse à la manière dont la biologie peut nous aider à devenir de meilleurs philosophes, et comment la philosophie peut aider la biologie à trouver de nouvelles explications et de nouveaux modèles. Dans cette perspective, une des questions qui m'intéresse le plus est la suivante. Comment définissons-nous les individus dans le monde naturel, au-delà des intuitions que nous avons par rapport à ce qu'est un organisme? En fait, quand on parle d'individu, on fait souvent l'adéquation qu'un individu est comme un organisme et que les organismes sont des individus, mais, en fait, le monde biologique est organisé de manière plus complexe et c'est quelque chose qui devrait nous intéresser pour mieux comprendre nos relations avec les autres espèces.

Partons du présupposé que la plupart des questions complexes ont besoin de plusieurs disciplines pour avoir un éclairage intéressant. Je vais donc ici croiser la biologie et la philosophie dans le but de mieux comprendre la réalité dans laquelle nous vivons.

C'est quoi un être humain?

Souvent quand on se penche sur cette question, on pense à l'être humain en fonction de frontières fixes, limitées, connues. On se dit que l'être humain se termine aux limites de son corps, même si les sciences sociales élargissent un peu cette barrière en étendant le phénomène humain à nos interactions sociales, nos comportements et donc dépasse notre épiderme. Cela dit, habituellement, quand on pense à un être humain

on pense à sa physiologie et à ce qui se passe dans sa tête. Cependant, quand on tient compte de l'évolution de l'espèce humaine, on s'aperçoit que c'est peut-être une conception un peu trop limitée de ce qu'est un être humain.

Nous ne sommes pas des *Homo sapiens*. En fait, ce que je veux vraiment dire c'est que nous ne sommes pas seulement des *Homo sapiens*. Je vais parler spécifiquement de l'être humain, mais en fait mon propos est aussi vrai pour toutes les espèces. Ce que je veux souligner ici, c'est que les relations entre les espèces sont tellement riches et complexes que, quand on aborde l'éthique ou la protection environnementale, on devrait adopter une vision beaucoup plus intégrée qu'une simple collection d'organismes qui cohabitent sur la même planète.

Une manière de commencer cette histoire-là serait de se poser la question suivante : à quel point nous sommes des êtres naturels? À quel point notre compréhension de notre composante naturelle fait partie de comment on se définit comme être humain? Une manière d'illustrer cela est de prendre l'exemple d'un cœur artificiel mécanique, qui est une construction humaine complètement synthétique. Si votre cœur était remplacé par un cœur artificiel, est-ce que vous seriez moins un être humain que vous ne l'étiez avant? Est-ce que votre père ou votre mère dirait : « Tu n'es plus mon enfant. ». Certainement pas. On se dirait : il y a une partie de moi dont la fonction est jouée par un artefact, un instrument, un outil, qui est ici un cœur artificiel, mais notre identité, clairement, on ne la réduit pas à notre biologie de

manière stricte, parce qu'on peut remplacer des parties de l'être humain et se considérer encore comme des êtres humains à part entière, le même individu en somme.

Cette prémisses est importante pour comprendre que nous vivons grâce à d'autres espèces qui assurent notre bon fonctionnement. Un bon exemple de cela, ce sont les bactéries qui vivent dans notre intestin et qui permettent notre digestion. C'est philosophiquement très important pour comprendre ce qu'est un être humain. En fait, *Homo sapiens* et toute la bio-anthropologie des primates humains que nous sommes sont importants pour comprendre l'humain, mais ce n'est qu'une partie de notre histoire. Biologiquement, psychologiquement, sociologiquement... la réalité humaine est beaucoup plus complexe.

L'histoire du cœur artificiel se transpose dans le monde naturel de manière assez frappante. Prenons deux espèces de termites qui sont très similaires, les *macrotermes michaelseni* et les *macrotermes natalensis*. Les deux espèces sont presque identiques à une différence près : l'une peut digérer le bois toute seule et l'autre a besoin d'un champignon qui, en quelque sorte, composte le bois, pour qu'ensuite la termite puisse manger le compost de champignon et de bois. Il y a donc une espèce de termite qui peut manger toute seule, et une autre qui a absolument besoin d'une autre espèce, en l'occurrence une espèce de champignon, pour effectuer la digestion. En quelque sorte, une partie du système digestif de la termite est effectué par une autre espèce. Cette relation symbiotique est donc nécessaire à sa survie. On commence ainsi à saisir comment une compréhension fine des relations entre des organismes d'espèces distinctes nous permet de constater que c'est souvent une erreur de traiter chaque espèce comme étant isolée de son environnement. Il y a plutôt une interaction

et une perméabilité avec l'environnement qui est constante dans le cycle de la vie.

Au-delà de l'individu : l'approche symbiotique

Nous avons aujourd'hui besoin de comprendre l'individualité biologique d'une manière nouvelle, originale, qui ne présume pas l'homogénéité des parties constituant un individu. Nous pouvons utiliser les organismes d'autres espèces pour agir comme des organes, si on veut, nécessaires à notre bon fonctionnement.

Prenons le cas de l'*Euprymna scolopes*, qu'on appelle aussi l'*Hawaiian bobtail squid*. C'est un petit calmar qui se fait coloniser par le *Vibrio fischeri*, un micro-organisme qui se développe à l'intérieur du calmar et quand il atteint une densité suffisante, estimée à 1 milliard d'individus dans un espace très restreint, alors se produit une cascade chimique qui génère de la bioluminescence. Le calmar se met alors à briller dans le noir. Des biologistes se sont intéressés à savoir pourquoi. La question darwinienne évolutionniste classique c'est « À quoi ça sert? ». En fait, par différentes études, ce qu'ils ont réussi à montrer, ou du moins l'hypothèse la plus sérieuse, c'est que ça lui permet d'éviter ses prédateurs. Lorsque le calmar nage, ses prédateurs le chassent depuis le fond de l'eau. Leur technique de chasse consiste à regarder en haut et quand ils voient des ombres, des points noirs en haut d'eux, donc des objets qui bloquent la lumière du ciel, ils savent qu'il y a là une proie et ils attaquent. Et si vous brillez, vous n'avez pas d'ombre. Cela semble très poétique, mais *Euprymna scolopes*, en brillant, devient invisible et assure sa survie. C'est quand même assez remarquable comme adaptation que l'association symbiotique entre *Euprymna scolopes*, le calmar, et *Vibrio fischeri*, le micro-organisme, génère de la lumière et que celle-ci permet au calmar d'éviter ses prédateurs.

C'est vraiment remarquable comme relation biologique et ça pose des questions philosophiques intéressantes. Qui brille? Je dirais qu'une manière de voir la question c'est : combien y a-t-il d'individus en jeu ici? Et combien de sortes d'individus? Ce sont deux questions différentes. Ce qu'il faut souligner, par ailleurs, c'est que le premier biologiste, en quelque sorte, c'est Aristote. Le philosophe antique s'est posé des questions qui sont à la base de la biologie contemporaine, à savoir comment on définit une espèce. Je ne vais pas développer ici sur Aristote mais je veux simplement souligner qu'il ne faut pas trop se préoccuper des frontières entre les disciplines quand on se pose des questions complexes.

Donc, combien d'individus? Combien de sortes d'individus? On pourrait dire qu'il y a deux individus, il y a le calmar et il y a la colonie de *Vibrio fischeri*. Ce n'est pas tout à fait exact, en fait il faudrait dire qu'il y a 1 milliard + 1 individus et qu'il y a deux sortes d'individus. Parce qu'il y a le *Euprymna scolopes*, il y a un calmar, et il y a 1 milliard de *Vibrio fischeri*. Voilà pour le nombre d'individus, ensuite, on peut dire qu'il y a deux sortes d'individus, parce qu'il y a le calmar et il y a le *Vibrio fischeri*, deux espèces si vous voulez. On pourrait aussi dire qu'il y a trois sortes d'individus, parce qu'il y a le calmar, il y a le *Vibrio fischeri* et il y a l'association entre les deux qui crée un nouveau méta-organisme, ou méta-individu qui brille. Vous pourriez aussi dire qu'en fait il n'y a qu'un seul individu, et ce serait une approche écosystémique radicale, stipulant que le *Hawaiian bobtail squid* n'a pas d'existence indépendante, tout comme le *Vibrio fischeri*, mais qu'il n'existe que l'association entre les deux.

Tout ce raisonnement résulte d'une certaine manière de concevoir le monde biologique qui n'est pas absurde. À partir de la question simple :

« Qui brille? » nous sommes confrontés au fait que ce qui brille c'est une association entre deux espèces, d'une manière ou d'une autre, parce que *Vibrio fischeri*, tout seul dans l'eau, ne brille pas, parce qu'il n'est pas en densité suffisante pour que la cascade chimique qui génère la lumière soit initiée. Ce n'est que quand ils sont ensemble d'une manière particulière qu'on se retrouve avec ce trait d'espèce, cette adaptation qui est si remarquable.

Je souligne, par ailleurs, qu'il faut garder à l'esprit qu'en fait le calmar évacue *Vibrio Fischeri* une fois par jour, mais pas au complet. Il le rejette dans l'eau et ça a pour conséquence de réduire la densité du micro-organisme à l'intérieur du calmar. La cascade chimique s'arrête et le calmar ne brille plus. Ainsi, il ne brille qu'à certains moments de la journée, lorsque *Vibrio fischeri* s'est assez reproduit pour atteindre la densité suffisante dans le corps du calmar. C'est intéressant parce que s'il brillait tout le temps, à un moment donné, le prédateur, par sélection naturelle, développerait une adaptation et au cours des générations suivantes son comportement évoluerait. Ainsi, être capable de briller et de ne pas briller à différents moments de la journée, est une adaptation qui semble particulièrement bénéfique pour ces organismes symbiotiques.

De l'autonomie à l'intégration

L'exemple des calmars m'a permis de suggérer que les associations entre organismes d'espèces distinctes sont quelque chose de très important dans la nature. Mais on n'est pas seulement interreliés, on est dépendants d'espèces différentes. Cela conduit à remettre en cause l'autonomie qu'on présume avoir à l'égard de notre environnement. Les organismes n'ont pas d'autonomie par rapport à leur

environnement. Ils font plutôt partie intégrante de leur environnement, ou du moins il y a des fusions avec des organismes d'espèces distinctes.

Il faut prendre très au sérieux le fait que les organismes transforment leur environnement. En le disant comme ça, on présume encore qu'il y a un acteur, un individu fort, qui change quelque chose d'extérieur à lui, alors qu'en fait ce que je veux montrer c'est qu'une partie de l'environnement fait partie des organismes eux-mêmes.

Revenons aux termites. Beaucoup de termites construisent d'immenses termitières qui ont différentes formes. Il y en a qui sont souterraines, d'autres qui prennent la forme de bunkers, certaines sont en revanche très hautes. Ces différentes structures étaient une énigme pour les biologistes. Pourquoi consacrer autant d'énergie et d'efforts pour construire des termitières aussi grosses? Il y a maintenant une explication qui résulte de mesures de la température et surtout de la concentration d'oxygène à différents endroits dans la termitière. L'hypothèse est que la termitière fonctionne comme un immense poumon, qui se sert de sa forme et de l'effet de convection afin de pomper l'air frais de l'extérieur et d'évacuer l'air chaud et le gaz carbonique qui s'accumulent à l'intérieur de la cheminée. C'est donc un poumon, mais de qui et de quoi? Ce n'est pas le poumon d'une termite individuelle. La termite individuelle, si elle manque d'air elle n'a qu'à aller dehors. C'est plutôt un poumon à l'échelle de la colonie de termite. Donc, on a une collection de termites qui, pour des raisons complexes liées à leur génétique, travaillent ensemble pour s'occuper de la reine. Ce grand nombre de termites, il veut se protéger, donc il construit un abri. Mais s'il ne fait que construire un abri et qu'il y a trop de termites dans l'abri, elles étouffent. Elles ont donc élaboré des structures qui leur permet d'avoir une atmosphère

qui contribue à leur survie, mais à l'échelle de la colonie de termite et non pas à l'échelle de la termite individuelle.

Il y a des traits d'adaptations qui sont émergents à différents niveaux d'organisation. Cela veut dire qu'il y a les termites individuelles qui existent, mais il y a aussi les colonies de termites qui existent, on parle alors d'un super-organisme, d'un individu (collectif) émergeant qui se construit un poumon avec de la boue. Les termites font cela sans intelligence, il y a des comportements qui sont génétiquement déterminés et qui ont été perfectionnés au fil des années d'évolution. Cela montre comment même des organismes qui semblent simples transforment leur environnement. Cette termitière, fait-elle partie des termites ou bien fait-elle partie de l'environnement des termites? La réponse c'est : les deux.

Cet exemple des termites permet de montrer une fois de plus que les distinctions radicales entre un organisme et son environnement résultent de visions extrêmement appauvries de la manière dont le monde biologique peut fonctionner en réalité. Et si on ajoute à cela que certaines termites cultivent à l'intérieur des termitières les champignons dont elles ont besoin pour digérer le bois qu'elles consomment, on se rend compte que les termitières servent à la fois de garde-manger, de ressource agricole et de poumon pour permettre d'oxygéner la croissance de la colonie d'une manière sécuritaire.

Le monde biologique fonctionne avec des relations bidirectionnelles, qui vont dans les deux sens, symbiotiques, des relations complexes entre les organismes et leur environnement. Séparer de manière absolue un organisme de son environnement, c'est parfois nécessaire pour certaines explications scientifiques qui nécessitent des abstractions, mais ce n'est pas conforme au

fonctionnement réel. Dans le monde biologique les interactions sont beaucoup plus complexes et, sans offrir des conseils éthiques particuliers ou nécessaires, cela devrait éclairer un peu comment nous nous situons dans le monde naturel.

L'humain-communauté

Je reviens maintenant au cœur artificiel. J'ai commencé cette histoire en expliquant comment le fait de remplacer un organe qui est 100 % humain, qui est 100 % *homo sapiens*, par un objet synthétique, ça ne changerait probablement pas notre conception de qui nous sommes. J'ai pris ensuite des exemples biologiques pour montrer que parfois c'est une autre espèce qui joue le rôle d'un organe et surtout que la frontière entre un individu et son environnement n'est vraiment pas aussi absolue qu'on le pense, et que nous devrions avoir une vision beaucoup plus intégrée de la manière dont le monde biologique fonctionne.

C'est aussi le cas de l'être humain. Dans nos intestins, il y a plein de micro-organismes qui vivent et qui sont absolument essentiels à notre bonne digestion, à la métabolisation de différents éléments nutritifs. Notre survie dépend d'autres espèces, je dirais peut-être encore plus que dans le cas d'*Euprymna scolopes* et de *Vibrio fischeri*. Et pourtant ces organismes ne sont pas *Homo sapiens*, ce sont d'autres espèces. Nous sommes colonisés par ces micro-organismes de plusieurs manières et ce dès notre bas âge. Il y a donc des choses dans notre environnement qui nous permettent de fonctionner, mais qui ne sont pas *Homo sapiens* et qui, en quelque sorte, sont plus importantes pour notre survie que des parties de nous qui sont *Homo sapiens*.

Ce que je suggère, et c'est un peu radical, c'est que l'être humain est peut-être une communauté d'espèces fonctionnant ensemble, et ça soulève

des questions philosophiques assez importantes sur la manière que nous avons de nous définir.

« Communauté » et « écosystème » sont deux termes qui sont légèrement différents en écologie. La notion de communauté renvoie plus spécifiquement aux relations entre les espèces, le vivant avec le vivant, alors que le concept d'écosystème implique aussi des facteurs qui ne sont pas vivants, par exemple les roches. Donc, un écosystème s'intéresse à la fois au vivant et au non vivant : ça peut être les minéraux qui se trouvent en dessous d'une communauté, ou la boue dans le cas des termites. Disons que « communauté » et « écosystème » ne sont pas interchangeable, mais ils sont très proches. Dans les deux cas on s'intéresse aux relations complexes qui ont lieu dans la nature.

Ça soulève des questions. Si nous avons absolument besoin de micro-organismes dans notre intestin pour survivre, peut-être qu'on devrait se définir non pas seulement comme une seule espèce, mais comme une association d'espèces. Ce que je suggère, c'est qu'un être humain fonctionne comme un tout et qu'il ne faut pas porter trop d'attention sur l'origine de nos parties. Si j'avais un cœur artificiel, je serais aussi un être humain, puisque je fonctionnerais comme un être humain. Donc, l'idée de se définir à partir de notre fonctionnement plutôt que de l'identité des parties qui nous composent peut sembler banale, mais elle est en fait extrêmement profonde. Surtout quand on pense aux différentes technologies que nous allons peut-être intégrer à nos fonctionnements d'êtres humains au cours des prochaines décennies. C'est une approche qui nous permet de penser à ce qu'est un être humain d'une manière plus ouverte.

Ce n'est pas banal parce que, comme nous l'avons vu avec les micro-organismes, nous sommes une communauté d'espèces qui

interagissent écologiquement à différentes échelles temporelles. Par exemple, si vous prenez certains cocktails d'antibiotiques très puissants, ça va éliminer beaucoup de micro-organismes dans vos intestins. Ce n'est pas bien ou mal en soi, parfois c'est absolument nécessaire, souvent ça l'est moins, mais ce que cela traduit c'est que notre composition change quand nous prenons des médicaments ou quand nous souffrons d'infections. Les micro-organismes dans mon intestin sont plus essentiels à ma survie que mes petits orteils. Pourtant, mes petits orteils ils sont à 100 % *Homo sapiens*, c'est le résultat de mon code génétique d'*Homo sapiens*. L'identité ou l'origine de vos parties n'est pas nécessairement le bon critère pour déterminer si elles sont essentielles ou non à votre survie. Il y a des interactions avec d'autres espèces qui sont plus essentielles pour votre survie que des parties de vous qui sont 100 % *Homo sapiens*.

Nous devons comprendre que nous sommes toujours en lien avec d'autres espèces. Il n'y a pas de moment dans le monde naturel où nous ne sommes pas en interaction écologique fine. En ce moment nous sommes en interaction avec plein d'espèces, comme tous les organismes sur Terre. Cela suggère que nous devrions avoir une compréhension beaucoup plus sophistiquée de notre relation à notre écosystème. Quand nous dégradons notre écosystème, nous sommes en train de dégrader l'environnement qui permet à des espèces desquelles nous dépendons de survivre.

Il y a beaucoup d'arguments très sophistiqués qui sont avancés pour défendre et justifier la protection environnementale. Certains sont d'ordre éthique, anthropocentrique, morale... Au terme de ce raisonnement, j'aimerais en ajouter un nouveau. Nous devrions prendre très au sérieux le fait que nous ne sommes pas distincts

de la nature. Nous ne sommes pas autonomes par rapport à la nature, en fait nous sommes en partie ces autres espèces. Pas toutes, mais nous sommes en interaction avec d'autres espèces, qui elles sont en interaction avec d'autres espèces et donc, pour des raisons à la fois philosophiques et biologiques, il faut avoir une vision qui nous permette de rendre compte de ces interactions entre organismes d'espèces distinctes. Il n'y a pas une conclusion morale unique et absolue qui se dégage de tout cela. Mais ce que cela souligne, c'est que pour avoir une réflexion environnementale développée, à un moment donné, on a besoin d'en savoir plus sur le monde biologique et on a besoin de se poser des questions philosophiques très sérieuses pour pouvoir offrir ensuite une réflexion d'éthique environnementale qui va tenir la route.

Notice biographique :

Frédéric Bouchard est le doyen de la Faculté des arts et des sciences de l'Université de Montréal. Philosophe des sciences, il oriente ses recherches interdisciplinaires sur les fondements théoriques de la biologie évolutionnaire et de l'écologie, ainsi que sur les rapports entre science et société.

Libérer notre envie de sens pour sauver la planète

Par Sébastien Bohler

On parle souvent de crises : la crise climatique, la crise sanitaire... Je préfère parler de processus, parce qu'une crise c'est quelque chose de ponctuel, de temporaire, alors que ce qui nous préoccupe ici, les enjeux futurs à plusieurs décennies d'échéance, c'est un processus. Celui-ci est en partie irréversible, mais il est sûrement possible, dans une certaine mesure, de le corriger. Si j'aborde la question du sens, c'est parce que le processus qui est engagé en est un d'autodestruction et qu'il vient donc soulever la question de l'absurde et, en contrepartie, du sens.

Nous sommes aujourd'hui entrés dans une phase d'érosion du vivant et de modification des écosystèmes et du climat qui font peser une menace sur l'humanité ainsi que sur toutes les espèces vivantes. C'est une destruction qui est le fait de l'être humain, nous en sommes responsables, nous *Homo sapiens*, espèce extrêmement développée, prétendument intelligente, mais pour le moment incapable d'œuvrer à sa propre préservation.

Il y a dans cette notion d'autodestruction un paradoxe, une incohérence, une absurdité. Il y a donc crise du sens. C'est-à-dire qu'au cœur de cette menace qui pèse sur le vivant et dont nous sommes les auteurs, on trouve un déficit de sens. L'humanité court aujourd'hui à sa perte car elle a oublié un des ingrédients fondamentaux de l'existence d'*Homo sapiens* : le besoin universel de sens. Je situe ce besoin dans le fonctionnement de notre cerveau, parce que mon approche scientifique est liée à l'évolution de l'être humain dans sa dimension biologique et à l'évolution de son cerveau.

Une perte de sens

Nous pouvons voir les signes d'une perte de sens partout autour de nous. D'abord, il y a la sixième extinction de masse dans laquelle nous sommes entrés. Nous avons perdu 60 % de la biodiversité mondiale en une cinquantaine d'années à peine. En Europe occidentale, par exemple, des données ont été publiées il y a quelques années sur les populations d'insectes. Elles ont décliné de 70 %. Au même moment, des données relatives à la perte de biodiversité chez les grands mammifères en Amérique du Sud montaient jusqu'à 90 % selon les pays. C'est un phénomène global qui ne concerne pas que les mouches, les papillons et les crocodiles. L'être humain ne peut pas survivre sur une planète où la diversité du vivant tend à s'éroder, parce qu'au-delà d'un certain seuil, tout peut entrer dans une spirale d'autodestruction. Si nous atteignons un certain seuil, l'approvisionnement en ressources alimentaires pourrait être menacé.

Parallèlement à cet effondrement de la biodiversité, il y a une augmentation des températures à la surface du globe. Depuis le début de l'ère industrielle, nous parlons d'une augmentation de 1 degré Celsius de la température moyenne de la planète. C'est cependant l'arbre qui cache la forêt parce que localement, en Europe occidentale par exemple, au cours des vingt dernières années, les températures maximales ont augmenté de 2 °C. Aujourd'hui, nous savons que si les accords de Paris conclus en 2015 ne sont pas respectés, c'est-à-dire si nous n'arrivons pas à limiter le réchauffement climatique à 2 °C à l'horizon de 2100 et si les courbes actuelles, qui pointent plutôt vers un réchauffement de

4 °C, se maintiennent, alors il pourrait y avoir des températures maximales en été, dans les latitudes proches de Paris, de l'ordre de 30 °C d'élévation. C'est-à-dire qu'à Paris, il pourrait faire jusqu'à 60 °C en été! Dans ces conditions, la vie n'est plus possible. Il n'est plus question de s'adapter. On nous répète souvent que « *l'être humain va s'adapter* ». C'est faux, car au-delà d'un certain seuil, ce n'est plus possible. Il faut donc prendre conscience du fait que nous sommes engagés dans un processus d'autodestruction.

Si aucun changement drastique n'est effectué, on parle de 4,5 °C d'élévation moyenne des températures à la surface du globe en 2100. Comparons cela à la dernière période de l'histoire de la Terre où nous avons pu connaître un tel écart. C'était au sortir de la période glaciaire, il y a vingt mille ans, alors qu'il faisait 5 °C de moins. À cette époque, les glaciers des Alpes descendaient jusqu'à Lyon et il y avait des pingouins sur le littoral de la Méditerranée. Cinq degrés d'écart de température moyenne pour l'ensemble de la Terre, ça représente des changements de conditions de vie qu'on ne peut même pas imaginer. Il faut donc faire très attention quand on parle de dixièmes de degré que l'on décide de contrôler ou pas.

Le processus est donc engagé et l'élévation des températures s'accompagne aussi d'une élévation du niveau des océans qui risque de provoquer des migrations climatiques. Selon les scénarios du GIEC, il pourrait y avoir jusqu'à un milliard de migrants climatiques en 2100. Dans ces conditions, tous les équilibres démographiques et géostratégiques de la planète seraient modifiés, entraînant inévitablement des conflits armés de grande ampleur.

Il faut absolument prendre conscience de ce qui est en train de se jouer. Nous avons tendance à nous replier sur le présent et à oublier le reste, même si celui-ci est beaucoup plus important.

Ce qui est en jeu, ce sont potentiellement des centaines de millions de vies, du fait de pénuries, de chaleurs intenable, de migrations et de conflits armés. On parle de pertes humaines maintes et maintes fois supérieures à celles qu'a engendré la récente pandémie de COVID-19. Tout cela est causé par l'activité humaine, par l'augmentation de la consommation d'énergies fossiles qui se traduit par une explosion des émissions de gaz à effet de serre (GES), depuis le début de l'ère industrielle jusqu'à aujourd'hui. Selon le *Global Carbon Project*, en 2020, suite au ralentissement des activités humaines causé par la crise sanitaire, on a constaté une baisse des émissions de GES de l'ordre de 7 %. Si nous voulions tenir les engagements pris lors de la signature des accords de Paris pour limiter le réchauffement climatique à 2 °C en 2100, il nous faudrait réduire de 7 % nos émissions globales de GES globales chaque année pendant dix ans. Ça équivaut donc à l'effort qui a été mis pour lutter contre la COVID, mais pendant dix ans.

Il ne s'agira donc pas de faire de petits ajustements à la marge, par exemple en remplaçant nos moteurs thermiques par des moteurs électriques. Nous sommes face à un changement de civilisation qui est inévitable. Il faut donc se demander ce qui pourrait remplacer la pulsion consumériste qui nous ronge. À mon avis, la solution se trouve dans notre besoin de trouver un sens à l'existence. Il existe en effet une alternative au besoin matérialiste, elle est de l'ordre du spirituel, de l'intellectuel, du lien humain et de l'altruisme.

Depuis un demi-siècle, les émissions de GES ont en grande partie été dues à l'augmentation des ventes d'automobiles. Mais depuis peu, l'essor du numérique vient remplacer l'industrie automobile dans ce triste palmarès. Aujourd'hui, la fabrication et l'utilisation de smartphones, et d'écrans de toutes sortes, puisent énormément

dans les ressources naturelles et provoquent une accentuation de la consommation d'énergies fossiles. Tout ça a lieu conjointement avec l'accession d'un nombre de plus en plus grand d'humains aux appareils numériques. Face à toutes ces contradictions qui mènent à l'autodestruction de l'humanité, comment réagissons-nous ?

Je souhaite adresser cette crise du sens en faisant appel à une branche des neurosciences, qui s'est beaucoup développée depuis une quinzaine d'années, qui s'appelle les neurosciences existentielles. Celles-ci s'intéressent à la façon dont notre cerveau fonctionne face aux grandes questions qui touchent à l'existence telles que: « *Pourquoi j'existe? D'où je viens? Quel est mon futur? À quoi servent mes actions?* ». C'est-à-dire que l'organe que nous avons tous dans notre tête, ce cerveau qui nous vient du fond des temps et qui a évolué, est doté d'une fonctionnalité de recherche de sens, qui répond finalement à un besoin biologique. Aujourd'hui, grâce à l'imagerie médicale du cerveau, nous arrivons à en localiser une partie appelée le cortex cingulaire antérieur qui agit comme un véritable détecteur de sens.

La crise du sens cosmique

En neurosciences et en sciences de l'évolution, on sait que quand une partie du cerveau s'est développée au fil de millions d'années d'évolution pour remplir une fonction précise, cette fonction a dû obligatoirement jouer un rôle en termes de survie. Sinon les gènes permettant la constitution de cette structure cérébrale n'auraient pas été sélectionnés par l'évolution de notre espèce. Ça nous pousse à nous demander ce qui a bien pu être aussi important pour nos ancêtres, dans le fait de trouver du sens à leur existence. À quoi a bien pu leur servir la recherche de sens, au point de devenir vitale ?

Il y a deux millions d'années, *Homo erectus* vivait dans la savane et devait trouver sa nourriture dans un environnement hostile. Alors qu'il n'avait pas la force d'un lion, ni sa vitesse, ni ses canines d'ailleurs, comment a-t-il bien pu s'en sortir? Il s'en est sorti en étant capable d'anticiper ce qui allait arriver. On le voit encore aujourd'hui chez les chasseurs-cueilleurs, qui ont développé la capacité de repérer les grandes routes de migration du gibier. En observant leur environnement, ils comprennent qu'à certaines périodes de l'année, certains animaux vont suivre certaines trajectoires. Ils sont donc en mesure d'être au bon endroit, au bon moment, pour les chasser. Ils arrivent ainsi à compenser leur manque de vitesse par l'anticipation en tendant des pièges.

Cette fonction d'anticipation de la réalité revient au cortex cingulaire antérieur. Comment celui-ci fonctionne-t-il? Lorsque les chasseurs en milieu naturel observent les traces du passage des animaux pour chercher à prédire leurs mouvements, c'est le cortex cingulaire antérieur qui fait ces prédictions. Si l'animal arrive au lieu prédit, le cortex cingulaire antérieur émettra un signal de validation, une petite décharge « positive » à l'avant du cerveau, qui valide le schéma d'interprétation du réel qui a été fait par l'être humain. Les prédictions qui ont été faites sur les mouvements de la nature sont validés, et de ce fait, elles apportent un avantage en termes de survie.

Voyons maintenant ce qui s'est passé dans l'évolution de l'être humain quand nous sommes passés de la préhistoire au néolithique. Le néolithique est une période qui se situe il y a environ 12 000 ans. L'être humain se sédentarise alors et commence à pratiquer l'agriculture et l'élevage. Les agriculteurs se mettent donc à observer la forme des nuages et à l'associer à la météo. Ils découvrent par exemple que certaines

formes de nuages signalent une probabilité que la pluie arrive. Donc, là encore, le cortex cingulaire antérieur fait une prédiction sur l'arrivée de la pluie, qui est une variable très importante en agriculture. L'art de l'anticipation est encore une fois essentiel pour un agriculteur. Alors, si la pluie arrive conformément à la prédiction du cortex cingulaire antérieur, celui-ci émettra un signal de validation de ce schéma d'interprétation du réel. On trouve dans ces prédictions un début d'interprétation de la façon qu'a le monde de fonctionner : une ébauche de sens.

Les signaux de validation issus du cortex cingulaire antérieur sont très apaisants pour le cerveau. En revanche, si les prédictions du cortex sont démenties, c'est tout le schéma d'interprétation du réel et de la nature qui est invalidé et, à ce moment-là, le cortex cingulaire antérieur réagit en émettant une puissante décharge qu'on appelle « *potentiel négatif d'erreur* ». Ce signal d'erreur se traduit ensuite par la libération d'hormones du stress comme le cortisol ou la noradrénaline. Ce système, comprenant à la fois les signaux de validation et les potentiels négatifs d'erreur, pousse sans arrêt l'humain à affiner ses schémas d'interprétation du réel puisque cela améliore ses chances de survie. Cette pulsion à vouloir prédire l'avenir traversera toute l'histoire de l'humanité. On le voit dans l'Antiquité romaine par exemple avec l'art des devins qui essayaient de lire des présages dans le vol des oiseaux ou dans les entrailles des animaux.

Cette capacité à entrevoir l'avenir à partir de signes discrets dans le présent va ensuite donner lieu à tout un système d'interprétation du monde qui va faire appel notamment à des divinités. Les divinités, dans l'Antiquité grecque, formaient un panthéon, on leur adressait des prières ou des sacrifices dans le but d'influer sur l'avenir. On ne se contentait donc plus de chercher à le prédire.

Une scène très classique de l'antiquité grecque montre le roi Agamemnon qui, s'apprêtant à lancer ses troupes à l'assaut de la ville de Troie et désirant obtenir les faveurs du dieu du vent Éole pour pousser ses navires jusqu'au rivage, décide de lui sacrifier sa fille Iphigénie. Si à la suite du sacrifice de sa fille le vent est au rendez-vous, son schéma d'interprétation du réel, qui repose sur toute une structuration du monde physique et surnaturel par les dieux, est validé et prend corps. Il est intéressant de voir comment tout cela s'enchaîne pour donner naissance à un sens qui passe du matériel au surnaturel. Cette pulsion d'interprétation du monde physique, ce sens presque cosmique, va ensuite se transformer en un sens social qui structurera la société.

Revenons à la situation de nos ancêtres lointains : ces *Homo erectus*, peuplant la savane, qui ont appris à anticiper les mouvements du gibier. Il ne suffit pas d'anticiper pour capturer le gibier. Il faut pouvoir s'y attaquer, et lorsqu'il s'agit d'attaquer de grosses bêtes, la clé du succès est la coordination de groupe. On le sait aujourd'hui, à cette époque, les êtres humains ont réussi à s'attaquer à des gibiers beaucoup plus imposants qu'eux grâce à leur capacité de coopération. La coopération, c'est la capacité de synchroniser les actions de chacun dans un groupe. Dans la synchronisation, ce qui compte c'est la capacité d'anticiper, non plus le fonctionnement de la nature, mais le fonctionnement des autres humains qui nous entourent. L'être humain est un être social et il arrive à anticiper le comportement de ses semblables. Quand on désire s'attaquer à un mammoth, il faut savoir prédire exactement à quel moment son partenaire jettera sa lance, il faut savoir anticiper très précisément le mouvement du groupe et les mouvements des différents individus qui le composent. On le voit encore aujourd'hui, sur les terrains de football, les grands joueurs sont

ceux qui arrivent à anticiper les mouvements de leurs coéquipiers. L'anticipation est donc la clé du succès pour l'action de groupe restreints.

Cette fois-ci nous revenons au grand virage du néolithique qui a vu apparaître l'élevage, l'agriculture et la construction des premières grandes cités, notamment en Mésopotamie, où l'on compte pour la première fois des milliers, voire des dizaines de milliers de personnes cohabitant en un même lieu. Cela représente un grand changement pour le cerveau humain. Il est facile d'anticiper le mouvement de ses congénères quand on a vécu toute sa vie avec eux, et nous savons que les *Homo erectus*, il y a 2 millions d'années, vivaient dans des groupes restreints de quelques dizaines d'individus. Alors qu'avec le passage au néolithique, l'être humain a été confronté pour la première fois au phénomène de l'anonymat. C'est-à-dire qu'il rencontrait dans la rue des gens qu'il n'avait jamais vus auparavant et dont il ne pouvait pas anticiper le comportement.

De cette époque date très précisément les premiers rituels collectifs. Des rassemblements de milliers de personnes, qui ne se connaissent pas, qui font exactement la même chose au même moment tout en disant la même chose au même moment. C'est pour le cortex cingulaire antérieur du pain bénit! C'est un moyen de prédire à nouveau avec précision le comportement des autres, même s'ils nous sont inconnus. Le rituel collectif est la recette miracle pour se rassurer à propos du comportement des autres. Nous voyons aujourd'hui, grâce aux études d'imagerie cérébrale, le cortex cingulaire antérieur émettre ce signal de validation extrêmement apaisant lorsqu'on se livre à des rituels. Le rituel apaise notre cerveau parce qu'il satisfait sa soif d'organisation et de prédiction. On passe alors du sens social au sens spirituel. Il y a 5 000 ans environ, sont apparus ces premiers rituels collectifs dans l'humanité et, environ 200

ou 300 ans après, de façon systématique, ont émergé les premières religions morales. Le plus souvent des religions monothéistes d'ailleurs. Surgit alors la promulgation de règles morales inscrites dans le marbre, par exemple les tables de la loi, où un principe transcendant énonce de ces règles qui vont gouverner le comportement des humains. Ce phénomène, pour le cortex cingulaire antérieur, c'est un outil supplémentaire de prédiction du comportement des autres. Prédire le comportement d'autrui dans des rituels collectifs c'est une chose, on y arrive par la synchronie des mouvements et des paroles, mais quand tout cela s'appuie sur l'adhésion à des valeurs sacrées, c'est un outil de prédiction du comportement qui est encore plus efficace. On peut alors avoir confiance en l'autre parce qu'il croit en les mêmes choses que nous. C'est ça le grand pari de la religion.

Encore aujourd'hui, si on met des volontaires dans un appareil d'imagerie cérébrale et qu'on leur fait lire un texte philosophique disant que l'univers a un sens, qu'il n'est pas livré au hasard et que nous pouvons trouver un sens à notre existence, on peut voir le cortex cingulaire antérieur envoyer son signal de validation, signal apaisant. Si au contraire, on leur fait lire un texte disant que l'univers est né du hasard et que l'être humain finira inévitablement par se dissoudre dans l'infini et le néant, alors on observe leur cortex cingulaire antérieur envoyer son signal d'erreur et il y a libération des hormones du stress. Donc, se reposer sur un système d'organisation du monde qui a du sens, qui est structuré par une religion, par une idéologie, par un principe de vivre ensemble ou par la science est formidablement apaisant pour l'humain.

La crise du sens social

Pourquoi se retrouve-t-on aujourd'hui dans une crise du sens? Parce qu'il y a environ cinq siècles, un autre tournant est arrivé dans notre histoire, la révolution de la Renaissance avec Galilée, Copernic, le programme de Descartes et la théorie de l'évolution de Darwin. Nous passons alors d'un système fondé sur la croyance transcendantale au système scientifique, selon lequel le monde n'a pas été créé par une entité divine mais obéit aux lois de la physique, et où l'être humain n'a pas été créé le septième jour mais est plutôt le résultat d'une longue évolution des espèces. Il s'agit d'un changement total de notre schéma d'interprétation du monde et, au début, d'un progrès fantastique pour notre cerveau. Le désir fondamental du cortex cingulaire antérieur est de faire des prédictions, et la science moderne permet de faire des prédictions fabuleuses. Elle permet par exemple de prédire avec une précision incroyable le mouvement des astres ou la météo. Nous sommes loin du temps où Agamemnon sacrifiait sa fille dans l'espoir d'obtenir un vent favorable! Avec la science donc, on obtient un pouvoir prédiction beaucoup plus fort. Cependant, elle vient aussi remplacer les rituels collectifs et les valeurs morales par la machine, les supercalculateurs et les sciences algorithmiques, qui servent maintenant de béquilles au cortex cingulaire antérieur pour nourrir son besoin d'ordre.

Le problème aujourd'hui, c'est que la machine progresse beaucoup plus rapidement que l'humain. La loi de l'accélération des moyens de production et de consommation, très bien décrite par Rosa Hartmut dans son ouvrage *Accélération*, s'accompagne d'une accélération sociale (Rosa 2010). L'être humain n'est plus le maître du temps. C'est maintenant l'évolution des marchés globalisés et des machines qui dicte le tempo et, paradoxalement, cela produit une explosion du niveau général d'incertitude. C'est-à-dire que la

maîtrise et la prédictibilité qui constituaient au départ, par les éléments vertueux, des modèles scientifiques, se retournent aujourd'hui contre l'être humain dans un monde de plus en plus globalisé où tout va de plus en plus vite, et dans lequel on se retrouve à devoir faire de plus en plus de choses et à courir après le temps. Nous perdons ainsi le sentiment de comprendre le monde et de le contrôler parce qu'il devient de plus en plus complexe. Nous consommons toujours plus et nous sommes obligés de produire de plus en plus vite, pour ne pas perdre des parts de marchés dans la concurrence globalisée, et tout cela épuise les ressources naturelles et produit des GES, mais aussi épuise les individus, les conduisant au *burn-out*, à la dépression et parfois, hélas, au suicide.

La difficulté que nous avons aujourd'hui à prédire l'évolution du monde et de nos vies atteint un paroxysme avec l'incertitude qui pèse, pour la première fois, sur le sort de notre planète. La planète, le sol, la nature et les saisons étaient des repères immuables. Ils ne le sont plus. Notre cortex cingulaire antérieur ne peut plus se projeter dans l'avenir, il émet donc son signal d'erreur accompagné des hormones du stress en continu, de manière chronique. Le stress chronique et l'angoisse existentielle sont les grandes maladies de notre siècle.

Que faire face à cette situation? Notre cortex cingulaire antérieur ne peut pas se satisfaire d'une situation dans laquelle il n'arrive plus à déchiffrer le monde qui l'entoure. Il a besoin de schémas d'interprétation du réel. S'il ne peut pas en trouver dans un monde qui est devenu trop complexe, il se rabattra sur des systèmes d'interprétation du monde simplifiés. Les régimes autoritaires nous proposent une vision du monde caricaturale, dans laquelle il y a des gagnants et des perdants, dans laquelle il y a du blanc et du noir, des natifs et

des immigrés, du bon et du mauvais. Un monde manichéen séparé par des murs.

Or, notre cortex cingulaire antérieur préférera toujours une vision du monde simple à l'absence de vision du monde. L'adhésion des masses à des visions du monde simplifiées est malheureusement aujourd'hui en plein essor. Toutes les études sociologiques le montrent, les autoritarismes ont le vent en poupe sur tous les continents. Il semblerait que plus les gens ont le sentiment que la société n'obéit à aucune loi et que leur vie devient misérable, plus ils manifestent le désir de s'en remettre à des régimes autoritaires qui viendraient imposer un certain ordre de la société. Cela répond au désir de notre cortex cingulaire antérieur de se doter de systèmes d'interprétation de la société facilement déchiffrables. Le même procédé est à l'œuvre avec les théories du complot. Une théorie du complot est en quelque sorte un concentré de sens. Tout y a un sens, on y fait une multitude de liens et on y trouve de nombreuses machinations. Dans un monde qui semble livré au hasard parce qu'il est devenu trop complexe, le réflexe du cortex cingulaire antérieur est donc d'adhérer à une vision du monde paranoïaque, qui est toujours bien moins stressante que l'absence de système d'interprétation du monde.

La crise du sens individuel

Un dernier niveau du sens est aujourd'hui mis à mal, c'est le sens individuel. Nous avons le sentiment de ne plus savoir comment accorder nos actions à nos convictions. Par exemple, lors de mes conférences, des gens qui travaillent pour l'industrie pétrolière viennent parfois me dire qu'ils savent que par leur travail, ils contribuent à diminuer les chances de survie de leurs enfants et de leurs petits-enfants. Il y a donc, dans ce cas, contradiction entre l'action et la conviction, entre la conscience

et l'engagement. Cette contradiction porte dans les sciences cognitives le nom de « dissonance cognitive ». Celle-ci est très difficile à vivre. On sait aujourd'hui, grâce aux expériences d'imagerie cérébrale, que cette dissonance cognitive produit une surchauffe du cortex cingulaire antérieur qui se retrouve condamné à émettre sans arrêt son signal d'erreur. L'individu subit donc de plein fouet ces décharges d'hormones du stress et en découlent des crises de vie et des *burn-out*.

Renouer avec le sens

Sur ces trois dimensions du sens, le sens cosmique, le sens social et le sens individuel, il nous faut maintenant agir. C'est-à-dire qu'il faut restaurer le sens. Il faut passer à un autre niveau d'interprétation anthropologique de nos existences. Il faut faire passer sur le plan d'une nécessité absolue, ce que disait Camus : « *L'homme a un besoin viscéral de sens, mais son problème c'est qu'il vit dans un monde qui n'a pas de sens* ». Nous pourrions ajouter que nous vivons aujourd'hui dans un monde qui n'a plus de sens parce qu'il en a été évacué. L'humain s'est débarrassé de ses anciens schémas d'interprétation du monde qui l'aidaient à donner un sens au monde. Depuis, son cortex cingulaire antérieur ne cesse de lui rappeler ce manque. Le sens est un besoin vital : un besoin biologique, ce n'est pas simplement une interrogation philosophique.

Il faut renouer avec le sens sur les trois plans précédemment décrits. Il faut, sur le plan individuel, faire des choix de vie qui sont en phase avec la conscience que nous avons des enjeux. Il faut aussi restaurer des visions du monde partagées en ce qui a trait aux écosystèmes, au fonctionnement des systèmes politiques et aux connaissances scientifiques. Il faut offrir une vision du monde cohérente sur toutes les questions scientifiques qui

sont, aujourd'hui, difficiles à appréhender pour nos semblables. Finalement, il faut rétablir la dimension sociale du sens, qui était autrefois remplie par des rituels. Il nous faut retrouver des codes sociaux partagés dans un monde qui est placé sous le signe de l'éclatement des communautés. Aujourd'hui, il y a de plus en plus de sectes, de croyances paranormales et de théories du complot. Elles se forment dans des chambres d'écho sur Internet où chacun peut se retrouver dans de petits groupes de personnes qui croient aux mêmes choses. Une telle organisation sociale ne permet pas d'adresser correctement les enjeux collectifs et planétaires qui nous attendent. Il nous faut donc retrouver de toute urgence des codes sociaux globaux et des rituels partagés. Ça vient poser la question controversée des valeurs morales partagées. Quelles sont les valeurs centrales de nos sociétés sur lesquelles devraient se fonder nos comportements et qui pourraient être considérées comme absolument intangibles?

Retrouver le sens interne, c'est recréer une adéquation entre la conscience et l'action, ça peut passer par des changements de cap dans les existences. De plus en plus de gens décident par exemple de quitter la ville pour s'acheter un lopin de terre, ou vont commencer à consommer local, à renoncer à un emploi lucratif pour retrouver une cohérence interne. Ce faisant, ils nourrissent leur cortex cingulaire antérieur.

Dans ce grand bouleversement, le rôle des associations et de l'entreprise privée est aussi important. Énormément de dirigeants d'entreprise me disent qu'ils n'arrivent plus à recruter les jeunes diplômés, parce que ceux-ci se préoccupent du sens des missions qu'on leurs propose et de l'impact de leur travail sur l'environnement. L'appât du gain ne suffit plus pour les attirer, ils cherchent un travail qui a du sens. Il y a aujourd'hui un réveil du cortex cingulaire antérieur, c'est plutôt bon

signe, mais évidemment un changement global ne pourra se faire sans une vision du monde qui soit partagée. Donc, il faudra faire un effort de vulgarisation des enjeux et établir une stratégie claire visant la construction d'un monde durable. Il faudra s'inspirer des sciences et de l'écologie, parce que c'est ce qui a le potentiel aujourd'hui de fonder une action à la fois collective et éthiquement défendable. Finalement, il reste la question des rituels. Aujourd'hui, nous les avons à peu près tous évacués. Mais les neurosciences existentielles nous montrent qu'ils offrent à notre cerveau un effet extraordinairement apaisant dont nous avons complètement oublié la portée. Nous avons pris l'habitude de vivre de façon très individuelle sans synchroniser nos affects, nos paroles et nos actes lors de grands rassemblements collectifs. Il y a là un potentiel trop peu exploité à redécouvrir.

Notice biographique :

Sébastien Bohler est docteur en neurosciences, journaliste scientifique et auteur. Ancien élève de l'École polytechnique, il est spécialiste en neurobiologie moléculaire.

Références :

Bohler, Sébastien. 2019. Le Bug humain : pourquoi notre cerveau nous pousse à détruire la planète et comment l'en empêcher. Paris : Robert Laffont.

Bohler, Sébastien. 2020. Où est le sens? : Les découvertes sur notre cerveau qui changent l'avenir de notre civilisation. Paris : Robert Laffont.

Rosa, Hartmut. 2010. Accélération : Une critique sociale du temps. Paris : La Découverte.

Nature, économie et pandémie : changeons de paradigme

Par **Alain Deneault**

La crise sanitaire, qui a été décrétée en mars 2020 par les différents États à l'échelle mondiale et en particulier en Occident, fut l'occasion d'une halte sur le plan de la réflexion politique, afin de prendre un peu de recul sur le mode de vie qui est le nôtre. En effet, s'il y eut une façon de vivre de manière constructive ce que nous avons alors traversé, ce ne fut pas en souhaitant simplement que ça se termine, mais plutôt en profitant de ces moments de solitude et d'isolement pour nous demander comment nous en sommes arrivés là. Ce faisant, il était possible de mettre en perspective la crise que nous traversons avec d'autres crises qui, à certains égards, partageaient la même cause, soit notre régime productiviste.

Bien entendu, je ne pense pas, dans un sens caricatural, que le capitalisme a créé la pandémie de COVID-19. Je ne pense pas non plus, de manière tout aussi caricaturale, que le capitalisme a créé les injustices sociales. Le monde n'a pas attendu le capitalisme pour connaître les injustices ou les épidémies. Cela dit, nous pouvons très certainement arguer que notre régime productiviste a favorisé la crise sanitaire, tout comme il favorise un certain nombre de problèmes que nous observons partout dans le monde, et qui peuvent se décliner sous les appellations d'injustices sociales, de patriarcat, de pollution massive et d'exploitation irresponsable des richesses naturelles.

Il n'était pas très difficile d'envisager que notre mode de vie était propice à des pandémies mondiales. Dans un article paru en février 2016 dans le journal belge *Kairos*, Vincent Mignerot (2016) nous rappelait que si nous vivons dans un monde où toutes les unités de production

se touchent et sont en lien, où l'agriculture est réfléchié selon de grands chantiers massifs à l'échelle planétaire (en affectant la récolte de telle ou telle denrée à tel ou tel pays), et où prospère une industrie formidablement destructrice du patrimoine qui s'appelle le tourisme de masse, il suffit qu'un Chinois tousse pour que presque toute la population mondiale tombe malade. C'est ce qui s'est passé. Nous avons créé un monde où l'interconnexion est totale et saturée, comme nous ne l'avions jamais vu dans l'histoire. Il ne fallait pas être grand clerc en épidémiologie pour se douter que nous avons là une conjoncture favorable à la situation qui est devenue la nôtre aujourd'hui.

À titre d'illustration, le 25 juillet 2019, l'humanité a battu un triste record : celui du nombre d'avions envoyés dans le ciel. Cette seule journée, 230 000 avions civils ont décollé dans le monde, et c'est sans compter les avions militaires ou les jets privés qui ont aussi été envoyés dans le ciel le même jour. Nous avons donc accentué de manière exponentielle la proximité des rapports entre les gens à l'échelle mondiale, en favorisant ainsi la propagation d'épidémies qui ravagent d'autant plus les populations lorsque celles-ci sont étroitement connectées. Nous pourrions nous résigner en ne voyant là qu'une fatalité de la marche inexorable du progrès. Mais ce n'est pas notre position, bien au contraire. Les raisons pour lesquelles nous avons rendu ce monde autant interconnecté sont viles et c'est sur ce point qu'une critique approfondie peut être mise en branle.

La mondialisation oligarchique

Nous avons mis en relation tous ces gens à travers le monde afin permettre à une oligarchie de tirer profit de populations qui étaient disposées à travailler à rabais. Ce ne sont pas les gens ordinaires qui ont décidé que ce monde serait aussi interconnecté. Ce sont principalement les détenteurs de capitaux, les actionnaires de grandes entreprises, les dirigeants de multinationales qui en avaient assez, dans les années 50, 60 et 70, des revendications syndicales des populations occidentales, qui en avaient assez de voir les gens exiger des conditions de travail acceptables, un salaire minimum, sans hésiter à faire la grève, et voir ces mêmes gens voter pour des partis socio-démocrates qui imposaient des normes sociales. Il devenait de plus en plus difficile pour les détenteurs de capitaux, les très riches et les grandes entreprises, de dégager des profits faramineux lorsqu'ils faisaient face à une population qui exigeait son dû.

Lorsque les populations qui s'identifient en tant qu'ouvrières, employées, partenaires, fournisseuses, et qui travaillent pour une grande entité, se mettent à exiger que, dans leur monde, leur travail soit valorisé, rémunéré et reconnu à sa juste valeur, alors forcément la rente du patron et du propriétaire sera moindre. Cela parce que la population qui travaille obtiendrait un revenu plus grand de l'activité à laquelle elle contribue que si elle était payée un dollar de l'heure comme c'est le cas.

Face à ces revendications, la stratégie des grands détenteurs de fortune, des banquiers et des propriétaires de la grande industrie a été de délocaliser leurs lieux de production. C'était un moyen de dire aux populations : « Vous voulez un salaire convenable, vous voulez des conditions de travail sécuritaires, vous souhaitez qu'on vous paye si vous vous blessez au travail ou si vous êtes

au chômage? D'accord. Vous pouvez revendiquer tout cela. Mais alors, nous allons trouver de la main d'œuvre ailleurs, au Bangladesh, en Jamaïque, en Chine, en Inde. Nous allons demander à des gens de faire ce que vous faisiez jadis, mais en les payant un dollar par jour. On va faire travailler des enfants, des femmes et des hommes dans des conditions atroces. On va revenir aux conditions de travail terribles du 19^e siècle qui ont été à l'origine de vos mouvements sociaux et nous allons organiser la planète sur le mode d'une grande ville. ». Dans une ville, il y a des quartiers : les quartiers d'affaire, les quartiers culturels, les quartiers commerciaux, les quartiers ouvriers et les quartiers industriels. On a réduit le monde à cette vision d'une grande ville. On a réduit New York au capital, Paris à la culture, Montréal aux festivals, l'Asie au travail et l'Afrique et l'Amérique du Sud aux richesses naturelles. Je caricature à peine.

L'organisation du monde qui a été favorable au développement de la pandémie s'explique donc par une décision oligarchique, c'est-à-dire une décision prise par un petit groupe de dominants qui détiennent principalement le capital et les leviers de l'industrie. Ce type d'organisation avait pour but de favoriser leurs intérêts, autrement dit de leur donner accès à des richesses naturelles exploitées dans des conditions affreuses en Afrique et en Amérique du Sud par des gens qui ont très peu de droits, et de créer tout un monde manufacturier, ouvrier, industriel, qui s'est déployé principalement en Asie, et où on a pu faire travailler pour des salaires insignifiants des ouvrières et des ouvriers dans des conditions misérables. Tout cela, de façon que la paire de chaussures qu'on va vendre 100 \$ dans un magasin de Montréal, de Toronto ou de New York ait été produite par des gens qui ont été payés 1 \$ par semaine au Bangladesh. Tout le profit qui se fait entre les deux est emmagasiné dans les paradis fiscaux et à la bourse et se retrouve dans

des dividendes que se versent les dirigeants de ces grandes entreprises. Argent qu'ils mériteraient parce qu'ils ont eu « le génie » d'exploiter des femmes puis des enfants dans des conditions atroces à l'autre bout du monde pour vendre ensuite les biens qu'ils produisent dans les marchés où on a concentré le pouvoir d'achat. C'est ce régime productiviste mondialisé qu'a mis en avant la pandémie.

Maintenant que nous avons admis cela, au-delà de la crise sanitaire, de quoi ce régime est-il aussi la cause? Il est à l'origine de trois grands problèmes actuels. Commençons par en faire le diagnostic et nous arriverons ensuite à des éléments de solution.

La crise écologique

Le premier problème c'est la crise écologique, dont il faudra commencer à cesser de parler au futur. Cette crise a lieu maintenant. Les sécheresses, les incendies de forêt, les ouragans en surnombre en Amérique du Nord, tout cela a déjà commencé. Tout comme la montée des eaux, la fonte des glaciers, la perte des forêts (on perd une Belgique en forêt chaque année dans le monde), l'avancée du désert, la migration d'espèces dangereuses... Il y a des pays et des régions où on vit déjà les conséquences du réchauffement climatique, notamment en Afrique. C'est terrible parce que les populations africaines sont celles qui ont profité le moins de la débauche industrielle qui a été la nôtre au 20^e siècle et au début du 21^e siècle.

En ce qui concerne l'écologie, nous faisons aujourd'hui face à une crise de deux ordres. Premièrement, il y a une crise du climat qui suppose l'augmentation moyenne de la température atmosphérique dans le monde depuis le début de l'ère industrielle. On a essayé de faire plafonner celle-ci à 2 degrés Celsius en

disant qu'il ne fallait pas dépasser ce seuil sinon ce serait la catastrophe assurée. Or maintenant, 2 °C est devenu l'objectif presque optimiste. On envisage plutôt un réchauffement de l'ordre de 3 °C, voire jusqu'à 4 °C (Wallace-Wells 2020). Cela peut sembler minime, mais à l'échelle mondiale cette perspective crée de véritables désastres.

Deuxièmement, il y a une crise de la biodiversité. Si nous nous fions à la synthèse des recherches qui ont été faites par des dizaines de scientifiques de la *Plateforme intergouvernementale scientifique et politique sur la biodiversité et les services écosystémiques* (IPBES), l'équivalent du GIEC mais pour la biodiversité et non le climat, à terme ce sont 80 % des espèces terrestres qui sont menacées par les activités humaines, les grands mammifères, les insectes, les pollinisateurs, etc. Déjà en Europe, on constate que depuis quelques décennies, une majorité des insectes ont disparu (je ne parle pas des espèces, je parle des individus). Une telle extinction de masse, on n'a jamais rien vu de semblable sur Terre depuis la disparition des dinosaures il y a 65 millions d'années.

On a rendu la planète toxique par nos méthodes industrielles. Notre monde est complètement dérèglé du point de vue du vivant et on ne répond de rien, on ne sait pas ce que cela entraînera. Si vous n'avez plus d'insectes, eh bien vous perdez les ouvrières qui rendent la terre fertile et *Monsanto* n'y pourra rien. *Monsanto* contribue à détruire les terres, mais surtout à les rendre non exploitables à long terme.

La crise énergétique

La deuxième crise que nous vivons est celle de l'énergie. Aujourd'hui, on exploite des sites pétroliers qui n'intéressaient personne il y a 50 ans. On va jusqu'à l'extraire de la boue en Alberta d'une manière extrêmement polluante.

Le procédé industriel revient en fait à accélérer le processus qui n'a pas tout à fait eu lieu naturellement pour obtenir le produit que l'on cherche. On commence aussi à extraire du pétrole de la roche au large du Brésil ou du Nigéria à 2 000 ou 3 000 mètres de profondeur dans l'océan. Ce sont des projets qui sont extrêmement dangereux sur le plan écologique, qui peuvent entraîner des marées noires, comme ce fut le cas il y a quelques années au large du golfe du Mexique avec la catastrophe de *Deepwater Horizon*.

Bientôt nous ne pourrions plus compter sur ce pétrole abordable et abondant, qui rend possible notre agriculture industrielle et le transport des produits qui en découle pour garnir les rayons de nos supermarchés. Les sources abordables et abondantes d'énergie fossile s'épuisent et cela va coûter de plus en plus cher d'aller chercher le pétrole restant par des méthodes extrêmement sophistiquées. De plus, du point de vue du climat, il ne sera plus pensable de continuer à brûler des hydrocarbures en produisant encore plus d'émissions de gaz à effet de serre. Alors que faire? Soit nous continuons d'exploiter les hydrocarbures comme des fous, d'une manière addictive, ce qui est notre cas aujourd'hui, soit nous apprenons à nous contenir, à cheminer vers la sobriété énergétique. Il se peut aussi que nous n'ayons même pas à faire de choix si les modalités d'exploitation coûtent tellement cher que l'extraction ne vaudra plus le coût du point de vue de la rentabilité.

La crise minérale

La troisième crise est analogue à la précédente mais concerne les minerais. Bien souvent, on nous invite à penser sur un mode magique, à savoir que des techniciens, des géo-ingénieurs vont créer la machine, l'innovation technologique qui

va tout régler. Les « solutions » proposées vont de la voiture électrique aux éoliennes, en passant par les panneaux photovoltaïques et même jusqu'à des techniques de refroidissement de la Terre qui enverraient je ne sais quel produit dans l'atmosphère, et qui seraient censées tout régler et n'avoir aucun effet pervers. Or, toutes ces spéculations reposent sur l'illusion de l'abondance minière, à savoir que pour construire des voitures électriques, des batteries, des éoliennes et des panneaux photovoltaïques, il faut des minerais, des terres rares, du lithium, des richesses dont nous ne disposons qu'en très faibles quantités.

Aujourd'hui, si nous voulions remplacer le parc automobile mondial par des voitures électriques, je doute que nous ayons assez de lithium pour le faire, et si on y arrivait, ce serait une catastrophe du point de vue de l'exploitation minière. Sans considérer que l'électricité dans le monde est produite principalement à partir du pétrole, du gaz ou de l'uranium... Ce serait très polluant et cela générerait tellement de gaz à effet de serre qu'on neutraliserait l'avantage qu'on aurait sur le plan climatique à rouler avec des voitures électriques. Rouler en voiture électrique est une façon de réduire son empreinte écologique en ce qui concerne le climat une fois qu'on l'utilise, mais pour la fabriquer il faut polluer à un point tel que finalement ça revient au même. Si on souhaite avancer, il faut faire les bons diagnostics, c'est-à-dire identifier les véritables causes qui sont à la base des problèmes qui nous confrontent. Et pour s'adonner à cette réflexion critique, nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes.

Changer de paradigme

Il faut considérer le 21^e siècle comme le moment annoncé d'un changement de paradigme, que nous devons subir ou choisir, mais il va

survenir, il n'y a pas de doute. Le monde que nous croyons connaître va changer. Un monde où les denrées alimentaires sont abondantes dès qu'on a un petit pouvoir d'achat ou un crédit, un monde où on peut voyager, où on peut se déplacer en voiture, un monde où l'organisation publique se fait sur la base de grands marchés, de grands chantiers de production. Ce monde est déjà révolu.

L'échelle sur laquelle se déploie l'activité industrielle capitaliste est vouée à s'effondrer. Il est difficile de savoir quelle brèche va céder en premier, mais on voit déjà la grande architecture du capitalisme chanceler. Nous sommes en train de détruire les conditions de possibilité du capital, du régime productiviste dans lequel nous sommes plongés. Qu'est-ce que cela veut dire concrètement? Tout simplement que l'échelle mondiale sur laquelle nous pensons tout aujourd'hui ne pourra pas subsister comme telle et qu'il faudra revenir à des échelles régionales beaucoup plus raisonnables. La région, ça peut être une ville, des quartiers. Il faudra penser à l'autosuffisance, à l'autonomie alimentaire, à l'autonomie énergétique (le transport y compris), à l'autonomie politique et intellectuelle... et tout cela à des échelles plus petites, plus locales.

Il faut penser le monde à des échelles plus sensées, se dire que bientôt nous serons réduits à nous-mêmes. Il faudra penser à l'agriculture urbaine par exemple, il faudra penser à l'autonomie agricole dans les régions, il faudra penser aussi à l'organisation de ce qui relève des peines, des efforts, des sacrifices, des joies et des biens. Ce changement ressemble à la politique quand on la vit à une échelle qui a du sens, ce qui n'est pas le cas pour les grands ensembles comme le Canada, les États-Unis, ou même la France, ces grands pays où des millions de gens sont appelés à délibérer ensemble comme si

c'était véritablement possible. Nous sommes pris avec nos incompétences parce qu'on n'a fait que consommer et produire à des échelles qui ne sont pas pertinentes.

Il nous faudra maintenant délibérer pour déterminer de nombreuses choses. Comment on s'organise? Quelles sont nos forces? Quels sont nos savoir-faire? Comment transformerons-nous la monoculture en permaculture? Comment affecterons-nous le travail en fonction des besoins que nous aurons préalablement identifiés? En somme, c'est à l'échelle locale que va se redéployer la politique et qu'il faudra planifier l'économie.

Le mot économie a été détourné de son sens par une discipline qui se l'est approprié et qui nous a fait perdre la mémoire des différentes significations qu'il a eu dans l'histoire. Ce terme a en effet voulu dire de nombreuses choses puisqu'il a été utilisé dans plusieurs domaines : en théologie, en art, en poésie, en mathématiques, en droit, en médecine, en biologie et, plus tard, en sociologie et en psychologie. Le mot économie a signifié tout autre chose que ce à quoi on le rapporte aujourd'hui, c'est-à-dire à des enjeux plutôt comptables d'organisation matérielle, en rapport au marché et à l'argent.

En fait, historiquement, l'économie c'est un agencement fécond entre des éléments qui ne sont pas nécessairement appelés à être agencés. Il faut qu'ils s'agencent eux-mêmes si on étudie l'économie de la nature par exemple (ce qu'on appelle aujourd'hui l'écologie), mais ceux-ci peuvent aussi être agencés par la volonté humaine, si l'on parle d'économie esthétique par exemple. Faire une œuvre, faire un film, cela en est aussi : on agence des mots, des symboles selon un certain rythme dans des effets de dissimulation et de démonstration, qui permettent d'obtenir un effet esthétique qui produit un résultat dit

économique, en art. En psychologie c'est la même chose, surtout en métapsychologie, quand on étudie comment les pulsions ont à composer avec les règles anthropologiques et morales, sur un mode qui est bon pour l'organisme, dans le sens qu'il n'a pas trop à se réprimer tout en ne manifestant pas trop de désirs qui seraient, en quelque sorte, hostiles socialement. Finalement, l'économie est interdisciplinaire, c'est un principe qui renvoie à la bonne organisation.

Or, on nous a confisqué ce mot. On a associé l'économie au capitalisme, au fait de s'enrichir, au fait d'écraser l'autre, à la compétition, à la concurrence, au fait de se vendre sur un marché du travail. On a complètement perverti ce vocabulaire et cette perversion nous empêche d'être conscients d'un principe qui est pourtant fondamental et qui est bon en définitive.

L'usage qu'on en a fait est un usage orwellien, au sens où l'auteur de 1984 pervertit complètement les expressions en disant : « *La guerre c'est la paix* ». On nous a dit : « *L'économie c'est la concurrence et la destruction écologique, c'est l'injustice sociale, ce sont les passions tristes : la jalousie, la colère, la compétition, la destruction* ». Non, le capitalisme, ce régime destructeur, n'a rien d'économique.

S'il y a aujourd'hui une perspective, elle est avant tout dans un fait d'émancipation intellectuelle quant à un certain nombre de mots qu'on nous pousse à utiliser : capitalisme, compétition, économie de marché, mondialisation. Ces mots doivent soit être légués à l'oubli, soit être redéfinis selon une restauration d'un sens perdu.

Il n'y a pas d'une part la question environnementale et d'autre part la question de la santé publique et de la crise sanitaire. Non, tous ces problèmes ont la même source qui est notre régime idéologique et productiviste, le capitalisme. Si on ne comprend pas qu'à la source

de tous ces problèmes, il y a un même mode de fonctionnement, on passe à côté des problèmes parce qu'on les vit en somnambules, isolément.

Durant les années 60, la jeunesse s'est révoltée pour des raisons de mœurs et d'égalité sociale. Aujourd'hui, sur les questions écologiques, nous avons besoin d'une décennie du même genre, avec des grèves générales. Il faut tout bloquer, on ne veut pas de cet avenir-là. Il faut tout de suite s'organiser pour stopper, au mieux, ce processus qui est déjà irréversible. Il faut au moins le stopper pour qu'il soit le moins violent possible. Et il faut agir vite parce que les échéances que les scientifiques nous donnent, à partir de leurs modèles sophistiqués, sont à l'échelle d'une vie, c'est 2030, 2050, 2060. Il faut donc se mobiliser, dès maintenant, pour une autre suite du monde.

Notice biographique :

Alain Deneault est professeur de philosophie au campus de Shippagan (Péninsule acadienne) de l'Université de Moncton. Ses essais portent sur l'idéologie managériale, la souveraineté des pouvoirs privés et l'histoire de la notion polysémique d'économie.

Références :

Mignerot, Vincent. 2016. « *Les pandémies ne sont jamais loin* », Kairos. En ligne : <https://www.kairospresse.be/les-pandemies-ne-sont-jamais-loin/> (Page consultée le 08 mars 2023).

Wallace-Wells, David. 2020. *La Terre inhabitable : vivre avec 4 °C de plus*. Paris : Robert Laffont.

Comment sortir de nos sociétés de croissance ?

Par Yves-Marie Abraham et Serge Mongeau

Témoignage introductif de Serge Mongeau (mars 2021)

J'ai aujourd'hui 84 ans. Dans ma jeunesse, je me suis profondément impliqué dans le scoutisme, j'y ai appris la débrouillardise et l'importance de l'implication sociale. À la fin de mon cours classique, je ne savais pas trop quelle orientation prendre et on m'a recommandé d'aller étudier en médecine ou en enseignement. J'ai décidé d'étudier en médecine et pendant mes études, nous avons fondé un mouvement que nous avons appelé *Les Chantiers de Montréal*. C'était inspiré des initiatives menées par l'Abbé Pierre en France auprès des personnes en situation de pauvreté et d'exclusion. Nous travaillions dans des milieux défavorisés à rénover les logements et nous aidions les gens à survivre. Ça m'a mis en contact, pour une première fois, avec une population véritablement défavorisée.

Pendant deux ans, j'ai ensuite pratiqué la médecine en milieu défavorisé. Je me suis vite senti insatisfait, j'avais l'impression d'arriver trop tard, c'est-à-dire quand les gens avaient développé des problèmes alors que la cause de ceux-ci était évidente : ils n'avaient pas des revenus suffisants pour survivre. C'est plutôt à ce niveau que j'aurais aimé pouvoir agir.

Je suis donc retourné aux études, en organisation communautaire et par la suite je me suis engagé socialement d'une façon très intense. J'ai toujours travaillé, non pas en fonction du revenu que ce travail allait me procurer, mais plutôt en fonction de ce que je jugeais important de faire pour améliorer la société. J'ai tout fait

pour diminuer ma dépendance à mon revenu et développer mon autonomie alimentaire. J'ai eu un jardin, des poules, des lapins. Dans la cuisine, nous préparions toute notre nourriture, nous portions des vêtements usagés que nous réparions, etc. Mon revenu provenait surtout de l'écriture et des conférences que je donnais. J'ai eu des emplois pendant huit ans avant de pouvoir aboutir à une pleine autonomie, mais après ça, j'ai pu me consacrer uniquement à ces activités.

C'est à cette époque que j'ai découvert le concept de simplicité volontaire. En 1985, en m'inspirant d'un livre paru aux États-Unis, j'ai écrit un premier livre sur la simplicité volontaire qui a été publié aux éditions Québec Amérique. Cela m'a permis de réfléchir au concept et de l'introduire au Québec. La simplicité volontaire, c'est diminuer au maximum sa consommation en identifiant ses véritables besoins, ceux-ci variant en fonction des époques. Un des conseils que je donnais alors au public qui me lisait ou qui venait m'entendre, c'était de laisser passer sept jours avant d'acheter quelque chose. L'idée était de remettre en question notre consommation, de s'éloigner de la mode, d'éviter la publicité et en particulier la télévision qui use des services de grands experts en psychologie pour nous donner envie de consommer davantage. Cela supposait de faire soi-même sa nourriture, ses vêtements et l'entretien de sa maison.

Avoir moins besoin d'argent, c'est avoir moins besoin de travailler et donc, avoir plus de temps pour faire soi-même et collaborer avec les autres. La simplicité volontaire, ce n'est pas la

pauvreté, c'est éliminer ce qui n'est pas essentiel : les vacances à l'étranger, les repas tout préparés, etc. Ça nous apporte une plus grande autonomie, une plus grande liberté et même la santé. J'ai 84 ans et je continue à courir et à me déplacer à bicyclette l'hiver comme l'été. La simplicité volontaire nous apprend aussi à avoir des liens communautaires plus développés.

En outre, elle a comme effet bénéfique de réduire notre impact environnemental. Il est de plus en plus nécessaire de diminuer notre consommation or, même si cela n'est en soi pas suffisant pour résoudre la crise environnementale, nous sommes encore trop peu à adopter cette voie. Nous consommons à une vitesse qui dépasse celle des rythmes biologiques et dans des quantités qui excèdent ce que notre planète peut nous fournir. En conséquence, nous nous acheminons vers l'effondrement de nos sociétés. Il faut diminuer volontairement notre consommation globale. Si nous ne le faisons pas, une diminution majeure nous sera imposée et il y a de fortes chances que cela se fasse de manière injuste. Dans ce cas, les riches et les puissants s'en tireront bien, mais les choses seront beaucoup plus difficiles pour le reste de la population, et notamment les plus démunis, ici et ailleurs. Dans un tel contexte, ceux qui auront déjà pratiqué la simplicité volontaire pourront survivre plus facilement.

Avant d'en arriver là, il nous reste à peine quelques années pour tenter de nous reprendre en main et d'effectuer les changements majeurs qui sont nécessaires à la survie de l'humanité. Il est aujourd'hui impératif de comprendre le message que nous envoie la nature avec la crise pandémique que nous venons de traverser. Nos sociétés ont des orientations qui nous mènent tout droit à la catastrophe, il nous faut les changer.

Le mouvement pour la décroissance au Québec (Yves-Marie Abraham)

Serge Mongeau, en plus d'avoir introduit le concept et milité pour la simplicité volontaire, est l'un des principaux artisans de l'introduction de la décroissance au Québec. Il a réuni autour de lui un certain nombre de jeunes militants et d'intellectuels qui ont publié en 2007 un premier manifeste pour une décroissance conviviale au Québec et, dans la foulée, créé le *Mouvement québécois pour une décroissance conviviale* (MQDC).

Serge Mongeau est donc, dans une très large mesure, celui qui m'a initié à la décroissance. Je lui dois de m'avoir fait rencontrer cette idée qui oriente, aujourd'hui, l'essentiel de mon travail de professeur et de chercheur, travail que je ne peux pas distinguer de ma pratique militante. Il y a évidemment une convergence très forte entre simplicité volontaire et décroissance. On peut voir la décroissance comme le volet politique de la simplicité volontaire.

Qu'est-ce donc que la décroissance plus précisément? L'usage du terme « *décroissance* », dans le sens qu'on lui donne aujourd'hui émerge il y a à peu près vingt ans. Au départ, il est utilisé comme un « *mot-obus* », il a pour fonction de provoquer le débat et de cibler certaines idées dont on ne voulait plus et qu'il fallait dépasser.

Notamment celle du « *développement durable* ». Cela faisait une quinzaine d'années qu'on parlait de développement durable et on constatait que sur le plan écologique, cette proposition politique n'avait eu aucun effet significatif. Les promoteurs de la décroissance ont donc considéré qu'il valait mieux rompre avec ce terme, qu'ils trouvaient vague et même contradictoire. En effet, un développement infini est-il possible dans un monde fini?

En ce qui concerne la décroissance, on parle aujourd'hui d'un mouvement de plus en plus vaste, qui n'est d'ailleurs pas qu'occidental. Ses promoteurs ont en commun la volonté de rompre avec cette course à la croissance économique dans laquelle toutes nos sociétés sont embarquées, et avec la quête de la toute-puissance technoscientifique à laquelle elle est étroitement associée. D'un point de vue plus programmatique, la proposition politique qui fonde la décroissance peut être résumée en trois propositions : produire moins, partager plus et décider ensemble.

Produire moins

Ce que nous proposons aujourd'hui les défenseurs du développement durable et de la croissance verte, c'est de « *produire autrement* » et de « *produire mieux* ». Nous, les décroissants, croyons qu'il faut absolument « *produire moins* ». Pourquoi? Parce que nous constatons que toutes les stratégies qui sont développées par les partisans du développement durable vont buter sur des limites biophysiques, économiques et politiques.

Pour ce qui est des limites biophysiques, on se rend compte, par exemple, que les énergies fossiles présentent des caractéristiques qui nous permettent de développer une puissance de travail extraordinaire au sens physique du terme. Actuellement, il n'existe pas réellement d'équivalent énergétique à ce que nous offrent les énergies fossiles. Donc, si nous passons aux énergies dites renouvelables, nous perdrons en capacité de travail. Une telle perte ne nous permettrait pas de continuer à croître indéfiniment. On entretient donc, aujourd'hui, un mensonge à ce sujet, qu'il nous faut dévoiler.

Les tentatives de développement durable butent aussi sur des limites économiques.

Notamment, sur un phénomène qui porte le nom d'« effet-rebond »; on parle aussi du « paradoxe de Jevons ». Qu'est-ce que c'est? Pour l'illustrer simplement, utilisons l'exemple de l'automobile. On peut essayer, par exemple, d'économiser de l'essence, donc des énergies fossiles, en produisant des automobiles équipées de moteurs plus efficaces. À première vue on pourrait croire qu'on détient une solution qui rendrait possible une croissance plus verte. En réalité, ce qu'on constate quand on développe ce genre d'automobiles, c'est que les économies d'essence potentielles sont annulées de deux manières. Certains individus utiliseront davantage leurs voitures parce que le coût d'utilisation de celle-ci est effectivement réduit par le gain d'efficacité du moteur. Mais, en multipliant les déplacements, en allant plus loin ou plus vite, ils en viendront à annuler l'économie de carburant que leur offrait le nouveau moteur. Dans ce cas de figure, on parle de « rebond direct ».

D'autres individus peuvent décider de continuer à utiliser leur voiture de la même manière qu'avant. Leur budget d'essence va donc diminuer, et ils vont donc accumuler un revenu. Que vont-ils faire de cet argent? Bien souvent, ils vont l'investir dans d'autres biens de consommation qui auront des répercussions sur l'écologie en mobilisant, par exemple, des énergies fossiles. Dans ce cas, on parle de « rebond indirect ».

Finalement, en ce qui concerne les limites politiques, on en voit des manifestations à chaque fois qu'un gouvernement propose de rendre plus chers certains types de biens de consommation dans le but d'en réduire l'impact écologique. Ce genre d'initiative politique provoque des réactions, qui peuvent être parfois très violentes. Elles sont violentes, en général, quand elles viennent des gens les plus démunis qui vivent

une forme de précarité et pour qui de telles augmentations de coûts (en période d'inflation par exemple) influencent directement leurs conditions de vie. C'est d'ailleurs ce que nous avons pu observer en France avec l'émergence du mouvement des gilets jaunes à l'automne 2018, dont la revendication initiale était l'opposition à l'augmentation du prix du carburant que supposait la hausse de la taxe sur les produits pétroliers annoncée par le gouvernement. Les réactions sont beaucoup plus discrètes quand elles viennent des puissants, parce que ceux-ci ont le privilège de pouvoir rentrer directement en contact avec les gouvernements pour infléchir les politiques qui ne les satisfont pas. Les puissants sont très efficaces pour exercer leur influence quand vient le temps d'annuler ce genre de mesures contraignantes, pour que rien ne soit fait de sérieux afin de limiter leur mode de vie.

Ce que nous pouvons aujourd'hui constater, et c'est scientifiquement établi, c'est que nous n'avons jamais été capables de générer quelque chose qui ressemble à une croissance verte. La croissance économique s'accompagne systématiquement d'une destruction écologique, du fait de la consommation excessive de ressources et de la production tout aussi excessive de déchets. Il n'y a pas de découplage possible entre ces deux phénomènes.

Partager plus

Fixer des limites à la production implique nécessairement de fixer des limites à la consommation, et imposer ce genre de mesures dans un monde profondément inégalitaire serait complètement indéfendable moralement. Cela bien sûr si nous croyons en l'idée d'égalité, qu'on retrouve *a priori* dans tous nos grands textes de loi. Il ne serait donc pas défendable d'appliquer

la politique du « *produire moins* » telle quelle et ce serait, en outre, suicidaire politiquement. Le gouvernement Macron en a fait l'expérience lors de la révolte des gilets jaunes comme nous l'évoquions précédemment. On en revient aux limites politiques de la décroissance.

Si l'on veut produire moins, il nous faudra donc, dans le même mouvement, se mettre à partager beaucoup plus nos moyens d'existence. Cela, au nom de l'idéal d'égalité qui est censé être au fondement de notre civilisation. C'est un mot très joli, « *partager* », mais évidemment, si on décide de le prendre au sérieux, cela doit aboutir à des transformations sociales assez cruciales comme celle qui consisterait à contester la propriété privée telle qu'elle existe aujourd'hui. Il faut recommencer à questionner la légitimité de la propriété lucrative. Cette remise en question n'est pas nouvelle, c'est plutôt quelque chose qu'il nous faudrait redécouvrir. En effet, au 19^e siècle, il était évident pour une grande partie de la population occidentale que la propriété privée était un énorme problème. Ces revendications ont été mises de côté au cours de la seconde moitié du 20^e siècle, mais il est grand temps de les remettre de l'avant.

Ce qu'il faut aujourd'hui remettre en question, c'est le fait qu'une minorité puisse contrôler les moyens de production, c'est-à-dire les moyens d'existence, ce qui oblige la majorité des êtres humains à vendre sa force de travail à cette minorité pour avoir le droit d'exister. Cette minorité dominante impose le rapport salarial, qui est un rapport profondément inégalitaire.

Il nous faut partager plus au sein de nos sociétés, mais aussi au niveau international entre le Nord et le Sud. Il faut constater que la richesse québécoise est en partie le fruit d'une exploitation des richesses du Sud à travers des rapports extrêmement inégaux. Cela passe par

l'exploitation des ressources naturelles mais aussi par celle des êtres humains qui viennent du Sud pour travailler chez nous de manière sous-payée et sans statut permanent. Nous allons les chercher pour s'occuper de nos malades, de nos enfants et de nos champs, alors qu'ils seraient beaucoup mieux à faire tout ça chez eux, pour eux et leurs familles.

Partager plus, c'est aussi partager plus entre les hommes et les femmes. Même si au Québec, nous sommes plutôt avancés dans la redistribution des tâches dites de reproduction, il reste que, pour l'instant, ces tâches reviennent encore majoritairement aux femmes. Ces tâches servent à entretenir notre existence, elles sont à la base même de ce qui permet la vie. Pour l'instant donc, il y a une très grande inégalité dans la répartition de ces tâches et elles sont soit très mal payées, soit non payées. Reconsidérer la place qu'occupe dans la société le travail dit de reproduction revient à questionner l'ensemble du système. Le capitalisme fonctionne parce qu'il dispose de tout ce travail gratuit fourni tous les jours, notamment par des femmes. Si on commence à dire que le travail domestique doit être payé, c'en est fini du capitalisme.

Il y a une dernière forme de partage à envisager, le partage de la planète entre les animaux humains et les autres animaux. Il faut commencer à penser la répartition des moyens d'existence entre êtres vivants au-delà même de l'humanité. Finalement, un argument supplémentaire apporté par les économistes pour supporter la proposition du partage, c'est le fait que ce qui contribue le plus, aujourd'hui, à augmenter le bien-être dans nos sociétés ce n'est plus la croissance, mais plutôt notre capacité à réduire les inégalités.

Décider ensemble

Il s'agit donc de fixer des limites à ce qui est produit et de décider comment nous allons partager nos moyens de vivre. Si nous voulons être cohérents avec un autre idéal fondateur de notre civilisation, celui de liberté, il nous faudra décider de tout cela ensemble. Ce n'est pas à des expert.e.s de décider pour nous, ni à quelques représentant.e.s politiques. C'est ensemble que nous devrions pouvoir déterminer ce qui est bon pour nous.

Qu'est-ce que cela implique concrètement? De démocratiser de façon radicale nos institutions politiques. Aujourd'hui, c'est une petite minorité qui décide pour la majorité, une petite minorité qui, certes est élue, mais qui évolue au sein de partis qu'on ne contrôle pas. Nous avons actuellement très peu accès à l'exercice réel du pouvoir politique dans nos sociétés. La démocratisation de nos institutions politiques pourrait prendre toutes sortes de formes. Nous pourrions, par exemple, redécouvrir cette vieille idée athénienne du tirage au sort pour la constitution d'une assemblée de représentant.e.s.

Il faut aussi comprendre qu'aujourd'hui, nos vies sont soumises à des contraintes qui nous dépassent du fait qu'elles dépendent d'un système économique complètement globalisé qui obéit à une logique qui n'a rien à voir avec le souci du bien-être de l'humanité. La finalité de ce système est l'accumulation du capital. N'est produit que ce qui permet d'accumuler du capital. Une chose pourrait être très utile à des êtres humains, mais elle ne sera pas produite si elle ne permet pas cette accumulation. De la même manière, dans ce système, si des êtres humains n'ont pas de quoi payer une denrée même essentielle, c'est tant pis pour eux. Nous ne pourrions décider véritablement de nos vies que quand nous sortirions de ce système.

Nos vies dépendent aussi étroitement de systèmes techniques très sophistiqués et en constante extension. Ils nous imposent des contraintes très lourdes qui entrent en contradiction avec l'idéal de la décision autonome, c'est-à-dire la possibilité de choisir les règles auxquelles nous nous soumettrons collectivement.

Et dans la pratique ?

Comment mettre en œuvre ces trois propositions : produire moins, partager plus et décider ensemble ?

La première implication de ce projet est la relocalisation de toutes les activités destinées à assurer notre reproduction, autrement dit, de tout ce qui est essentiel à nos vies. Il faut refuser la mondialisation néolibérale actuelle, s'en débrancher et la démanteler. Tout ça en conservant notre ouverture sur le monde. Il faut s'opposer aux tentations du repli sur soi et de la fermeture. Il faut inverser complètement la situation actuelle. Aujourd'hui, les marchandises, le capital et les gens les plus riches circulent comme ils le veulent dans le monde, alors que les plus démunis et les plus exploités ne le peuvent pas. Il faut permettre aux êtres humains qui en ont vraiment besoin de se déplacer, notamment à ceux qui font face à des désastres ou à d'autres exigences fondamentales. Il faut rendre possible la libre circulation des personnes et des idées. Des idées, nous en aurons énormément besoin, alors qu'elles sont, aujourd'hui, de plus en plus l'objet d'appropriation privée, de brevets, etc. La propriété intellectuelle est donc un énorme problème et il faudra aussi la contester.

Si nous voulons reprendre le contrôle de nos vies, il nous faudra, de plus, reconsidérer les techniques sur lesquelles nous nous appuyons.

Un champ d'investissement extrêmement intéressant en ce sens est celui des *low tech*, ou basses technologies. Ce sont des techniques, qui nous servent à faire un certain nombre de choses, tout en étant soutenables sur le plan écologique et accessibles à tout le monde sans jamais être obligatoires. Nos ordinateurs, par exemple, sont devenus des techniques obligatoires, ils ne sont donc pas du tout *low tech*. Par ailleurs, ils fonctionnent à partir de fondements technologiques qui sont tout à fait insoutenables. Nous ne pourrions pas continuer à utiliser des ordinateurs et Internet comme nous le faisons aujourd'hui. En outre, pour être qualifiée de *low tech*, une technique doit être contrôlable par l'utilisateur, il faut que celui-ci puisse comprendre comment elle fonctionne et qu'il soit éventuellement capable de la réparer, voire de contribuer lui-même à son développement. Dans le cas de l'ordinateur, on est très loin de répondre à ces exigences. L'ordinateur est une technique qu'il faudra marginaliser très rigoureusement dans une société post-croissance. La décroissance nous mène donc au refus de ce qu'on appelle les « technosciences », l'alliance entre la technique et la science.

Un exemple de *low tech*, utile en matière de transport, ce sont les jambes. Nos jambes (quand nous avons la chance d'en avoir) nous permettent de marcher et marcher est une technique, puisqu'on l'apprend. C'est une des plus belles *low tech* qui soit pour ce qui est de se déplacer. Ça a permis notamment à des êtres humains de venir habiter dans ce coin-ci du globe il y a des milliers d'années !

Pour ce qui est du cadre à l'intérieur duquel nous pourrions penser les activités de production, j'avance l'idée des communs. J'en proposerai une définition. À une échelle plus large, je mets de l'avant comme instance politique fondamentale

d'une société post-croissance la municipalité. C'est à l'échelon municipal qu'il nous faut organiser la vie politique si nous voulons être cohérents avec l'idéal démocratique. À partir du moment où les décisions quittent le niveau municipal, elles risquent d'échapper aux citoyens. Il est possible de s'organiser de manière fédérative entre communes, de créer des assemblées qui traitent de problèmes qui dépassent l'échelle des municipalités, mais c'est à l'échelle municipale que la démocratie doit s'enraciner. Je propose ainsi un double refus, celui de l'État-nation tel qu'on le connaît aujourd'hui, qui serait remplacé par un système fédératif fondé sur les municipalités, et celui de l'entreprise privée à but lucratif, dont il faut se défaire au profit des communs et des communes.

Ces communs et communes auraient notamment comme rôle d'être des espaces dans lesquels on déciderait ensemble des normes de suffisances qu'il nous faudrait respecter. Les « normes de suffisances », qu'est-ce que c'est? C'est ce qu'il nous faut pour avoir une vie digne, correcte, dans un coin du monde que l'on habite ensemble. Ce sont aussi les limites que l'on se donne dans un refus du mal de l'infini que suppose la croissance à tout prix.

Qu'est-ce qu'un « commun »? On doit une grande partie de la redécouverte des communs à Elinor Ostrom. Elle s'est pratiquement opposée à tous ses collègues économistes à l'époque où elle travaillait, parce que ceux-ci trouvaient que l'idée des communs n'avait aucun sens et que les seuls moyens pour les êtres humains d'utiliser de manière efficace les ressources naturelles étaient soit l'entreprise privée, soit la contrainte de l'État. Elinor Ostrom a fait le travail essentiel de montrer qu'il y avait une autre façon de s'organiser entre êtres humains pour vivre de manière à la fois efficace et durable.

Un commun c'est d'abord un collectif d'humains qui se rassemblent pour tenter de satisfaire par eux-mêmes un ou plusieurs besoins. Serge Mongeau a beaucoup insisté dans sa définition de la simplicité volontaire sur l'autoproduction, cependant on sait bien qu'on ne pourra jamais produire soi-même tout ce dont on a besoin, on doit donc le faire collectivement, d'où l'idée des communs. Sous ce mode d'organisation, on ne travaille plus pour gagner de l'argent et acheter des marchandises, on travaille ensemble pour satisfaire un besoin directement.

Une deuxième caractéristique des communs est qu'on y partage les moyens nécessaires à la satisfaction des besoins. C'est le principe de la « communalisation », on met en commun sans qu'il n'y ait véritablement appropriation; il n'y a plus de propriété ni privée, ni étatique. C'est sortir de l'idée que nous pourrions être les propriétaires absolus de telles choses, pour plutôt s'engager dans un rapport de responsabilité vis-à-vis des choses et du monde. Une troisième caractéristique des communs est que l'on cherche à y appliquer les principes démocratiques. Toutes les décisions, concernant le fonctionnement de ce genre de collectif, doivent y être prises selon le principe : « *Un membre vaut une voix.* ». Une quatrième caractéristique des communs est que les principaux rapports ayant lieu au sein de ceux-ci sont des rapports d'entraide et de réciprocité, sur le mode du « don contre don », par opposition aux rapports de concurrence et aux rapports hiérarchiques.

Communs, communautés intentionnelles et coopératives

Précisons ce qu'est le modèle des communs en le définissant par rapport aux communautés intentionnelles et aux coopératives. Les

« communautés intentionnelles », sont des individus qui se rassemblent pour vivre ensemble, un peu à l'écart du monde, c'est ce qu'on appelait autrefois au Québec des « communes ».

Une communauté intentionnelle, c'est un commun intégral au sein duquel on prend en charge presque tous les besoins du collectif et où on va partager presque tous les moyens de satisfaction de ceux-ci. C'est donc une sorte de commun pur. Il en découle que c'est un mode d'organisation extrêmement exigeant. Penser une transformation sociale sur la base de la communauté intentionnelle ne me paraît donc pas très sage. Ce serait une voie beaucoup trop exigeante dans un monde où nous avons été socialisés comme étant des individus. Puisque faire fonctionner des communautés intentionnelles à partir d'individus est très difficile, je ne propose donc pas comme alternative à l'entreprise privée le modèle des communes. Il en faut, néanmoins. Ce sont de très bons laboratoires, mais nous n'arriverons pas à transformer notre société dans son ensemble au moyen de ce seul modèle.

Concernant la « coopérative », elle a beaucoup de similitudes avec les communs. On est bien ici dans le registre de la communalisation parce que dans une coopérative, on partage les moyens de production. On est aussi dans le registre de la démocratisation puisque les personnes qui coopèrent ont toutes le même poids politique. De plus, il n'existe pas de rapports hiérarchiques entre elles. Cependant, la coopérative, en général, ne se fonde pas sur une perspective d'autoproduction. Elle a pour but, soit de donner accès à des marchandises qui étaient jusque-là inaccessibles, soit de produire des marchandises qu'il serait impossible de produire seul. On parle de coopératives de consommation et de coopératives de travail ou de production. Le modèle coopératif peut donc être très utile, il

a d'ailleurs été essentiel à la survie de nombreux êtres humains par le passé et il a aussi contribué à redonner aux travailleurs et travailleuses un certain contrôle sur leur vie. Malheureusement, ce que l'on constate quand on s'intéresse à l'économie réelle, c'est que les coopératives ne font en général pas le poids face à l'entreprise privée. Si elles désirent survivre, elles n'ont donc pas d'autres choix que de calquer leurs activités sur les méthodes du privé. On pense par exemple à *Desjardins*, qui ressemble de plus en plus à une banque et de moins en moins à une coopérative.

Quelle stratégie politique mettre en place pour réaliser la décroissance ?

Ce que nous prônons dans le mouvement pour la décroissance, c'est une stratégie fondée sur la masse critique. Il n'est pas nécessaire de mobiliser la majorité des Québécoises et des Québécois pour amorcer une transition vers un monde post-croissance au Québec. Il y a une certaine masse critique qu'il nous faut atteindre, à partir de laquelle des transformations vont commencer à se produire. Il nous faut viser ce seuil. Il est très réaliste de penser que le changement n'a pas besoin de reposer sur une majorité de la population pour se produire, cela a été démontré maintes et maintes fois. À Montréal, par exemple, il y aurait autour de 18 % de cyclistes, et ils ont atteint une masse critique suffisante pour que la circulation dans Montréal soit transformée comparativement à ce qu'elle était il y a vingt ans. Il n'a donc pas fallu attendre que plus de 50 % des Montréalaises et Montréalais utilisent le vélo pour que des changements importants soient mis en place.

On peut envisager trois formes d'action pour viser ce seuil critique : s'engager dans des alternatives concrètes, militer pour faire valoir

l'impératif de la décroissance et imaginer le monde post-croissance. Il est important d'effectuer ces trois actions simultanément pour éviter les écueils qui sont associés à chacune d'entre elles.

Tout cela n'est-il pas un peu utopiste? Il est aujourd'hui important de renverser cette accusation. L'utopie, c'est celle qui consiste à croire que nous pourrions continuer à vivre comme nous le faisons actuellement, alors que tous les indicateurs nous montrent que ce n'est plus possible. Nous faisons face à toutes sortes de catastrophes et nous nous dirigeons vers elles à vive allure. Ceux qui continuent à nous parler de développement durable, ce sont eux les véritables utopistes.

La décroissance est notre horizon. Soit, nous la choisissons et nous la réalisons démocratiquement, soit elle s'imposera d'elle-même sous des formes plutôt catastrophiques. C'est un peu désespérant, surtout pour les jeunes, mais face à cette situation, le désespoir n'est pas forcément une chose qu'il faut refuser. Le désespoir est un moment crucial dans un processus de deuil et il nous faut faire le deuil de notre civilisation. Il faut saisir que celle-ci n'est pas soutenable et que même si elle était possible écologiquement, elle ne serait pas défendable socialement et politiquement. Il s'agit d'une civilisation profondément injuste et plus vite nous en ferons le deuil, plus vite il sera possible pour nous de passer à autre chose. C'est ce que je nous souhaite.

Par ailleurs, pour se rassurer un peu, il faut se rappeler que l'être humain est un animal imaginaire et qu'il est donc capable d'imaginer toutes sortes de mondes. Il suffit de faire un peu d'histoire, d'ethnologie ou de philosophie pour voir cette multiplicité de mondes apparaître. Il existe, ou du moins existait, au sein de l'humanité une diversité culturelle incroyable. L'être humain

possède cette capacité de créer de nouveaux imaginaires et c'est sur celle-ci qu'il faut s'appuyer si l'on veut changer le monde. Il faut revenir à cette capacité de création de mondes, comme le dit mon collègue Andreu Solé.

Il est rassurant aussi de se dire que nous n'avons pas à tout inventer. Les deux grands modèles qu'on a opposés au 20^e siècle, le libéralisme et le socialisme, ont eu pour effet de détruire en pratique, mais aussi dans les esprits, la capacité des êtres humains à bâtir des communs. Il ne s'agit donc pas d'une invention folle, mais plutôt de la redécouverte de formes de vie en société qui ont été très fréquentes dans l'histoire de l'humanité.

Enfin, pour ce qui est du seuil critique de mobilisation, il est peut-être beaucoup plus proche de nous que nous pourrions le croire. Malgré tout ce qu'on peut bien lire dans les journaux, quand on discute autour de nous et quand on lit, on voit que de plus en plus d'êtres humains ne croient plus au système actuel, ce qui laisse penser que nous approchons du point de bascule. Si cela se trouve, il est tout près, il ne manque plus que quelques coups de boutoir pour que nous y arrivions.

Notices biographiques :

Serge Mongeau a étudié la médecine, l'organisation communautaire et les sciences politiques. Auteur de plus de 25 livres, c'est un militant bien connu des milieux pacifistes et écologistes au Québec.

Yves-Marie Abraham est professeur à HEC Montréal, où il enseigne la sociologie de l'économie et mène des recherches sur le thème de la décroissance.

Références :

- Abraham, Yves-Marie. 2019. *Guérir du mal de l'infini*. Montréal : Écosociété.
- Bihoux, Philippe. 2014. *L'Âge des low-tech : vers une civilisation techniquement soutenable*. Paris : Seuil.
- Coriat, Benjamin (dir.). 2015. *Le retour des communs. La crise de l'idéologie propriétaire*. Paris : Les Liens qui Libèrent.
- Gorz, André. 2020. *Leur écologie et la nôtre. Anthologie d'écologie politique*. Paris : Seuil.
- Latouche, Serge. 2004. *Survivre au développement*. Paris : Mille et une nuits.
- Lepesant, Michel. 2013. *Politique(s) de la décroissance. Propositions pour Penser et Faire la Transition*. Paris : Utopia.
- Mongeau, Serge. 1998. *La Simplicité volontaire, plus que jamais*. Montréal : Écosociété.
- Ostrom, Elinor. 2012. *The Future of the Commons – Beyond Market Failure and Government Regulation*. Londres : The Institute of Economic Affairs.
- Owen, David. 2013. *Vert paradoxe. Le piège des solutions écoénergétiques*. Montréal : Écosociété.
- Solé, Andreu. 2001. *Créateurs de mondes. Nos possibles, nos impossibles*. Monaco : Le Rocher.
- Wilkinson, Richard et Kate Pickett. 2013. *L'égalité c'est mieux. Pourquoi les écarts de richesses ruinent nos sociétés*. Montréal : Écosociété.

La stratégie des 5 R pour repenser la transition socio-écologique

Par Jonathan Durand-Folco

Nous traversons une crise majeure qui existait bien avant la pandémie. Il y avait déjà de grandes inégalités socio-économiques, des déficits de reconnaissance entre différents groupes dans nos sociétés, mais aussi la grave crise du climat que nous devons affronter ensemble.

Pour faire face, nous devons apprendre de la situation actuelle pour voir comment nous pourrions vivre dans une société en état d'instabilité quasi perpétuel. Nous devons trouver les moyens de vivre de façon heureuse et décente, malgré tous conflits et les problèmes qui se présentent devant nous. Nous devons aussi nous demander comment, dans un tel contexte, il serait possible de construire un monde plus beau, plus juste et plus démocratique. Pour arriver à ces fins, et pour accélérer la nécessaire transition sociale et écologique, je propose d'utiliser la méthode des 5 R, pour : Réflexion critique, Résistance, Résilience, Ruptures et Récits.

Mais avant de développer cet aspect, j'aimerais faire un petit exercice de futurologie et tenter d'imaginer les mondes possibles qui pourraient naître de la pandémie de COVID-19. Je vois quatre scénarios qui pourraient se dessiner après la pandémie.

4 scénarios post-pandémiques

Le premier scénario est celui du *business as usual*. C'est l'ancien modèle qui se réinstalle. Les gouvernements restent assez conservateurs et climatosceptiques, on relance notre économie avec des projets d'infrastructures, d'autoroutes,

qui vont un peu dans le sens de ce qui existait avant. C'est le scénario dans lequel rien ne change fondamentalement et il implique de risquer de faire face à d'autres vagues de crises climatiques et sanitaires. Ce scénario est très probable à court terme puisque beaucoup de résistance et d'inertie émanent du système actuel. C'est donc ce qui est le plus probable pour les prochaines années, mais je dirais qu'à moyen et long terme les choses vont devoir changer.

Le deuxième scénario est celui d'une transition énergétique qui s'inscrit dans la logique du développement durable. Il se manifesterait principalement par un désinvestissement progressif dans les énergies fossiles. Cela résulterait du fait qu'il risque d'y avoir de plus en plus d'industries, d'élites économiques et politiques, qui vont se dire qu'il est temps d'agir. Cela passerait par une refonte de notre système économique articulée autour d'une série de petites réformes misant sur les nouvelles innovations technologiques, les entreprises privées, les marchés et la consommation responsable. Selon ce scénario, notre système économique pourrait devenir plus « vert ». Selon moi, ce scénario est assez probable à moyen et long terme.

Le troisième scénario que j'envisage est celui de la transition écologique, non pas centrée sur les actions des grandes industries et les innovations technologiques, mais plutôt sur les initiatives citoyennes. La transition citoyenne ne vise pas seulement à remplacer les énergies fossiles par des renouvelables, mais aussi à diminuer notre consommation d'énergie. Cela signifie de réduire

notre niveau de consommation et de production, de « *produire moins de biens et plus de liens* ». On appelle aussi ce scénario la « *décroissance conviviale* », c'est l'idée qu'on pourrait sortir de notre système économique basé sur la croissance infinie, sur l'accumulation de « *richesses* » et la course aux profits, pour aller vers un mode de fonctionnement social et économique basé sur la satisfaction des besoins humains dans les limites de nos écosystèmes. C'est selon moi le scénario le plus souhaitable. Malheureusement, il semble improbable parce qu'il y a beaucoup de forces qui poussent en sens contraire. Je dirais néanmoins que c'est un des scénarios qui me donne espoir. Il pourrait toujours se concrétiser et on le voit déjà poindre dans différents îlots au sein de nos sociétés actuelles.

Finalement, le quatrième scénario est celui qui correspond au discours de la « *collapsologie* ». Ce terme, qui a été développé par Pablo Servigne en France, signifie que nous ferions face à court terme à un effondrement. Dans ce cas, la plupart des institutions et nos systèmes économiques ne seraient plus en mesure de satisfaire les besoins de base de toute la population. La multiplication des crises au niveau écologique, social, politique, etc., risque de conduire à une forme de rupture des systèmes en place, qui nous forcera à retourner vers des formes d'autosuffisance locale. Il n'y aurait donc ni grande révolution, ni décroissance conviviale tranquille, mais un processus d'effondrement social et économique, qui aurait des conséquences extrêmement néfastes, mais qui pourrait aussi être une forme d'accélérateur de changements.

En effet, Pablo Servigne nous dit qu'il ne faut pas rester paralysés, qu'il faut essayer d'envisager comment cet effondrement, qui est peut-être inévitable, va nous permettre de transformer nos modes de vie (Servigne et Stevens 2015). Il

faut être capables de relocaliser notre économie, de retrouver des formes de solidarité concrètes, de protéger les territoires et les milieux de vie. C'est un discours qui va se combiner avec celui de la décroissance, dans le milieu écologiste, et aussi celui de la transition comme chez Rob Hopkins (Hopkins 2010). C'est aussi en lien avec ce qu'on appelle la « *résilience* » : être capables de retrouver une forme d'autonomie de notre système alimentaire, relocaliser nos systèmes de transport, de mobilité et produire nous-mêmes nos propres objets.

Ces quatre scénarios peuvent se répartir en deux groupes. Les scénarios du *business as usual* et du capitalisme vert sont deux variantes d'une même posture, celle du *statu quo*. C'est le scénario le plus probable à court et moyen terme. D'un autre côté, les scénarios de la transition sociale et écologique basée sur les initiatives citoyennes et de la possibilité réelle d'effondrement nous mènent à la conclusion qu'il faut changer nos modes de vie, nos structures économiques, sociales et institutionnelles de fond en comble pour provoquer une bifurcation, un grand virage. Cette perspective du changement fait face à plusieurs obstacles, et pourtant, les crises qui s'accumulent nous imposent d'agir. Mais comment ?

Les 5 R

Quelques rapides définitions introductives sont nécessaires avant d'entrer dans le détail des explications. Le premier élément que je voudrais amener, c'est qu'il est important de comprendre le monde pour pouvoir le changer, et cela passe par la *Réflexion critique*, le premier R. Deuxièmement, le changement social suppose l'action collective, c'est le deuxième R, la *Résistance collective* face aux différents enjeux et problèmes socio-

économiques. Le troisième R, la *Résilience*, passe par la transformation de l'économie et le fait « *d'entreprendre* » autrement, en misant sur des formes d'entreprises à but non lucratif, qui ont à cœur la préservation des écosystèmes, les communs, la satisfaction des besoins humains et la démocratie en entreprise (économie sociale et solidaire, coopératives...). Le quatrième R souligne l'importance de s'engager dans sa communauté par le biais de l'action sociale et politique, pour contribuer aux *Ruptures* en cours et faire avancer le processus de transformation sociale en réformant les institutions pour provoquer la transition sociale et écologique que l'on souhaite. Finalement, le dernier R est lié à la question des imaginaires et des différents *Récits* qu'il faut construire, des histoires qu'il faut raconter pour se projeter dans un futur plus positivement envisageable.

La réflexion critique

Pourquoi est-il important dans le cadre d'une perspective de transformation de la société de développer une réflexion critique ?

Pour pouvoir agir dans le monde, il faut être capable de faire une analyse de la situation qui nous permette ensuite d'identifier différents problèmes et de pointer leurs causes. La pensée critique nous permet justement d'identifier les causes sociales et institutionnelles des problèmes que nous vivons. Si nous déterminons que la cause des problèmes actuels est la « *Nature humaine* » avec un grand « *N* », alors on ne peut pas vraiment agir parce que c'est inscrit dans l'ordre des choses. Mais si nous déterminons que les différents problèmes auxquels nous sommes confrontés ont des causes économiques, sociales et institutionnelles, alors nous pouvons tenter de les régler puisque c'est nous qui reproduisons

la société dans nos comportements, dans nos pratiques, dans nos discours et dans nos façons d'être.

Si la société est le fruit de nos activités et de nos interactions sociales, alors nous pouvons opérer des changements sociétaux si nous sommes capables d'identifier les causes sociales et historiques des problèmes. C'est l'étape préalable indispensable pour ensuite pouvoir trouver des solutions pour les résoudre. Il faut être capable de bien comprendre les problèmes et leurs causes profondes sinon nous risquons de mettre en place de fausses solutions et perdre un temps précieux.

Les sciences sociales sont précieuses pour développer la réflexion critique. La sociologie permet de comprendre comment la société fonctionne. Il faut être capable de prendre en considération les rapports de pouvoir, les inégalités sociales et les systèmes d'oppression multiples qui traversent la société. Il faut être capable d'identifier, par exemple, le système économique dans lequel on vit. Il a un nom, il s'appelle le capitalisme, il s'agit d'un système complexe, qui n'est pas monolithique, qui est très innovant, mais qui est aussi source de problèmes. Il faut aussi être capable d'analyser comment fonctionne le capitalisme, quelles sont ses structures, les relations institutionnelles qui permettent à ce système économique de fonctionner, mais qui engendrent aussi à de grands problèmes aux niveaux écologique et social. Il y a aussi d'autres systèmes d'oppression, comme le colonialisme, le racisme, le sexisme et ainsi de suite. Il faut penser l'imbrication de ces différents systèmes de pouvoir si on veut développer sa capacité d'agir sur le monde.

Il faut aussi se demander, quel changement on vise et quel est notre idéal. Il faut donc se poser des questions éthiques. L'idée de justice sociale est à la fois très riche, beaucoup de gens

s'en réclament, mais aussi un peu vague et floue. On peut lui attribuer beaucoup de choses très différentes. Il faut donc se poser la question de savoir quel monde on veut construire et, pour nous guider dans cette réflexion, il faut avoir certains critères éthiques.

La première étape, c'est donc de changer nos consciences par rapport aux systèmes de pouvoir, c'est le fait d'être « woke », d'être conscientisés. Cependant, il ne faut pas se limiter à cela parce que l'élévation des consciences ne conduit pas automatiquement au changement social. Pour reprendre une célèbre phrase de Karl Marx : « *Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde, il s'agit maintenant de le transformer* ». Cela ne veut pas dire qu'il faille arrêter d'interpréter le monde, c'est absolument essentiel, mais il ne faut pas s'arrêter là. Il faut être capable d'analyser le monde en vue de sa transformation concrète par diverses actions qui vont provoquer un changement au niveau des institutions, de nos modes de vie et de nos façons de gouverner. Il faut donc réunir la théorie et la pratique, la réflexion et l'action, en somme, joindre les actes à la parole.

La réflexion critique est fondamentale, mais elle doit être prolongée par une action pratique de transformation de la société. Mieux, il faut réfléchir en agissant pour apprendre de nos propres erreurs et être capable d'améliorer les processus de transformation ainsi que notre réflexion au fur et à mesure que nous prenons conscience de notre impact sur le monde. C'est un processus de synergie.

La résistance

Le deuxième point, c'est la résistance collective. Une des sources du changement social qui a bien fonctionné durant les deux derniers siècles, ce sont les mouvements sociaux, soit des

actions collectives qui se sont organisées autour de revendications et d'intérêts communs pour faire avancer différentes causes.

On peut penser au mouvement ouvrier par exemple, le mouvement des travailleurs et travailleuses qui a inventé les syndicats, cette forme d'organisation collective de défense des droits des gens qui travaillent dans différents milieux. Il a aussi inventé les coopératives. En fait, ce mouvement a historiquement donné lieu à plusieurs innovations sociales qui ont fait en sorte qu'aujourd'hui nous ne sommes pas aussi exploités et misérables qu'autrefois. Si nous vivons désormais dans de meilleures conditions, c'est parce qu'il y a des gens avant nous, dans les décennies précédentes et dans les siècles passés, qui se sont battus et ont parfois même perdu leurs vies pour défendre la justice sociale.

Un autre exemple est celui du mouvement des femmes. Le féminisme a fait des gains historiques importants, notamment le droit de vote des femmes mais aussi l'accès à l'avortement et à la contraception. Et la lutte continue aujourd'hui notamment avec la nouvelle vague du mouvement féministe portée par le mouvement #metoo. Ce mouvement vient nous rappeler que malgré tous les progrès effectués, il existe encore trop de formes de violences sexistes, comme le harcèlement sexuel, et qu'il faut continuer à se battre sur ce front pour arriver à établir une réelle égalité entre les hommes et les femmes.

On peut aussi penser à la lutte contre les discriminations raciales. Les mouvements antiracistes eux aussi reconnaissent que nous avons pu faire des gains historiques, notamment aux États-Unis avec le mouvement pour les droits civiques. Cependant, encore aujourd'hui, les personnes de couleur, les minorités racisées comme on dit au Québec, sont toujours discriminées sur le marché du travail ou dans l'accès au logement, elles

sont sous-représentées dans la sphère médiatique et culturelle et plus souvent harcelées par les services de police. Des formes de discriminations extrêmement importantes sont donc toujours vécues par ces personnes et, heureusement, il me semble que de plus en plus de jeunes sont sensibles à ces injustices.

Pensons aussi mouvement LGBTQ+. Dans les années 1960 et 1970, les personnes homosexuelles étaient vues comme « *anormales* » et leurs droits n'étaient pas reconnus. Il y a eu des mouvements de revendications, ça n'a pas toujours été facile, mais plusieurs actions ont été menées et ont permis des gains. Mais encore aujourd'hui, la question de la reconnaissance des personnes trans, des personnes non-binaires et queer, donne lieu à beaucoup de débats dans l'espace public. Ce n'est jamais simple de discuter de ces enjeux, mais il s'agit de mouvements sociaux qui nous permettent à chaque fois de nous rapprocher de l'égalité entre les êtres humains.

Il existe donc une multitude de mouvements sociaux qui ont transformé nos sociétés. Ces mouvements témoignent de l'importance des actes de résistance dans l'histoire. Parce que si personne ne se mobilise, les choses restent comme elles sont, rien ne change. Il faut donc qu'il y ait des personnes qui soient prêtes à prendre des risques, des personnes qui se regroupent et s'organisent. Les mouvements sociaux, malgré leurs difficultés et parfois certaines dérives, ont été capables et sont encore capables faire bouger les lignes au niveau des imaginaires, des lois, et même dans la façon dont nous interagissons dans la société.

Il est cependant important de comprendre que toutes les injustices n'engendrent pas automatiquement des mouvements sociaux. Des actions collectives efficaces nécessitent une bonne utilisation des ressources, un répertoire

d'actions varié, une capacité de mobilisation, une stratégie de communication publique pour bien faire passer son message... Il y a tout un aspect du militantisme qui tend à se professionnaliser pour augmenter ses compétences et ses capacités d'action, pour être capables de mieux changer les choses.

La résilience

Le terme « résilience » est revenu à la mode au cours des dix dernières années. Il trouve son origine dans le domaine de la physique puisqu'il désigne la résistance de certains matériaux. On peut penser, par exemple, à la capacité qu'a une tige de métal de retrouver sa forme initiale après l'avoir tordue. On utilise aussi ce terme en psychologie pour caractériser la capacité des individus à surmonter des chocs traumatiques, à rebondir après une crise majeure.

Il est aussi possible d'observer des phénomènes de résilience au niveau des écosystèmes. Il y a aujourd'hui tout un courant dans l'écologie scientifique qui parle de résilience écologique, pour décrire la capacité des écosystèmes à conserver leur équilibre ou à en retrouver à la suite d'un changement. On parle aussi de résilience au niveau sociétal et communautaire. Celle-ci se manifeste, par exemple, lors de grandes catastrophes comme des ouragans, des tremblements de terre ou des inondations. Elle désigne alors la capacité des communautés humaines à rebondir face aux chocs et à reconstruire, au moyen de réseaux d'entraide et de solidarité, leurs habitats et leurs capacités de production.

Le thème de la résilience est extrêmement porteur car c'est quelque chose de concret qui touche beaucoup de gens. Quand on parle de résistance face à des systèmes d'oppression,

plusieurs personnes ne se reconnaissent pas dans ce vocabulaire à connotation militante. Mais lorsqu'on parle de construire de la résilience communautaire, cela fait écho à l'idée de retrouver plus d'autonomie dans nos modes de vie, en matière alimentaire notamment. C'est aussi être capable de fabriquer des choses par soi-même, d'avoir un plus grand contrôle sur nos systèmes économiques, nos systèmes de transports... Tout cela pour vivre mieux, avec moins.

La résilience sociale prend donc forme dans la mise en place d'initiatives citoyennes. Pour la réaliser, il faut donc apprendre à s'organiser, à mettre en place des projets collectifs et à créer différents organismes comme des OBNL ou des coopératives d'économie sociale et solidaire, qui ne seront ni des entreprises privées, ni des sociétés d'État. Nous avons de la chance au Québec, puisque nous disposons du *Chantier de l'économie sociale* et de ses diverses composantes : ce sont des institutions qui propulsent l'économie sociale ici.

Des réformes et des ruptures

Les initiatives locales, les écovillages, le retour à la terre... qui se déroulent en marge de la société ne la changeront pas dans son ensemble. En effet, beaucoup de personnes n'ont pas le privilège de pouvoir lancer ce genre d'initiatives et notre monde va continuer à produire, à croître, à extraire des ressources naturelles et à détruire l'environnement si on ne le change pas aussi de l'intérieur.

Il faut mettre en place diverses réformes et agir au niveau institutionnel et politique. Il faut prendre le pouvoir, et une des voies d'accès se trouve au niveau municipal, une échelle d'action qui interpelle de plus en plus de jeunes (Durand-Folco 2017). Les réformes sont importantes parce

qu'elles libèrent de l'espace pour permettre le changement. Si on change les lois et les réglementations, plus d'initiatives locales et citoyennes pourront naître, et ça permettra de les soutenir pour les aider à se développer. Si nous n'agissons pas au niveau des institutions, nous risquons de mettre au pouvoir des personnes conservatrices qui nuiront aux initiatives locales que nous essayons de lancer dans nos milieux. Encore une fois, il est donc important d'agir à cette échelle.

Il ne faut cependant pas laisser complètement de côté l'éventualité de la « révolution ». Certes la perspective a changé. Il n'est plus nécessaire d'attendre le grand soir pour agir, de détruire le système avant de pouvoir construire l'alternative. Il convient plutôt aujourd'hui de faire l'inverse. Il faut construire des initiatives locales dès maintenant, qui vont nous aider à vivre mieux et à expérimenter des formes de vie plus démocratiques. Comme ça, en cas de bouleversements majeurs ou d'effondrement, nous disposerons des choses déjà en place, et qu'il sera possible de généraliser par la suite.

Il y a une phrase d'Herbert Marcuse, que j'aime beaucoup : « *La révolution ne sera ni le résultat de l'action spontanée des masses, ni le résultat de changements institutionnels décrétés par des appareils centraux. Elle requiert la transformation des consciences individuelles et collectives par l'expérimentation de nouvelles formes de vie avant la mise en place d'un nouveau système* » (Marcuse 1973). L'idée d'expérimenter de nouvelles formes de vie, ce que j'appelle résilience, pourrait donc être un préalable à une rupture à plus grande échelle.

Les récits

Pour conclure, traitons de l'importance des récits. Il me semble que ce qui empêche le changement social à l'heure actuelle, c'est une certaine panne de notre imaginaire. Au Québec, l'imaginaire de la révolution tranquille a eu un grand impact à une autre époque. Il a donné lieu à des transformations sociales et économiques et à de grandes réformes institutionnelles. On a construit des services publics, on a nationalisé l'hydroélectricité, etc. Aujourd'hui, les imaginaires sont en crise. Si le scénario de l'effondrement tend à dominer, c'est parce que l'imaginaire de la révolution est tombé en miettes. On peut dire que la révolution tranquille est morte, les gens n'y croient plus vraiment.

Il nous faut trouver un nouvel imaginaire. Pour qu'il soit fonctionnel, il ne doit pas s'agir d'un simple discours de communication publique, ce doit être un récit collectif. En anglais on parle de *story telling*, soit le fait de raconter une histoire. Un bon récit comporte une intrigue et des personnages auxquels on peut s'identifier. Il implique aussi un certain rapport au temps. Dans un bon récit, on se raconte d'où l'on vient, on se situe dans un présent, marqué par des péripéties, des enjeux, des complexités, on se projette en vue de tâches historiques qu'on doit prendre en main, c'est un outil qui nous permet de faire de grandes choses ensemble. Ce doit être une épopée, on doit y trouver une dimension épique, comme dans les mythes des diverses cultures et religions. Nous avons aujourd'hui besoin de cet aspect mythique, non pas pour inventer des choses complètement abstraites, farfelues et déconnectées de la réalité, mais pour qu'il soit possible aux différentes personnes qui constituent la société de se projeter dans une histoire commune.

C'est à travers les récits collectifs que nous nous relions à quelque chose de plus grand

que nous. C'est par eux que nous développons notre sentiment d'appartenance à la collectivité et c'est cet attachement qui rend possible la transformation sociale. Celle-ci ne doit pas être fondée sur une pure croyance ou un acte de foi, elle doit être liée à des actions qui trouvent un sens partagé, parce que nous faisons sens ensemble.

Je ne pense pas que le développement durable soit un bon imaginaire. C'est plutôt une idéologie qui sert à concilier la croissance économique et l'écologie, il n'y a rien d'émancipateur ou de rassembleur là-dedans. Le récit de la décroissance n'est peut-être pas idéal non plus, il polarise et fait peur. Il nous faut donc inventer un récit collectif sur la transition sociale, écologique et citoyenne, à travers ces idées de résilience, de résistance, de réformes et de ruptures notamment. C'est tout à fait impératif si nous voulons éviter l'effondrement, ou du moins y trouver les ferments du renouveau.

Notice biographique :

Jonathan Durand-Folco est professeur adjoint à l'École d'innovation sociale Élisabeth-Bruyère à l'Université Saint-Paul, Ottawa. Ses travaux de recherche portent sur la démocratie participative, la politique municipale, les communs et la transition écologique. Il est l'auteur du livre *À nous la ville! Traité de municipalisme* (Écosociété 2017), co-auteur de *Manuel pour changer le monde* (Lux 2020) et a dirigé l'ouvrage *Montréal en chantier : les défis d'une métropole pour le XXI^e siècle* (Écosociété 2021).

Références :

Durand-Folco, Jonathan. 2017. *À nous la ville! Traité de municipalisme*. Montréal : Écosociété.

Hopkins, Rob. 2010. *Manuel de transition*. Montréal : Écosociété.

Marcuse, Herbert. 1973. «Entrevue», *Le Nouvel Observateur* (n° 426), janvier.

Servigne, Pablo et Raphaël Stevens. 2015. *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*. Paris : Seuil.

La justice climatique : facteur de transformation du droit

Par Corinne Lepage

Une révolution juridique est aujourd'hui en marche avec ce que l'on appelle la justice climatique. Il s'agit de quelque chose de tout à fait novateur. Jusqu'à présent, le droit international était appliqué par les États à l'intérieur de leurs frontières et servait à régler les différends entre États devant la cour de La Haye (sans aborder ici la question de la cour pénale internationale pour les crimes contre l'humanité). C'est donc un droit issu de la conception westphalienne du monde, à savoir un droit qui est mis en place par les États dans le cadre de traités et de conventions.

Or, on constate depuis plusieurs années qu'un très grand nombre de conventions internationales sur l'environnement ont été signées, notamment sur le sujet du climat, mais sans réel bouleversement ou impact dans la vie des gens. Le problème, c'est que les États n'appliquaient pas les conventions qu'ils signaient, ou du moins seulement en partie, et que, de manière générale, les règles du commerce l'emportaient de façon quasi systématique sur toutes les autres. Ce que l'on appelle les Accords multilatéraux sur l'environnement (AME), qui se comptent par centaines, semblent aux yeux de nombreux pays beaucoup moins importants que les traités commerciaux ou financiers, qui se comptent, eux, par milliers.

Dans un tel contexte, plusieurs associations en sont progressivement venues à la conclusion que l'on ne pouvait pas supporter plus longtemps un tel état de fait, qui nous conduit collectivement à notre perte. Nous ne pouvons plus continuer à assister sans réagir à l'accélération des dérèglements climatiques, à l'érosion catastrophique de la biodiversité, ainsi qu'aux problèmes de santé

environnementale majeurs auxquels nous sommes confrontés.

L'émergence de la justice climatique dans le domaine du droit

L'émergence de la justice climatique a notamment commencé aux États-Unis, dans les années 2000. Puis, en Europe, en 2015, une association des Pays-Bas appelée *Urgenda* (contraction des mots « *urgence d'agenda* ») a eu l'idée de saisir la justice de son pays pour le contraindre à accroître ses efforts en termes de réduction des gaz à effet de serre (GES). Les Pays-Bas s'étaient fixé une cible de réduction de l'ordre de 17 % à 18 %, mais cette association estimait que la cible en question devait plutôt viser 25 % de réduction des GES. *Urgenda* a alors saisi le tribunal de première instance et a gagné. Les Pays-Bas ont fait appel et l'association a de nouveau gagné. Elle a, une fois de plus, gagné lorsque le cas a été porté devant la Cour suprême. Ainsi, les Pays-Bas ont été condamnés à porter leurs efforts de réduction des GES à 25 %.

Sur quel fondement juridique la Cour suprême des Pays-Bas s'est-elle appuyée pour rendre sa décision? Elle s'est tout simplement appuyée sur l'article 2 de la Convention européenne des droits de l'Homme, qui reconnaît le droit à la vie. Elle s'est également appuyée sur l'article 8, qui reconnaît le droit à une vie familiale normale. Elle y a eu recours parce que l'environnement ne figure pas dans la Convention européenne des droits de l'homme de 1950, ni dans les protocoles additionnels. D'autre part, elle s'est appuyée sur les Accords de Paris de 2015, qui ont été conclus à

la suite de la COP21 sur le changement climatique. Les Accords de Paris sont une convention, donc un traité international théoriquement contraignant, à ceci près que dans le texte de cette convention, il n'y a rien de contraignant. Ce ne sont finalement que des objectifs que les États se donnent, sans qu'aucune sanction ne soit prévue.

Un proverbe français dit que les promesses n'engagent que ceux qui y croient. Les juges néerlandais ont donc considéré que ces promesses les engageaient et que, par conséquent, les accords de Paris, même s'ils n'étaient pas formellement contraignants dans leur contenu, devaient tout de même l'être en cas de recours.

C'est donc la première grande décision juridique rendue dans ce domaine en Europe. Depuis, elle a fait des petits. Ce qu'il y a là de très intéressant, c'est que l'on assiste à une construction du droit par degrés, c'est-à-dire que lorsqu'un succès est obtenu dans un État, d'autres États, parfois assez éloignés, utilisent les motifs de la décision rendue devant leur propre juridiction. On pourrait y voir une sorte de réaction en chaîne.

C'est ainsi que l'on est en train de donner corps à la justice climatique. À cet égard, je vous renvoie à un document très intéressant publié par le *Programme des Nations unies pour l'Environnement* (PNUE) en janvier 2021, et qui rend compte de tous les procès relatifs à la justice climatique ayant eu lieu à travers le monde (PNUE 2020). Leur nombre est assez impressionnant puisqu'il y en a environ 1500. Plusieurs suivent la même voie qu'*Urgenda*, certains s'opposent à des projets précis au nom du climat, d'autres concernent des entreprises auxquelles on reproche soit d'avoir contribué aux émissions de GES, soit de tromper le public en ne respectant pas les obligations qui s'imposent à elles.

Il existe donc une panoplie de décisions juridiques, dont certaines sont très intéressantes

pour la suite des choses. Elles correspondent à ce que les systèmes juridiques sont capables de faire en utilisant ce que l'on appelle les droits naturels, c'est-à-dire les droits premiers des êtres humains, notamment le droit de vivre et d'être en bonne santé.

Il y a eu, par exemple, des arrêts très intéressants des Cours de Colombie et du Costa Rica sur ces thématiques, qui vont même jusqu'à reconnaître un droit à des éléments naturels, tels que les fleuves ou les forêts, de se défendre pour protéger leur existence. Cette vision est très progressiste. Elle correspond à l'idée des droits de la Terre-Mère propre aux cultures sud-américaines.

Il faut également prendre en compte les avis rendus par la Cour interaméricaine des droits de l'Homme qui reconnaissent que la lutte contre le dérèglement climatique est en réalité une lutte pour défendre le droit à la vie et que les changements climatiques portent atteinte à ces mêmes droits. Il y a là un lien établi entre ces droits et la question du climat, faisant de la sorte écho à la démarche initiée par *Urgenda* en recourant aux articles 2 et 8 de la Convention européenne des droits de l'Homme.

Toute cette jurisprudence climatique donne lieu à des applications très concrètes. Deux exemples sont assez intéressants. Le premier s'est déroulé en Australie. En 2019, le gouvernement avait refusé d'accorder une autorisation d'exploitation à la mine de charbon *Rocky Hill* pour des raisons de justice climatique, car brûler du charbon accroît les émissions de GES. La compagnie minière a donc porté la cause devant la justice australienne en soutenant que le refus d'accorder un permis d'exploitation du charbon était inadmissible. Les tribunaux ont finalement donné raison à l'État australien en se fondant sur les Accords de Paris de 2015, mais de plus, chose encore plus intéressante, sur la Convention

européenne des droits de l'Homme. Or, l'Australie ne fait pas partie du Conseil de l'Europe. Cela signifie que les principes — et on en revient aux droits naturels — qui animent la Convention européenne des droits de l'Homme sont valables partout. Le second exemple est moins exotique, mais tout de même très intéressant. Il s'agit de la décision rendue par la cour d'appel de Londres en 2020 visant à annuler l'autorisation de construction d'une quatrième piste pour l'aéroport d'Heathrow, au motif que l'impact climatique de ce projet avait été insuffisamment pris en compte. Là encore, les Accords de Paris ont motivé la décision. Il y a donc désormais de plus en plus de décisions juridiques qui scrutent les études d'impact environnemental et climatique pour évaluer les projets à la lumière des grands principes de justice climatique, lesquels intègrent progressivement le droit. Voilà quelque chose de tout à fait novateur.

Dans la droite ligne de ce qu'a réalisé *Urgenda* aux Pays-Bas, je voudrais citer le procès que j'ai eu l'honneur de gagner face à l'État français, et qui a mené en 2020 à l'arrêt dit « *Grande-Synthe* ». Cet arrêt du Conseil d'État français est d'une importance quasiment comparable à celui obtenu par *Urgenda*. Grande-Synthe est une ville de quelques dizaines de milliers d'habitants située au nord de la côte Normande, proche de Dunkerque. C'est une ville qui a pour particularité d'être soumise à un risque de submersion lié au dérèglement climatique. Cette ville avait à l'époque un maire très dynamique, devenu depuis député européen : Damien Carême. Il a accepté en 2018, au nom de sa commune, d'interpeller le gouvernement français sur son inaction climatique, c'est-à-dire de l'amener à reconnaître que les mesures prises en France pour lutter contre le dérèglement climatique étaient notoirement insuffisantes. Nous avons donc demandé au

Premier ministre de prendre les mesures qui s'imposaient pour respecter la stratégie bas-carbone développée en France. Aucune réponse de sa part. Nous avons donc saisi le Conseil d'État, qui a rendu sa décision le 19 novembre 2020, dans laquelle ce dernier a appliqué la transposition française qui avait été faite des Accords de Paris dans la stratégie nationale bas-carbone. Le Conseil d'État a jugé que, pour la période 2016-2019, l'État français n'avait pas respecté ses engagements et qu'il n'était pas en voie de les respecter pour la période postérieure s'étirant jusqu'à 2030. Il a donné trois mois à l'État pour expliquer les mesures qu'il allait prendre ou qu'il avait prises pour respecter ses objectifs.

L'objectif 2030 applicable à l'époque, qui a par la suite été modifié, était une réduction de 40 % des émissions de GES par rapport à celles de 1990. Le Conseil d'État a considéré qu'il ne fallait pas attendre 2029 pour voir si la France allait être en mesure de respecter ses engagements. L'État devait apporter la preuve qu'il avait déjà mis en œuvre, en 2021, une stratégie permettant d'atteindre l'objectif fixé. Il a donc fourni des documents, que nous avons contestés.

Dans une décision inédite rendue en juillet 2021, le Conseil d'État a enjoint le gouvernement de prendre toutes les mesures utiles avant le 31 mars 2022 pour infléchir la courbe des émissions de GES produites sur le territoire national afin d'assurer sa compatibilité avec l'objectif national de 2030. Or, au terme de ce délai, le gouvernement n'a pas adressé au Conseil d'État de document permettant de répondre à l'injonction de compléter les mesures prises. Cela est d'autant plus problématique que dans l'intervalle, l'objectif européen de réduction des émissions de GES à l'horizon 2030 est passé de 40 % à 55 %, pour finalement viser la carboneutralité en 2050. La bataille juridique sur ce dossier suit son cours.

Tout cela pour dire que nous nous sommes inspirés d'*Urgenda* dans notre procédure et qu'ailleurs dans le monde, d'autres procès vont peut-être s'inspirer de l'affaire « *Grande-Synthe* ». Et ainsi de suite.

Pour une alliance de la société civile et des juges

Plusieurs constats peuvent être tirés de toute cette histoire des récentes batailles judiciaires dans le domaine environnemental, et plus spécifiquement celui du climat. Tout d'abord, la justice climatique rebat les cartes sur de nombreuses thématiques. Elle donne lieu à une nouvelle forme de construction du droit résultant d'une alliance entre la société civile et les juges. Les juges n'inventent rien. Ce n'est pas eux qui ont rédigé les Accords de Paris ni même la Convention européenne des droits de l'Homme. Cependant, l'interprétation qu'ils font de ces textes au regard des nécessités inhérentes à l'urgence climatique est une révolution puisqu'une nouvelle construction du droit international en découle.

Une fois condamnés, les États sont obligés d'agir et cela insuffle un nouveau dynamisme. Au lieu d'avoir un mécanisme s'imposant d'en haut (*top-down*) comme dans les anciens systèmes de construction du droit international centrés sur les États, on se retrouve avec un mécanisme s'imposant par le bas (*bottom-up*), issu des actions juridiques menées localement. Si vous vous référez au rapport du PNUÉ cité précédemment, vous verrez l'intérêt et l'importance de toutes ces décisions convergentes rendues à travers le monde. Il y a bien sûr eu des échecs, mais aussi tant de succès et de décisions juridiques surprenantes survenues à la suite de ce genre de démarche.

Par exemple, un paysan péruvien a porté plainte en Allemagne contre l'entreprise allemande RWE, qui est le second producteur

d'électricité du pays. Il considérait que cette société était à elle seule responsable de 1,5 % du dérèglement climatique. En effet, parmi les premiers responsables du dérèglement climatique figurent essentiellement les entreprises pétrolières, charbonnières, gazières, ainsi que les cimentiers. Ce paysan péruvien considérait qu'il ne pouvait plus cultiver son sol à cause des changements climatiques dont ces grandes entreprises étaient responsables. Il considérait donc que l'entreprise lui était redevable concernant une partie du préjudice qu'il avait subi. Ce qui est très intéressant dans ce cas précis, c'est que l'Allemagne a rendu une première décision acceptant la recevabilité de sa requête.

Il me semble que ce mouvement est en train de s'étendre, en partant du climat vers d'autres domaines. D'abord, on peut penser à la justice sanitaire, puisqu'un mouvement comparable se construit autour de la question des pesticides. Il part de la jurisprudence californienne sur le glyphosate (procès de 2019 contre l'herbicide *Roundup* commercialisé par *Monsanto* et reconnu comme une cause de cancer chez les agriculteurs). Depuis, on observe la mise en œuvre de procès contre l'usage des pesticides et particulièrement contre la compagnie *Monsanto* dans plusieurs pays. Ces procès peuvent être administratifs et s'attaquer à des autorisations qui ont été délivrées. Ils peuvent aussi être de nature civile, comme c'est le cas aux États-Unis, ou de nature pénale, lorsqu'il y a eu mise en danger d'une personne ou, pire, qu'une personne est décédée. Les efforts déployés par la jurisprudence et les études qui leur servent de fondement sont ensuite poursuivis ailleurs dans le cadre d'autres procès. Ce qui est arrivé en Californie avec le procès contre le glyphosate a permis la publication de ce que l'on a appelé les *Monsanto Papers*. Ces documents sont très édifiants si on s'intéresse à la manipulation,

à la *fake science* et aux *fake news*, auxquelles ont recours des compagnies malveillantes pour faire pression sur l'opinion et les pouvoirs publics afin d'orienter les décisions en fonction de leurs intérêts.

Aujourd'hui, en Europe, toute une série de procès sont en cours concernant des questions similaires. J'ai d'ailleurs contribué à la création d'un site web appelé *Justice Pesticides*, gratuit et accessible à tous, et dont l'objet est de rendre publiques toutes les décisions rendues à travers le monde en matière de pesticides. On y trouve les jugements, mais aussi toutes les études ayant servi de fondement à ces décisions. Plus de 400 décisions juridiques rendues dans une trentaine de pays y sont répertoriées, témoignant ainsi du mouvement planétaire actuellement à l'œuvre. Cela permet à des victimes de saisir les tribunaux de leurs pays et d'obtenir des décisions favorables, qui seront ensuite réutilisées par des personnes subissant des situations comparables ailleurs dans le monde.

J'ai créé ce site après avoir participé au procès *Monsanto*. C'était un procès fictif puisqu'il n'y avait pas de juridiction pour juger, mais plutôt un tribunal d'opinion¹ créé à l'initiative d'une journaliste et scientifique qui a beaucoup travaillé sur l'affaire *Monsanto*, Marie-Monique Robin. J'ai accepté de participer à l'exercice à condition que ce soit fait dans les règles de l'art. Nous avons alors mis sur pied une structure composée de magistrats et dont le fonctionnement s'est déroulé selon la procédure admise à l'ONU. Ce qui a fini par aboutir non pas à une décision de justice,

1. S'inspirant du Tribunal Russell mis en place dans les années 1960 par Bertrand Russell et Jean-Paul Sartre pour dénoncer les crimes de guerre commis par la politique impérialiste américaine au Vietnam. La formule fut reprise plus récemment pour dénoncer les exactions des compagnies minières à travers le monde, notamment dans les territoires autochtones en Amérique latine.

mais à un avis en droit. Cela a nécessité deux ans de préparation, avec l'appui de professeurs qui ont fait travailler leurs étudiants pour monter des dossiers de jurisprudence. Un travail très sérieux a été effectué sur la base de documents applicables : les pactes I et II des Nations-unies et les engagements pris par l'entreprise *Monsanto* elle-même. En effet, nous avons considéré que puisque cette société avait pris des engagements, elle était résolue à les respecter.

Ce « procès » qui s'est tenu à La Haye à la fin de l'année 2016 a été présidé par Françoise Tulkens, l'ancienne vice-présidente de la Cour européenne des droits de l'Homme. Le jury était par ailleurs composé d'un Nord-Américain, d'un Sud-Américain, et deux Européens. Ce qui est frappant, ce sont les témoignages de gens venus du monde entier. Une quarantaine de personnes sont venues raconter la même histoire. Il y avait des gens d'Hawaï (États-Unis), d'Australie, du Sri Lanka, du continent africain, de Colombie, d'Europe... et tous subissaient les mêmes problèmes de santé, d'accès à une alimentation saine, de concurrence entre les fermiers, de non-indépendance de la recherche et de pressions exercées sur les scientifiques. J'ai alors pris conscience qu'on ne pouvait continuer à avoir, d'un côté, trois firmes multinationales contrôlant le marché des pesticides dans le monde entier, et de l'autre, ce chapelet de victimes travaillant chacune de leur côté sans savoir ce que subissent les autres et donc se retrouvant dans l'impossibilité de s'entraider. Je me suis alors dit que le fait de disposer d'une plateforme qui met facilement à la disposition de tous les décisions de justice rendues sur ces sujets pourraient se révéler une aide importante dans cette lutte.

Derrière la justice climatique et la justice sanitaire, il y a plus globalement la justice de la nature elle-même. Les débats qui ont lieu

aujourd'hui autour de la notion d'écocide posent précisément cette question du crime contre la nature. À partir de quel moment, de quelle étendue de dommage, peut-on considérer qu'il s'agit d'un écocide ?

Selon moi, l'écocide n'est pas très éloigné de l'humanicide, c'est-à-dire un crime contre l'humanité perpétré non contre un peuple lors d'une guerre, ou contre une catégorie de personnes comme dans le cas d'un génocide, mais en ce qu'il touche aux humains comme tels, quels que soient la couleur de peau, le pays d'origine, le sexe ou la religion. Pour moi, l'écocide est lié à l'humanicide, puisqu'il touche à la destruction des ressources. On a demandé au tribunal de *Monsanto*, dans l'hypothèse où le crime d'écocide existerait, si *Monsanto* pouvait être condamné pour ce chef d'accusation. La réponse du tribunal, qui découlait d'une analyse purement juridique, a été positive.

La déclaration universelle des droits de l'humanité

Pour conclure, j'aimerais mentionner une initiative à laquelle je tiens beaucoup : la Déclaration universelle des droits de l'humanité (DDHU). La DDHU est un texte qui a été conçu en 2015, au moment de la COP21, à la demande du Président de la République française, M. François Hollande. Il s'agit d'un document très simple, aujourd'hui traduit dans 40 langues, qui, à partir des grandes déclarations internationales (la Déclaration universelle des droits de l'Homme de 1948 ou la Déclaration de Rio de 1992), repose sur quatre principes : la responsabilité, l'équité entre les générations, la dignité de l'humanité et la pérennité du vivant.

À ces quatre principes se greffent six droits et six devoirs. Ce sont des droits et des devoirs qui

concernent non pas les individus, mais l'humanité, c'est-à-dire la chaîne des générations, passées, présentes et futures et la chaîne des humains, depuis le simple citoyen jusqu'aux États, en passant par toutes les institutions et organisations que l'humanité a créées.

Le premier droit est le droit pour l'humanité et l'ensemble des espèces vivantes, de vivre dans un environnement sain et écologiquement soutenable. Ensuite, se trouvent énoncés d'autres droits touchant au développement équitable et durable, au patrimoine commun, qu'il soit naturel ou culturel, à la préservation des ressources vitales, à l'usage de ces ressources, et au bien commun. Le droit à la paix figure également parmi ces droits, parce que cette déclaration ne concerne pas seulement l'environnement, mais aussi l'humanité en général. Et, enfin, la déclaration reconnaît le droit au libre choix de déterminer son destin. On y retrouve donc six droits, mais aussi six devoirs, écrits en parallèle de ceux-ci. Le premier des devoirs est de rendre possible le premier droit : permettre à l'humanité et à l'ensemble des espèces vivantes de vivre dans un environnement sain et écologiquement soutenable. On y retrouve également une disposition très importante concernant la gestion du progrès technologique et scientifique, lequel doit se faire dans le sens du bien-être de l'humain. Ensuite, il y a des dispositions sur l'éducation, les réfugiés climatiques et l'effectivité de ces principes.

Qu'avons-nous fait de ce texte ? Nous avons usé de la même stratégie que celle utilisée pour le déploiement de la justice climatique, de la justice sanitaire et la justice de la nature. C'est un texte porté aujourd'hui par une soixantaine d'ONG, dont huit organisations membres du Conseil économique et social de l'ONU (ECOSOC). Il est aussi porté par de très nombreuses villes, ainsi

que par la plus grande organisation de villes du monde, *Cités et Gouvernements Locaux Unis* (CGLU). L'*Association internationale des Maires francophones* l'a signé aussi, ainsi que l'*Assemblée parlementaire de la Méditerranée*, le Barreau européen, une quinzaine de barreaux africains, une cinquantaine d'entreprises, des organisations professionnelles et beaucoup de citoyens.

Récemment, nous avons entrepris une démarche en direction du Parlement européen pour qu'il adopte ce texte. Notre objectif est de faire porter cette déclaration par la société civile au sein de l'ECOSOC pour ensuite la faire remonter au niveau des États. Je suis tout à fait consciente que c'est un projet très ambitieux, mais je pense que ce texte est vraiment très important. En effet, c'est le seul texte de nature internationale signé par des personnes privées et des personnes publiques, qui traite des droits de la nature et de la question fondamentale des rapports entre les droits individuels et les droits collectifs, et entre les devoirs individuels et les devoirs collectifs.

Nous sommes aujourd'hui témoins de quelque chose de tout à fait nouveau sur le plan juridique : un mode d'élaboration du droit appliqué qui se base sur le réel. Je crois que c'est la responsabilité de nos générations de le mettre en place le plus rapidement possible pour permettre la mise en œuvre de solutions adéquates aux problèmes écologiques auxquels nous sommes confrontés.

Notice biographique :

Corinne Lepage, avocate, a été ministre française de l'Environnement de 1995 à 1997 et eurodéputée de 2009 à 2014. Elle est présidente de *Cap 21- le Rassemblement citoyen* et de nombreuses associations, dont le MENE (mouvement des entreprises de la nouvelle économie) et les *Amis de la Déclaration Universelle des droits de l'humanité*. Elle a publié une trentaine d'ouvrages et enseigné notamment à l'Institut d'études politiques de Paris.

Références :

PNUE. 2020. *Global Climate Litigation Report. 2020 Status Review*. Nairobi : United Nations Environment Programme. En ligne : <https://wedocs.unep.org/bitstream/handle/20.500.11822/34818/GCLR.pdf?sequence=1&isAllowed=y> (Page consultée le 15 mars 2023).

La Plateforme Justice Pesticides : <https://justicepesticides.org/>

La Déclaration Universelle des Droits de l'Humanité : <https://ddhu.org/>

Écoanxiété et engagement citoyen : comment transformer la détresse en moteur d'action pour la planète ?

Par Anne-Sophie Gousse-Lessard

Nous vivons plusieurs bouleversements qui ont déjà des impacts sur le grand monde du vivant. À ce jour, les activités humaines ont provoqué un réchauffement des températures moyennes planétaires qui s'approche de 1,2 °C au-dessus des niveaux préindustriels. Par ailleurs, outre les changements climatiques, les activités humaines sont aussi liées à diverses dégradations des écosystèmes, à la perte de biodiversité, à la raréfaction des ressources ainsi qu'à de nombreuses pollutions. Ces bouleversements ont non seulement des impacts sur notre santé physique, mais aussi sur notre santé mentale et sur le bien-être des individus et des communautés. Parmi les conséquences documentées, mentionnons notamment le syndrome de stress post-traumatique, la dépression, l'anxiété, des troubles d'adaptation, un sentiment d'impuissance, l'abus de substances (drogues, alcool) ou des perturbations du sommeil. Des études rapportent également plus de violence conjugale ou de maltraitance d'enfants au sein de certains ménages. À l'échelle communautaire, ces impacts peuvent inclure une augmentation des crimes et des conflits, des modifications majeures du mode de vie et une perte de repères sociaux, un sentiment d'insécurité et d'isolement, de la discrimination. Il est par exemple documenté que les périodes de grande chaleur entraînent plus d'agressions sociales et même plus d'émeutes. Les crises environnementales ont donc des impacts au niveau individuel, mais aussi sur les plans relationnel et communautaire.

Les impacts sur la santé psychologique et communautaire peuvent être aigus, chroniques ou indirects (Doherty et Clayton 2011). Les impacts *aigus* sont ceux qui surviennent quand il y a des désastres ou des événements ponctuels comme des inondations, des tempêtes, des ouragans, des feux de forêt ou des vagues de chaleur. Les impacts *chroniques* résultent de changements plus graduels dans le temps, donc à plus long terme, comme la montée des eaux ou les changements dans les rythmes des saisons. Les impacts aigus peuvent aussi devenir chroniques si les situations d'urgence tardent à se résorber. Un exemple qui touche plus particulièrement les nations autochtones est lié aux migrations de la faune. Les hardes de caribous qui descendaient dans le Sud auparavant ne passent plus au même endroit, à présent. Ces transformations graduelles associées entre autres aux changements climatiques ont des répercussions sur le bien-être psychologique et social. L'un d'entre-eux est la solastalgie. Formée du mot « *solace* » (*solacium*) qui signifie réconfort en latin et du suffixe grec « *algie* » (*algia*) relatif à la douleur, elle désigne la détresse psychologique, la tristesse ou l'impuissance qui peuvent apparaître lorsque nous voyons peu à peu se dégrader notre milieu de vie. Elle résulte de notre attachement à ce milieu qui nous apportait du réconfort, ce milieu de vie que nous aimons, que nous voulons protéger et qui fait partie de nous, de notre identité.

Par ailleurs, s'il y a des impacts qui se manifestent quand on est directement touché par les événements, il y a aussi des impacts indirects

qui sont de deux ordres. Ils peuvent émerger d'une cascade de changements à l'échelle sociale et communautaire (insécurité alimentaire, délais de nettoyage et de reconstruction, faible soutien social, difficultés financières, infrastructures et services publics affaiblis, défaillances dans les soins de santé, perturbations des communications, etc). Avec la COVID-19, par exemple, même si je n'ai pas été directement atteinte par la maladie, la perte de mon emploi et l'isolement social peuvent avoir eu de lourdes conséquences sur ma santé mentale. Les impacts indirects peuvent aussi être vicariants, c'est-à-dire causés par le simple fait d'être informé.e de l'événement ou de la catastrophe, notamment par la couverture médiatique. L'écoanxiété est un bon exemple de ce type d'impact : nous ne sommes pas obligés de vivre personnellement une catastrophe pour ressentir de la détresse ou de l'écoanxiété. Ce type d'impacts vicariants survient notamment lorsqu'il y a un haut niveau d'incertitude (perçue ou réelle) concernant la sévérité, l'ampleur ou le déroulement des risques actuels et futurs (Swim et al. 2009).

Le phénomène de l'écoanxiété

L'écoanxiété est donc un état de malaise psychologique et parfois physique de degré variable, caractérisé par l'appréhension d'une menace plus ou moins éloignée dans le futur et significativement associée à la catastrophe écologique, elle-même perçue comme incertaine, difficilement prévisible et peu contrôlable (Gousse-Lessard et Lebrun-Paré 2022). Il peut s'agir également d'une peur chronique et existentielle de l'effondrement de notre civilisation, donc qui vient ébranler nos certitudes sur notre existence même, notre vision du monde, nos repères, ce que nous tenons pour acquis et constant.

Avec l'écoanxiété, nous constatons donc un effet d'échelle élargi. Alors que la solastalgie est davantage ancrée dans le milieu de vie auquel on est attaché, l'écoanxiété peut être générée par des problèmes globaux et plus distants (sur les plans géographique, social ou temporel). Ce phénomène est amplifié, entre autres, par nos échanges sociaux ou par les médias, qui accentuent l'effet d'anticipation et d'appréhension des menaces à venir.

Les sources de l'écoanxiété

La manière dont les médias traitent les changements climatiques peut influencer la réponse affective et augmenter l'écoanxiété en jouant notamment sur le sentiment d'impuissance. Les milieux éducatifs ont aussi un rôle à jouer, non seulement dans l'occurrence de l'écoanxiété, mais aussi dans son acceptation et l'apprentissage de stratégies pour mieux la vivre et la transformer en quelque chose de positif et porteur d'espoir. Les représentations sociales ou le discours ambiant peuvent aussi être des sources d'écoanxiété, tout comme l'inaction politique de nos gouvernements. Il y a aussi des facteurs géographiques qui peuvent intervenir, notamment lorsque l'on vit dans des régions à risque ou quand l'on a déjà vécu une catastrophe liée aux changements climatiques. La parentalité semble être aussi, parfois, un déclencheur du sentiment d'écoanxiété.

Il y a aussi des modérateurs qui peuvent expliquer l'effet plus ou moins prononcé que ces différentes sources peuvent avoir sur notre écoanxiété. Les modérateurs sont des facteurs de vulnérabilité ou de protection. Par exemple, le soutien social que nous pouvons tirer de nos proches agit comme un « tampon » pouvant amoindrir le sentiment d'écoanxiété. À l'inverse, les vulnérabilités préexistantes chez les individus

peuvent accentuer la détresse ressentie. Par exemple, les personnes qui vivent déjà avec d'autres troubles anxieux peuvent devenir plus facilement écoanxieuses. Il y a finalement des caractéristiques personnelles qui peuvent expliquer le fait d'éprouver ou non de l'écoanxiété, comme la tolérance plus ou moins prononcée face à l'incertitude ou à la complexité.

Les manifestations de l'écoanxiété

L'écoanxiété peut se manifester par des symptômes cognitifs, c'est-à-dire qui se rapportent aux pensées. Certaines personnes auront, par exemple, de la difficulté à penser à autre chose qu'aux changements climatiques. Cette rumination peut devenir chronique et affecter le bien-être psychologique. D'autres peuvent avoir des pensées envahissantes, c'est-à-dire des pensées qui surgissent de façon involontaire et qui s'imposent d'elles-mêmes. Par exemple, nous pouvons être en train de discuter ou de regarder un film, et nous viennent subitement des images dotées d'une charge émotionnelle qui nous ébranlent. Si nous essayons de nier ces pensées et de faire comme si elles n'existaient pas, elles risquent alors de revenir plus souvent et de se transformer en pensées obsessionnelles. Dans certains (rares) cas, cela peut mener à des idées suicidaires.

Certaines manifestations se constatent au niveau interpersonnel. Quand nous sommes seul.e.s à vivre avec l'écoanxiété et que nos parents, nos ami.e.s ou nos professeur.e.s ne nous comprennent pas, ça peut être très difficile à vivre et ça peut augmenter notre écoanxiété. En plus de se sentir incompr.e.s, nous sentons aussi parfois que nous sommes les « *rabat-joies* » du groupe à trop souvent parler d'environnement. Cela peut engendrer des conflits à l'école, à la maison ou au travail, et conduire à de l'isolement. Or, le soutien

social est un facteur de protection très important quand nous éprouvons de l'anxiété.

Des symptômes physiques peuvent aussi apparaître. Nous pouvons parfois être étourdi.e.s, ressentir une compression dans le thorax ou nous sentir pris au piège. Certain.e.s évoquent des problèmes de sommeil (cauchemars, insomnies...) ou des problèmes alimentaires.

L'écoanxiété peut aussi avoir des effets sur la motivation. Elle semble parfois mener à une écoparalysie soutenue par un fort sentiment d'impuissance et de perte de contrôle. Nous pouvons aussi en venir à croire que tout est perdu. Cette inaction que nous pouvons constater dans la population ne serait donc pas seulement due à l'indifférence ou au déni, mais plutôt à un mécanisme de défense en réaction à l'écoanxiété ressentie. D'autres études démontrent au contraire que, dans certaines conditions et pour certaines personnes, l'écoanxiété peut conduire à une plus grande implication sociale, à des comportements pro-environnementaux, au désir de changer les choses dans leurs communautés ou de s'engager dans des actions collectives à plus grande échelle.

Finalement, pour complexifier encore plus le tout, il existe plein d'autres construits liés à l'écoanxiété, notamment plusieurs éco-émotions, comme l'éco-grief ou le deuil anticipé face à un avenir peu enviable. C'est comme une pieuvre avec des dizaines et des dizaines de tentacules qui s'étendent de tous les côtés.

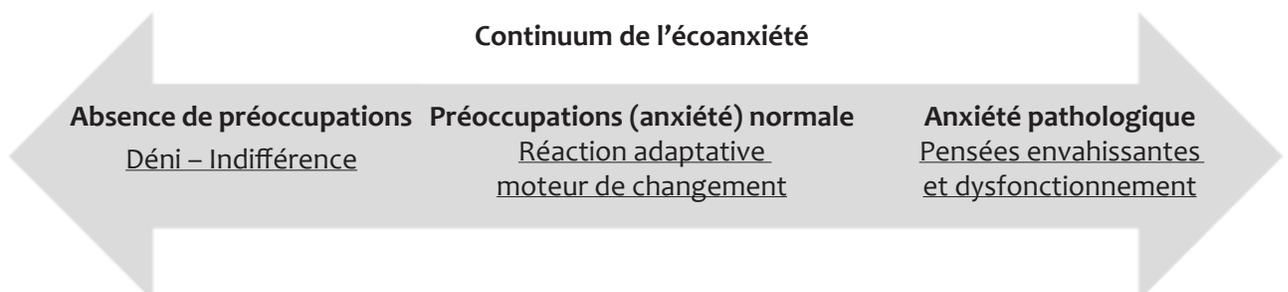
Une nouvelle pathologie?

La plupart des expert.e.s s'entendent pour dire que l'écoanxiété n'est pas une pathologie en soi. Il s'agit d'une réaction normale face à une situation anormale (la crise socio-écologique). Tout comme l'anxiété en général, l'écoanxiété

peut être adaptative. Elle peut nous permettre de porter notre attention sur des enjeux importants, d'augmenter notre état de vigilance, de nous poser des questions sur nos comportements afin de les modifier et donc de mieux se préparer aux différentes éventualités. Il faut dire aussi que de plus en plus d'études montrent que les niveaux d'écoanxiété sont typiquement plutôt modérés. L'écoanxiété peut même être souhaitable dans la mesure où elle peut parfois mener à l'engagement écosocial. Il faut donc éviter de la considérer comme nécessairement pathologique ou nuisible. Face aux grands défis socio-environnementaux, il est justifié de se sentir déstabilisé.e, stressé.e ou anxieux.euse.

Cela étant dit, l'écoanxiété peut devenir pathologique quand cette détresse devient trop importante et génère un dysfonctionnement considérable. Dès lors, il se peut que l'écoanxiété tende vers un profil « clinique » plus près des « troubles d'anxiété » diagnosticables. Pour cela, il faut que les symptômes cognitifs et comportementaux d'angoisse soient intenses, fréquents, persistants et graves, et il faut que ces symptômes provoquent une détresse chez la personne qui l'affecte dans différentes sphères de sa vie, que ce soit au niveau du travail, de la vie sociale ou affective. Dans ces cas-là, il ne faut pas hésiter à aller chercher de l'aide professionnelle pour réussir à mieux vivre avec toutes ces émotions qui nous habitent.

Nous pourrions donc placer l'écoanxiété sur une sorte de continuum. Au centre, nous retrouverions un niveau de préoccupations et d'écoanxiété dit « normal » qui peut être un moteur de changement. À droite, nous trouverions une anxiété d'ordre pathologique associée à une plus grande détresse et certains dysfonctionnements. L'aide professionnelle peut être nécessaire à ce niveau-là. Puis à gauche, nous retrouverions l'absence de préoccupations, voire de l'indifférence. Cette apathie est pour moi le véritable problème puisqu'elle freine les efforts vers la nécessaire transition.



Les stratégies de résilience

Face à un facteur de stress, nous réagissons toutes et tous de façons différentes. Ces réactions se déploient en plusieurs types de « *stratégies* » ou mécanismes d'adaptation ou d'autorégulation (*coping*). Trois grandes familles de stratégies sont présentées ici.

Le premier type de mécanisme est la déproblématisation. L'idée générale est de s'éloigner du problème pour ne plus y penser. Cela peut prendre la forme du déni ou de l'évitement. Par exemple, nous n'allons plus vouloir parler à certaines personnes qui alimentent notre anxiété, ni lire ou s'informer sur les changements climatiques, notamment. Cela peut être un mécanisme adaptatif positif à court terme, lorsque nous nous sentons submergé.e.s, mais à plus long terme, il peut engendrer différents problèmes. La pensée magique est aussi une forme de déproblématisation, tout comme les biais d'optimisme : croire que tout va bien aller, que la science va nous sauver, qu'il va y avoir une technologie quelconque qui va régler le problème. Cette pensée magique est réconfortante, elle fait descendre notre anxiété et nous fait du bien, mais elle nuit à la volonté d'agir. Il y a aussi des mécanismes de minimisation des effets. Par exemple, certaines personnes reconnaîtront l'existence des changements climatiques, mais minimiseront leurs impacts en affirmant que ceux-ci ne toucheront pas le Québec, pas leur génération, pas trop fortement, etc.

Le second type de mécanisme vise plutôt à affronter le problème. Au lieu de nier ce que nous vivons, de nier nos émotions, d'essayer de les oublier ou de s'occuper à faire autre chose, nous pouvons choisir de parler de nos émotions, de les accepter, de les vivre, d'en parler à des proches ou à des personnes auxquelles nous faisons confiance, ou à des professionnel.le.s.

Nous pouvons aussi nous « *mettre en action* » en cherchant de l'information pour mieux comprendre le problème ou encore les solutions accessibles et applicables.

Le troisième type de mécanisme est celui de la réorganisation du sens. Il s'agit d'une réorganisation cognitive visant à modifier notre mode de pensée, à essayer de réévaluer la situation de façon positive en créant du sens dans l'épreuve qui est traversée. Cette stratégie de régulation du stress diffère de la déproblématisation puisqu'elle n'est pas ancrée dans le déni ou l'évitement. Au contraire, dans cette perspective, la personne reconnaît le problème mais tente de penser à certains côtés positifs. Cela amène, par exemple, les gens à se dire : « *Oui, je vis de l'écoanxiété, ce n'est pas facile, il y a des menaces, mais grâce à mon écoanxiété je me suis impliqué.e, j'ai tissé des liens d'amitié avec des personnes bienveillantes qui me comprennent et avec qui je me sens plus fort* ». Ce type de stratégie peut aussi nous amener à entrevoir l'avenir d'une autre manière. Au lieu de se demander « *Qu'est-ce qui va arriver si... ?* » (*What if?*), on peut plutôt se demander « *Qu'est-ce que je pourrai faire quand... ?* » (*What then?*). On change ainsi notre mode de pensée pour réfléchir à de nouveaux imaginaires, à de nouveaux récits. Quel genre de futur nous souhaitons construire? De quoi aurons-nous besoin (individuellement, collectivement, politiquement) dans un futur proche pour faire face aux différentes crises? Plusieurs réussissent ainsi à retrouver du sens, à se dire : « *Dans cette épreuve, j'ai trouvé ce qui est important pour moi dans la vie.* ». Cela conduit à une sorte de sentiment de croissance personnelle ou d'épanouissement, à de nouveaux apprentissages grâce à l'implication, à un sentiment d'appartenance. Certain.e.s rapportent aussi vivre une forme de transcendance, le sentiment de faire partie de quelque chose de plus grand que soi, en s'impliquant dans des collectivités ou des mouvements sociaux.

Typiquement, ce sont les mécanismes d'approche du problème et de réorganisation du sens qui sont les stratégies les plus adaptatives, c'est-à-dire qui vont mener au plus de bienfaits, tant au regard du bien-être psychosocial, que de l'action. Toutefois, certaines stratégies d'approche du problème basées sur la recherche de solutions peuvent être inefficaces, voire nuisibles, lorsqu'il est question de lutte aux changements climatiques ou de restauration des écosystèmes. En effet, ces problématiques sont si vastes et complexes, que de se concentrer sur les « solutions » facilement applicables à l'échelle individuelle peut parfois créer plus d'anxiété ou de sentiment d'impuissance.

L'action comme remède à l'écoanxiété

On affirme de plus en plus, même si trop peu de recherches permettent de le confirmer actuellement, que le meilleur remède à l'écoanxiété serait l'action. Mais de quelles actions parlons-nous ?

En m'appuyant sur les travaux de Stern (2000) et sa typologie des comportements pro-environnementaux, je différencie les actions menées dans la sphère privée des actions menées dans la sphères sociale et publique. La première sphère, celle des « écogestes », comprend les choix individuels de consommation, dont le recyclage, le compostage, la diminution de l'emballage plastique, le zéro déchet, etc. Ces comportements ont des impacts directs sur notre empreinte écologique. Le discours public environnemental actuel met l'accent sur ces « *petits pas* » individuels nous enjoignant de « *faire notre part* ».

Cependant, il y a d'autres types de comportements qui sont trop peu souvent abordés. Ce sont les actions menées dans la sphère sociale et publique. Nous pouvons parler ici

de sensibilisation, d'écocitoyenneté, d'implication dans des groupes environnementaux et même de militantisme. Je donne souvent cet exemple pour différencier la sphère privée, individuelle, de la sphère publique, plus relationnelle et sociale : amener son sac en tissu quand nous allons à l'épicerie, c'est un geste individuel (sphère privée). Cependant, lorsque nous allons faire notre épicerie, et que nous parlons au propriétaire ou au gérant pour lui dire que ses fruits sont trop emballés, nous ne sommes déjà plus seul.e.s, nous rentrons en relation avec les autres, nous créons des liens. Ces comportements n'ont nécessairement pas un impact direct sur notre empreinte écologique, mais ils ont un impact indirect par la sensibilisation, par le réseautage. C'est grâce à ce type d'action que nous pouvons changer l'opinion publique, faire pression sur les politiques, écrire des lettres ouvertes dans les journaux ou à nos élu.e.s, essayer de changer les choses au niveau local, municipal, et ainsi de suite.

Il n'est pas possible d'affirmer qu'il y a des types d'actions plus appropriés pour diminuer notre sentiment d'écoanxiété que d'autres. Il n'y a pas encore assez de recherches sur la question. J'aurais tendance à affirmer que ce qui importe, c'est surtout d'agir de façon signifiante pour soi-même. Si, en faisant du zéro déchet, en transformant ses habitudes à la maison, nous nous sentons bien, que cela a du sens, que nous avons un réel pouvoir d'agir, qu'enfin nous nous responsabilisons, que nous agissons de façon cohérente avec nos valeurs, alors cela a le potentiel de diminuer notre détresse. Pour d'autres, qui font ces gestes individuels depuis longtemps, c'est l'action collective qui va leur apporter plus de sens et d'*empowerment* et ainsi leur permettre de diminuer leur écoanxiété.

Mais l'engagement n'est pas un remède magique contre l'écoanxiété. L'action

collective résultant de l'implication dans des mouvements plus militants fait souvent en sorte que nous soyons plus aux faits des problèmes environnementaux. Mais cela peut, de temps à autre, avoir un effet délétère et augmenter notre anxiété plutôt que de la diminuer. L'activisme peut aussi parfois mener à l'épuisement (*burn-out* militant). Essayer de changer le monde, quand nous sommes confronté.e.s à l'indifférence de la population ou à l'inaction des autorités, peut être très confrontant et peut augmenter notre anxiété ou nous mener au découragement. Il est alors pertinent, voire souhaitable, de se retirer de l'action pour « *recharger ses batteries* ».

Dans ces travaux et sa pratique, le psychologue Thomas Doherty a recours au concept de *sustainable self*, qui souligne l'importance de prendre soin de soi pour pouvoir prendre soin des autres et de l'environnement de façon pérenne ou viable (<https://selfsustain.com/>). Ainsi, cela peut être bénéfique parfois de décrocher, de s'adonner à des activités ludiques, de profiter d'une soirée entre ami.e.s, ou de prendre le temps de se reconnecter à la nature. À cet effet, il existe différentes formes d'éco-thérapies qui permettent de reconstruire un lien plus positif avec l'environnement, celui au sein duquel nous pouvons nous émerveiller, nous restaurer, celui que nous pouvons encore découvrir et aimer. Certaines pratiques de pleine conscience peuvent aussi nous aider à faire face à l'écoanxiété qui nous submerge pour mieux nous ancrer et nous recentrer.

Notice biographique :

Codirectrice du Groupe interdisciplinaire de recherche sur l'écoanxiété et l'engagement citoyen (GIREEC) et professeure associée à l'Institut des sciences de l'environnement de l'UQÀM, **Anne-Sophie Gousse-Lessard** est docteure en psychologie sociale et environnementale.

Références :

Boivin, Maxime, Gousse-Lessard, Anne-Sophie, Goulet-Tinaoui, Simon et Robert J. Vallerand. À paraître. *A conceptual model of eco-anxiety and related concepts, influences, and outcomes : A scoping review*.

Doherty, Thomas J. et Susan Clayton. 2011. «The psychological impacts of global climate change», *American Psychologist* 66(4) : 265-276.

Gousse-Lessard, Anne-Sophie et Félix Lebrun-Paré. 2022. « Regards croisés sur le phénomène d'écoanxiété : perspectives psychologique, sociale et éducationnelle », *Éducation relative à l'environnement* 17(1). En ligne : <https://journals.openedition.org/ere/8159> (Page consultée le 05 mai 2023).

Stern, Paul C. 2000. «Toward a coherent theory of environmentally significant behavior», *Journal of Social Issues* 56(3) : 407-424.

Swim, Janet et al. 2009. «Psychology and Global Climate Change : Addressing a Multi-faceted Phenomenon and Set of Challenges», *American Psychological Association - Task Force on the Interface Between Psychology & Global Climate Change*. En ligne : <https://www.apa.org/science/about/publications/climate-change-booklet.pdf> (Page consultée le 05 mai 2023).

Théâtre, politique et engagement social

Par François Archambault

J'aimerais vous raconter l'histoire entourant la genèse de la pièce *Pétrole* qui a été présentée à la Compagnie Duceppe dans une mise en scène d'Édith Patenaude, en avril 2022. Je vais vous raconter comment l'idée d'écrire ce texte qui aborde la problématique des changements climatiques a fait son chemin dans ma tête et comment le projet a évolué au gré de mes recherches et réflexions. Je vous invite donc à parcourir avec moi les défis auxquels j'ai fait face en abordant ce sujet, qui est un peu un casse-tête, un peu casse-cou, aussi.

J'ai été invité à écrire la pièce dans le cadre d'une résidence d'écriture pour la compagnie Jean Duceppe. Ça coïncidait avec un changement de direction à la tête du théâtre. Il n'y avait jamais eu d'auteurs en résidence chez Duceppe auparavant. Un des premiers gestes que Jean-Simon Traversy et David Laurin ont choisi de poser quand ils sont entrés en fonction, c'est de remédier à la situation. Ils se disaient que ça serait intéressant d'offrir à des auteurs et autrices d'ici la chance d'écrire pour ce grand plateau. Il faut dire qu'au Québec, on a rarement l'occasion comme dramaturge de pouvoir écrire pour ce genre de plateau. Souvent, nous sommes appelés à travailler dans des théâtres aux salles plus intimistes, avec comme contrainte, d'écrire pour quatre ou six comédiens environ, alors c'est un réel privilège de disposer d'un grand plateau et d'avoir la possibilité d'écrire un texte qui sera porté par une douzaine de comédiens. Ça ouvre les possibilités et ça change complètement la façon d'aborder l'écriture. Alors, quand Jean-Simon et David m'ont invité à écrire un texte qui serait joué sur la grande scène de chez Duceppe, je ne pouvais pas refuser.

En devenant le premier auteur en résidence chez Duceppe, j'ai été un témoin privilégié des réflexions de Jean-Simon et David sur la manière de faire bouger ce gros navire que représentait alors la compagnie Duceppe et qui était, depuis plusieurs années, ancré dans ses vieilles habitudes. On s'est rencontrés tous les trois, pendant huit mois, environ une fois par mois, et nous échangeons des idées; ils me demandaient quelles étaient mes préoccupations, de quoi j'avais envie de parler, et eux me partageaient leur vision de la compagnie et m'expliquaient le genre de projets qu'ils souhaitaient mettre de l'avant au cours de leur mandat à la direction. C'était un échange ouvert et enrichissant où on essayait de voir ce qui serait intéressant de proposer sur la scène de ce théâtre.

Mettre en scène le changement à l'ère de l'urgence climatique

À chacune de nos rencontres, on finissait par parler des difficultés qu'ils rencontraient dans leur volonté de changer les habitudes de travail à l'intérieur de la compagnie. Je ne sais pas si c'est ce qui m'a influencé, mais, au gré de nos discussions, le changement est devenu la grande thématique qui s'est imposée et que j'ai eu envie de développer pour le projet que j'allais écrire. J'avais l'exemple de deux jeunes hommes brillants et vifs, qui se retrouvaient à la barre d'un grand théâtre et qui tentaient de changer les choses de l'intérieur, mais qui rencontraient de la résistance. C'est quelque chose qui m'a toujours fasciné, cette question de savoir si c'est possible de changer les choses de l'intérieur ou non. Ça me ramenait à

des réflexions que j'ai pu avoir au sujet de Justin Trudeau, qui est arrivé au pouvoir en promettant de faire des changements dans le domaine de l'écologie, et qui tenait de beaux discours quand il était à l'étranger, alors que sur le terrain, on constatait que les résultats n'étaient pas au rendez-vous et qu'il avait les mains liées par le lobby des sociétés pétrolières et le gouvernement de l'Alberta. Même chose pour Steven Guilbeault.

Le thème des changements climatiques m'est alors apparu comme une évidence. C'était, depuis un moment déjà, une préoccupation grandissante. La lecture des nouvelles dans le journal abordant la question du climat générait en moi une boule d'angoisse. J'ai, malgré tout, commencé à me documenter davantage et à lire de plus en plus sur le sujet, pour prendre la réelle mesure, notamment à la lecture des rapports du GIEC, de l'état d'urgence dans lequel nous étions, de l'inaction qui se manifestait à l'échelle mondiale et de l'ampleur des efforts que cela demandait pour réussir à faire le virage souhaité, le réel changement nécessaire. Plus je me renseignais sur le sujet, plus je me rendais compte que la situation était pire que ce que je m'étais imaginé.

Aussi, je me suis aperçu que je n'osais pas parler de ces questions-là avec mes enfants. J'évitais ce sujet, principalement parce que je craignais leur réaction et que je ne voulais pas leur transmettre mes inquiétudes. Mais je me souviens d'un souper en famille où nous avons finalement abordé cette question avec nos enfants, ma blonde et moi. Je me suis rendu compte que c'était quelque chose de très présent dans leur esprit et qui pesait lourd. À un moment, ma fille nous a dit : « *Je ne sais pas si je vais faire des enfants, je ne sais pas quel avenir je vais avoir* ». Cette phrase m'a frappé en plein cœur. Je me demandais ce que je pouvais dire pour la rassurer, mais les mots ne venaient pas. J'aurais aimé poser un geste et la

réconforter, mais je ne voyais pas comment faire. Comme je suis un auteur dramatique et que mon travail consiste à écrire des histoires, finalement, la seule solution que j'ai pu envisager est celle-ci : écrire une pièce de théâtre qui pourrait témoigner de l'inquiétude de mes enfants face à leur avenir. J'essayais de voir, à mon échelle à moi, comment je pouvais participer à la discussion et au débat.

Après avoir décidé d'écrire sur les changements climatiques, il m'a fallu trouver par quel angle je pouvais aborder la chose. Ma première idée a été de raconter l'histoire d'un jeune politicien qui se retrouve propulsé à la tête d'un parti à la suite d'un scandale sexuel. Je voulais mettre en scène la machine d'un parti politique qui choisit de prendre un jeune idéaliste et d'en faire le nouveau chef, espérant surfer sur son image de jeunesse et profiter de sa popularité pour gagner l'élection, croyant qu'une fois rendu au pouvoir, il serait facile de le manipuler. J'ai commencé à travailler sur cette première idée, mais après une trentaine de pages, j'ai figé. Je n'arrivais plus à faire avancer le récit. Comme ma pièce se passait dans un avenir rapproché, il fallait que j'imagine les catastrophes qui pourraient arriver, et je me suis mis à craindre que ça devienne trop lourd. Je me suis alors demandé comment je pouvais parler de ce sujet, sans accabler les gens, sans être trop déprimant, en essayant de trouver une manière d'insuffler de l'espoir à mon histoire. Je n'avais surtout pas envie de démoraliser les gens. Je pense que pour beaucoup de scientifiques, ce problème se présente au quotidien. Ces hommes et ces femmes, qui savent à quel point la situation est catastrophique, ont envie de faire valoir l'urgence de la situation, mais ils doivent, tout en expliquant la menace, éviter de décourager les gens. Comment peut-on aborder cette situation sans que les gens se disent qu'il est trop tard, qu'on ne peut rien faire et qu'ils baissent les bras?

Comment pousser les gens à l'action plutôt qu'au pessimisme et à l'abandon? Là est la question!

J'étais dans cet état d'esprit au début de l'été 2018, qui fut un été particulièrement chaud. Il y a eu de nombreux cas de décès en France à la suite d'une grande canicule, et d'intenses feux de forêt un peu partout sur la planète. Vers la fin de l'été, au mois d'août, les changements climatiques sont vraiment devenus le sujet de l'heure. Le *New York Times* avait d'ailleurs publié un dossier d'une centaine de pages sur les premiers scientifiques américains à s'être intéressés aux changements climatiques, dans les années 1970 et 1980, et qui ont essayé de sensibiliser le gouvernement américain à cette situation, en espérant que des politiques soient adoptées. On n'était évidemment pas dans l'état d'urgence dans lequel nous sommes plongés aujourd'hui, mais les scientifiques s'accordaient déjà pour dire que si rien n'était fait, ça aurait des répercussions dramatiques trente, quarante ou cinquante ans plus tard. Les politiciens de l'époque ne semblaient vraiment pas très préoccupés par cette idée de réchauffement climatique; c'est ce qui a amené les scientifiques à s'allier à un militant, afin de sensibiliser la Maison-Blanche à ce problème. Pour ceux que ça intéresse, une version augmentée du dossier du *New York Times*, racontant cette histoire, a été publiée quelques mois plus tard et aussi traduite en français sous le titre de *Perdre la Terre*, de Nathaniel Rich (2019).

La lecture de ce dossier a provoqué en moi un déclic. Je me suis dit qu'en me servant de ce contexte historique, je pourrais avoir un certain recul. Je trouvais fascinant de pouvoir raconter quelles ont été nos premières réactions face aux changements climatiques, et d'essayer de comprendre pourquoi on n'a pas été capables de s'y attaquer convenablement, en sachant, surtout, que si on avait pris les choses en main à

ce moment, on n'aurait plus à parler de la crise climatique aujourd'hui. C'est à peine croyable de savoir qu'en 1980, nous connaissions déjà l'ampleur du problème et que nous savions que nous disposions alors d'une fenêtre de quarante ans pour amorcer la transition nécessaire vers un abandon des énergies fossiles. Pourquoi cela ne s'est-il pas fait? C'est la question que Nathaniel Rich pose. Et c'est cette question qui m'a permis de redémarrer le travail sur la pièce que je voulais écrire. Je décidais donc d'abandonner l'idée de raconter une histoire qui se passe dans l'avenir, pour prendre du recul et en faire une pièce historique, débutant à la fin des années 1970. J'allais m'inspirer de certains événements racontés dans le dossier du *New York Times* pour construire mon récit, mais je cherchais encore quel serait le personnage principal de l'histoire que j'allais inventer. Celui qui pourrait porter, par sa quête, l'idée du changement et incarner, aussi, d'une certaine manière, l'inquiétude de mes enfants face à leur avenir.

Pendant le même été, d'autres événements entourant la crise climatiques se produisirent. En août 2018, Greta Thunberg, alors âgée de 15 ans, s'installait devant le Parlement suédois, pour manifester contre l'inaction face aux changements climatiques, ce qui attira l'attention des médias partout sur la planète. Le 28 août 2018, Nicolas Hulot démissionnait en direct à la radio sur France inter. Lui qui occupait le poste de ministre de la Transition écologique et solidaire en France a publiquement admis, lors de l'entretien radiophonique, que son gouvernement n'en faisait pas assez pour lutter contre les changements climatiques. Cet entretien m'avait bouleversé. Je n'avais jamais entendu parler des changements climatiques de manière aussi émotive. J'étais face à la blessure d'un personnage qui avait cru pouvoir changer les choses de l'intérieur et qui,

constatant son échec, sortait de cette expérience profondément troublé et blessé. D'un point de vue dramaturgique, la trajectoire de Nicolas Hulot était une bonne piste pour le personnage que je cherchais encore à définir. En tout cas, il incarnait la charge émotive que je cherchais. C'est ainsi qu'a commencé à apparaître dans mon esprit le personnage de Jarvis. J'avais trouvé la clé pour amorcer l'écriture : j'allais parler de ce que ça peut coûter d'essayer de changer les choses et de devoir porter sur ses épaules le sentiment d'avoir échoué et de s'être fait berner. Je trouvais que cette trajectoire individuelle pouvait témoigner du sentiment collectif que nous éprouvons face aux changements climatiques. Nous sommes nombreux à nous sentir impuissants, tout en continuant à chercher des solutions. C'est ce que j'ai eu envie d'explorer à travers ce personnage.

En octobre 2018, le GIEC publiait un rapport énonçant qu'il allait falloir réduire les émissions de gaz à effet de serre (GES) de 45 % d'ici 2030, par rapport aux émissions de 2010, si on souhaitait éviter un réchauffement planétaire de plus de 1,5 °C, cible à ne pas dépasser selon les scientifiques qui s'intéressent à la question. Une autre bûche se rajoutait dans le foyer de mon sentiment d'urgence... Il n'y avait plus à hésiter, il fallait que je plonge.

En imaginant mon personnage qui allait essayer de changer les choses de l'intérieur, j'ai eu l'idée d'un scientifique, qui serait amené à travailler pour une société pétrolière. Dans les années 1970, comme le raconte Nathaniel Rich, on était au cœur d'une époque de militantisme et de changement où on avait le sentiment que la mobilisation citoyenne pouvait changer les choses. Les sociétés pétrolières, grâce à des études internes, savaient que les émissions de GES provoquaient le réchauffement de la planète. Elles auraient alors envisagé une possible transition, une évolution

de leurs activités par laquelle, éventuellement, la production de pétrole diminuerait graduellement pour laisser place à d'autres sources d'énergie jugées moins polluantes. J'ai donc créé le personnage de Jarvis, un jeune scientifique idéaliste qui est engagé par une société pétrolière qu'il croit être de bonne foi dans sa volonté de réfléchir à son avenir et à l'avenir énergétique de la planète. La pièce évoque ce moment de l'Histoire où il semblait possible de changer les choses. Malheureusement, les choses évoluèrent vers un tout autre dénouement avec l'arrivée des années 1980. Cette période, qui a été marquée par l'arrivée au pouvoir de Ronald Reagan aux États-Unis, représente un changement dramatique avec un essor du capitalisme qui a engendré le règne de la consommation et l'individualisme. C'est comme si, tout d'un coup, le momentum s'était brisé.

Du passé au présent

Je commençais à tisser les fils de l'histoire que j'allais raconter et qui se déroulait dans le passé, mais ce qui m'intéressait aussi, c'était d'arriver à faire un lien avec le présent. J'aimais l'idée de raconter cette histoire de scientifiques qui se mobilisent. Ça rejoignait l'idée qui me préoccupait, c'est-à-dire que je voulais montrer une perspective moins accablante en mettant en scène des personnages qui sont dans l'action et pour qui le problème est nouveau. Le fait que ces personnages découvrent le problème des changements climatiques, et qu'ils calculent qu'ils ont environ quarante ans pour agir, fait en sorte qu'ils n'ont pas l'impression d'être au bord du gouffre. Ça me permettait de mettre en scène des personnages qui sont engagés dans le changement sans être fatalistes, qui croient à leur capacité de résoudre le problème. Je me disais qu'on pouvait puiser une inspiration dans

ces personnages et possiblement être contaminé par leur enthousiasme et leur désir de changer les choses. En fait, mon obsession était de chercher des sources de lumière pour éviter que mon récit se fasse avaler par le côté sombre et potentiellement déprimant du sujet. Je ne sais pas si j'ai réussi, mais c'est toujours une préoccupation quand j'écris, d'essayer de trouver un équilibre entre ce qui est dramatique et ce qui est plus léger.

C'est une des raisons pour laquelle je trouvais important de montrer le personnage de Jarvis dans son quotidien, avec sa conjointe qui attend des jumelles, et de voir comment la vie quotidienne se mêle aux grands enjeux. C'est quelque chose qui me fascine et que j'aime faire dans le théâtre que j'écris, mêler l'intime avec le macro. J'ai toujours eu ce désir de faire un théâtre qui ait une résonance sociale mais qui part d'une histoire intime. J'aime être à la hauteur des personnages, mais en même temps, en toile de fond, je veux qu'il y ait un contexte social dans lequel ces personnages évoluent et qui exerce une pression sur eux. C'est probablement ma première pièce politique, parce que cette fois les enjeux sont vraiment de cet ordre, ce que j'avais un peu effleuré avec *Tu te souviendras de moi*, mais pas de manière aussi frontale.

Je me suis aussi questionné à savoir si j'étais en train d'écrire du théâtre engagé, et ce que cela pouvait signifier de faire du théâtre engagé. Il y a une chose que je n'aime pas en art, c'est quand je sens que l'auteur essaye de nous dire quoi penser, ou de nous culpabiliser, de nous faire la morale. Mon métier, c'est plutôt de raconter des histoires, dans lesquelles sont confrontées des idées et des émotions qui viennent secouer le public. Je trouvais important de mettre en scène les personnages qui sont porteurs de la volonté de changement, mais aussi de donner la parole à ceux qui veulent freiner le changement. Pour

moi, c'est important d'essayer de ne pas en faire des caricatures, d'essayer de comprendre leur point de vue. Donc, au troisième acte, quand il y a la rencontre des scientifiques, qu'ils discutent et que les arguments fusent d'un côté comme de l'autre, c'était important pour moi que ce soit assez équilibré.

J'essaie de comprendre pourquoi la prise de conscience ne nous emmène pas à l'action. C'est pour moi une grande énigme. On est capable de comprendre rationnellement les changements climatiques, on est tous sensibilisé à ce qui se passe, alors comment se fait-il qu'on ne soit pas capables d'aller vers le changement ?

Il y avait des pistes de réponse intéressantes dans le dossier du *New York Times*. Un scientifique disait que l'image des GES ne suscite peut-être pas assez l'urgence et le fait de savoir que ça va se passer dans un avenir éloigné contribue à nous donner l'impression qu'on a beaucoup de temps devant nous. Il y a aussi des détails techniques. Par exemple, lorsqu'on parle d'un réchauffement de 1,5 °C, ce n'est pas un chiffre qui frappe l'imaginaire. On voit mal comment une si petite variation pourrait entraîner des conséquences dramatiques. Mais pourtant, à l'échelle de la planète, cette « petite » variation est tragique. Aussi, on s'habitue aux changements. Comme le réchauffement se fait de façon graduelle, on s'en rend plus ou moins compte et on s'habitue à la nouvelle norme. C'est comme si on se glissait tranquillement dans cette nouvelle réalité et qu'il était très difficile d'atteindre un réel niveau d'urgence, parce que pour ce faire, il faut se projeter dans le futur.

Un geste théâtral pour l'action

C'est un enjeu très complexe et je ne me fais pas de faux espoirs. Je sais très bien que ma

portée est limitée, ce n'est pas une pièce qui va changer le monde, même s'il y a une volonté de s'adresser à mes concitoyens, et une espérance qu'elle puisse provoquer un effet papillon. Je crois qu'il faut essayer de voir comment on peut, chacun de son côté, trouver des façons d'éveiller les consciences. Ce qui m'intéresse dans le théâtre, ce n'est pas uniquement de parler des choses de façon intellectuelle, mais plutôt de les inscrire dans une histoire, d'essayer de jouer avec les émotions... et je pense que c'est important que ce sujet devienne aussi émotif, qu'il ne soit pas qu'intellectuel, mais qu'on puisse se servir de l'émotion que ça suscite pour devenir actifs.

Ce que j'aime aussi du geste théâtral, dans l'acte d'aller au théâtre et de s'asseoir dans une salle avec ses concitoyens, c'est que c'est quelque chose de politique, un geste de société. C'est un geste de rassemblement qui me semble important. Recevoir une œuvre, assis dans une salle, avec ses semblables, devant des acteurs vivants, a un effet beaucoup plus fort que recevoir une œuvre chez soi, devant son écran.

Ce qui fait que l'expérience est plus marquante, à mon sens, c'est le sentiment d'entreprendre tous ensemble un voyage dans un univers précis qui va se déployer sur environ deux heures, des fois plus... C'est-à-dire que pendant un moment déterminé (*Pétrole* est une pièce assez longue qui dure environ deux heures et demie), on voyage en compagnie des personnages, on ne peut pas se sauver, on a le nez dedans et on va au bout d'une histoire qui va émouvoir, bousculer, et qui risque de nous mettre mal à l'aise par moments. Participer à cela en groupe permet de se sentir lié aux autres spectateurs, parce qu'on a vécu la même expérience en même temps, au même moment. Il y a donc quelque chose de précieux dans le théâtre qui aide à la cohésion sociale, qui aide aux rapprochements, qui aide

à la compassion, qui aide à la compréhension des autres et pour moi, c'est quelque chose de nécessaire. Le geste d'écrire cette pièce, ou n'importe quelle autre pièce, implique le désir de communiquer avec les gens et de participer à la création d'un moment où on est ensemble et où on réfléchit ensemble. Mon travail consiste à essayer, à travers une histoire, de mettre en scène des éléments de réflexion à travers des personnages qui incarnent des idées et des positions diverses et contradictoires qui vont ensuite animer le public.

La chose la plus difficile est de trouver comment terminer la pièce. Les fins sont toujours compliquées, mais quand on travaille avec un sujet comme celui-là, c'est encore plus difficile. J'avais envie d'un constat assez lucide, cependant, je ne voulais pas que ce soit démotivant ou déprimant et qu'on sorte abattus du théâtre. Mais en même temps, on n'a pas le parfait contrôle sur l'état dans lequel on laisse le spectateur. Chacun réagit différemment, selon son bagage de vie, sa sensibilité...

Au moment des représentations, je me suis demandé comment la pandémie allait changer notre rapport aux changements climatiques. Allait-on se servir de la pandémie pour réfléchir à nos habitudes de vie? Est-ce qu'on pourrait se servir de ce moment pour amorcer un réel changement dans nos habitudes de vie? Aujourd'hui, force est de constater que le désir de retrouver une certaine normalité a pris le dessus sur bien des résolutions. Il y a encore beaucoup de travail à faire, d'œuvres à écrire... Alors on n'a pas le choix. On se retrouve les manches et on pense à la prochaine histoire à raconter!

Notice biographique :

François Archambault est un dramaturge montréalais. Il propose un théâtre direct et populaire qui interroge notre rapport entre l'intime et le social.

Références :

Archambault, François. 2020. Pétrole. Montréal : Atelier 10.

Rich, Nathaniel. 2019. Perdre la Terre. Une histoire de notre temps. Paris : Seuil.

SECTION III
Poésie / Création

Vigne fauve *Quatuor*

Par Paul-Georges Leroux

Soleil de minuit

Aucune nuit étoilée
ne s'aventure aussi loin

Un nid tressé de ténèbres solaires
où s'effacent nos limites
où se lovent nos lisières

Nos membres nos visages échangés

Le poids de ton corps
Ton goût de tempête

La chaude lumière de ton âme
reposant sa radiance
au creux de mon épaule

en tout silence en toute noirceur

tout contre le matisse endormi
de nos deux cœurs

Kinderszenen

Le contour des premières choses les premières géographies
La peur de ne plus rien voir
L'espoir qui se révolte l'amour qui s'égare
la tristesse sanguine

La crête des vagues et les cimes de neige

Le vent le courant le temps
et tout ce qu'ils emportent

Inlassables cartographes d'une réalité
dont les frontières fugaces
laissent fuir nos rêves

Oubli, insu
mots étranges syllabes furtives
d'une hermétique mathématique de ténèbres
d'un regard aveugle à lui-même

Seuils d'un continent englouti
au fond des pages d'un cahier d'écolier

Microgravité

La démence investit mes neurotransmetteurs
permuté les algorithmes astraux de mon lobe temporal médian

Je vis hypnotisé par quelque noir cube Rubik venu de l'espace
Impassible il agence un angle à la fois ses facettes opaques

De grands pans de vie se permutent s'effondrent s'effacent

Au fil des jours
une silhouette de craie se dessine
sur le trottoir de mon hippocampe

Des médicaments au goût de métal m'accordent une gravité lunaire
8 heures de clair de lune 8 de néant plus 4 x 2 de survie dans une dimension
où des astéroïdes cognitifs testent un champ magnétique faible
percutant les mots qui ancrent les souvenirs

Ceux-ci se détachent, s'évanouissent
Leurs échos fantômes se désintègrent dans des profondeurs aveugles

(Je capte sa voix comme du fond d'un long corridor
elle me parle d'êtres unicellulaires
dont les noms latins rappellent ceux des dinosaures

— Prends les *Asgardarchaeota* reculés avant-postes vers l'oubli ou l'hallucination
Trop infimes la mort ne s'intéresse pas à eux
— Cela me rassure beaucoup)

Perte se nomme microgravité
le lâcher-prise devient apesanteur
pour ceux n'ayant plus rien à perdre
mais qui perdent au ralenti l'esprit

Infinif

S'endormir inerte sous un solstice d'hiver

Se réveiller en pleine nuit
Poser les yeux sur une constellation
un peu plus brillante que les autres

Sommeiller

Se réveiller de nouveau de ressentir
confusément
quelque chose
quelque part
se déplacer pour l'éternité

Se rendormir une fois de plus

Observer en rêve un aigle ravisser
se poser lentement sur une branche enneigée

sans bouger ni branche ni neige

Notice biographique

Paul-Georges Leroux est né au Québec. Après des études en lettres anglaises et françaises, il a parcouru le monde, s'installant successivement en Islande, en France et en Grèce. Il a scénarisé et coscénarisé documentaires et films de fiction tels que *The Whales are Waiting*, *Wizard of Odds*, *Voyage au cœur du fleuve sang*, *The Eraser*. Ses essais, ses nouvelles et sa poésie lui ont valu bon nombre de prix, autant en français qu'en anglais. En 1995, son ouvrage *Les Clefs du Monde* remporta le 1er prix du Concours international de la Francophonie à Lausanne. Citons : *The Whale*, *Mon ami Diogène*, *L.I.S.A.*, *Runes*. Il a publié et participé à plusieurs éditions d'art et collaboré, ici comme ailleurs, avec plusieurs artistes visuels, dont Monique Dussault, Constantin Piliutâ, Norval Morriseau, André Boucher, Strowan Robertson, Chuck Russel. Chercheur au FIGURA (Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire), à l'UQAM, il vit à Montréal.

Soigner

Par Lauren Camp

Traduit de l'anglais par Anatoly Orlovsky et Jean-Pierre Pelletier

Tending

And then my landscape changed. It's hard to say what was howling inside but whatever it was continued its accounting. To get to some other wisdom, I drove city streets through quick electricity. This new world makes itself in front of me. It is autumn, the maples pinking as new love but about to grip sadness. A view that preoccupies from all sides. How they look at me, the trees, flapping their opened pockets along the park. My heart is full of leaves. I intend to unknot, to be lost straight through every turn. I go back to where I am staying. The sun works to move into almos. My friend and I eat chocolate while the light goes on landing low against buildings like a backbone.

Soigner

Et puis mon paysage a changé. Il est difficile de dire ce qui hurlait au-dedans, mais peu importe ce que c'était, ça a continué à rendre des comptes. Pour accéder à une autre sagesse, j'ai roulé dans les rues de la ville en traversant de rapides éclairs d'électricité. Ce nouveau monde se fait devant moi. C'est l'automne, les érables rosissent comme un nouvel amour mais sont sur le point d'agripper la tristesse. Une vue qui inquiète de toutes parts. Comme ils me regardent, les arbres, faisant claquer leurs poches ouvertes le long du parc. Mon cœur est bondé de feuilles. Je voudrais me dénouer, me perdre sans encombrés dans chaque tournant. Je retourne là où je demeure. Le soleil tâche de s'insinuer dans des presque. Mon ami et moi mangeons du chocolat pendant que la lumière continue à se poser bas à flanc de bâtiments telle une échine.

Notice biographique

Lauren Camp, poète lauréate du Nouveau-Mexique, a signé cinq livres, dont le tout dernier s'intitule *Took House* (Tupelo Press). Elle s'est distinguée en remportant le Prix Dorset et a été finaliste au Prix du livre arabo-américain et au Prix du livre Nouveau-Mexique – Arizona. Elle est membre émérite du *Black Earth Institute* et a été astronome en résidence au parc national du Grand Canyon. Elle a été traduite en mandarin, turc, espagnol, serbe et arabe. www.laurencamp.com

Note

L'original de ce poème, *Tending*, initialement publié dans *New American Writing*, est reproduit ici avec l'autorisation de l'auteure, ©Lauren Camp.

SUCRE

Par **Virginie Beauregard D.**

l'air est un sucre doux
qui filtre la lumière
une vitre brisée

il ressemble aux couleuvres
endormies ou nerveuses
qu'on laisse sillonner le sol déjà chaud

des saisons finissent
et s'abattent sur ma tête
je sais que les joies demeurent
même si un front se plisse
je retiens mon souffle
puis j'expire des nœuds d'évadés

j'envoie des cordes
à travers ce qui passe
pour rire un peu

enfarger la basse et les néons
le lait du temps blanchit les cheveux
mieux que les dents

mes mains se couvrent d'un voile machinal
alors que des taches de couleur
tombent sur un manteau perdu

des paroles de plomb tombent dans la ruelle
la suie de notre marche m'inquiète
elle ne part pas elle salit mes chevilles
des égratignures se dessinent
sur le corps de l'époque
un virus fond sur le cœur griffé de la ville

quelque chose se cache
entre ce qu'on énonce
et ce qu'on dit

juste là un arbre gravite
dans le mois étincelant
la sève coule vers le fond des choses

le matin s'étend
guidé par une file de molécules
un givre coupable
traverse les gens
éparpillés comme des étoiles
qu'un gouvernement aurait déposées dans la sphère publique

je traverse la rue en même temps qu'un chat
je monte l'escalier
et j'avance vers la porte à débarrer

Notice biographique

Virginie Beauregard D. lance trois recueils aux Éditions de l'Écrou entre 2010 et 2018, qui vaudront notamment à l'autrice d'être finaliste au Prix Émile-Nelligan 2015, lauréate du Prix Jean-Lafrenière – Zénob 2016 et en lice pour le Prix des libraires 2019. La même année, Virginie Beauregard D. publie *Perruche* (La courte échelle), un recueil jeunesse finaliste au Prix Alvine-Bélisle, puis *Il faut partir, Casimir* (2022) chez le même éditeur. Virginie Beauregard D. a récemment réalisé pour le Théâtre de l'Œil une adaptation de *Perruche* qui est jouée actuellement devant des publics d'enfants. Elle se concentre à présent sur de nouveaux projets.

comme si un autre monde

Par **Miriam Sbih** et **Camille Bernier**

aucun des tunnels n'arrive au bon endroit
leurs dénouements se sauvent et
même à contresens il n'y a pas
de retour
ainsi il nous faut les prendre tous
comme si nous avions le temps
de vivre dans un autre monde

*

les sédiments exilés vers la fatigue
ont une vie
que ça me plaise ou non
ils virevoltent dans mon absence
dans la lumière de la première chambre
à l'orée de ses départs

je n'avais pas encore avoué comment c'est eux
qui m'ont appris à réfléchir mes errances
cette envie d'effacer
jusqu'à mon nom

ces dépôts bannis
certain·e·s les cultivent
jusqu'à la disparition
au creux de leurs chairs
ce lieu entre la gorge et l'étouffement

*

il fallait laver le plancher
jeter les draps
enlever la peinture des murs
rendre les clés
au dieu de cette époque
retracer le trajet de ses veines
sacrifier les mots anciens
faire une décennie de silence et
engendrer une ère nouvelle

*

ce qui importe
du lieu favori
c'est de pouvoir entrer
comme si l'on n'était jamais parti

ce qui importe
du bon souvenir
c'est de toujours avoir
pour lui une place

ce qui importe
de la place donnée
c'est la vérité
du refuge

*

les montagnes qui se dressent tous les jours
je les appelle par leur nom
pour qu'elles me renvoient
le langage que je voulais apprendre

elles ne rendent rien plus facile
mais convainquent de la fin
de la pente

la ponctuation me suffit

le temps fait un jeûne de trois jours
après-demain j'essaierai de nouveau
donner les restes
nourrir ce qui s'écroule
ce n'est pas grave
c'est toujours une question de concordances
bien fuir
ce que j'ai toujours voulu

*

on se souvient mieux
des bruits des villes
qui béates nous renversent
nous engouffrent

elle court sans jamais
me manger
poussières d'envie

retrouver mes peaux
assorties aux
couleurs de ce que
j'attendais de moi

*

sous toutes les fêlures du monde
existe l'endroit des songes lassés
qui reviennent toutefois
continuellement
vers la même chose
leur élan est jardin de poussières
amas des gestes collectés
impossible à la vie des regards
créés pour une danse
de la répétition

*

entre deux escaliers
nous avons rappelé
des centaines de nous
convoquant les immenses trous
comme membres de la famille

la fin de nos ententes
les cheveux coupés
dans de quelconques dépotoirs
les œufs brisés des oiseaux
les conifères devant ta fenêtre
les rivières derrière ta fenêtre
les mains restées en retrait
les coutures défaites et
les épisodes de grand froid
les famines en silence
les mutineries intimes

la grande attente dévoilée
par nos étreintes

Notice biographique

Miriam réfléchit présentement à l'effet du postcolonialisme sur des langues et mémoires trouées à travers l'écriture poétique. **Camille** travaille sur les rencontres possibles entre les sciences de la mer et la littérature. Pour cela elle s'intéresse aux méthodes et rituels pour convoquer « le savoir » quand la pensée achoppe.

Pour emporter

Par François Rioux

C'est parce que je suis détruit que je parle
écrit Louise Glück dans *L'iris sauvage*
le poème donne la parole au coquelicot
il parle comme nous
comme ce matin je parle parmi les plantes qui survivent
je ne pensais pas durer

Catherine a dit le monde continue sans nous
tu t'absentes on ne le sent pas
tu deviens tableau dans leurs musées personnels

je partais puis j'ai voulu connaître la suite
des empreintes dans la cendre et
je n'ai pas encore connaissance
de tout ce qui pousse dans le gris
de quoi aura l'air novembre 54
serons-nous très – trop doux quand c'est le temps

Hector a dit les livres vivent par nous
je vis des livres j'ai besoin de vous entendre lentement
je suis fait d'os de graisse de sang de muscles
je suis tout aussi fait de mots de nerfs
moteurs des journées utiles à la survie collective

Laurance a dit tu devenais un ours
un animal sourd maintenant j'écoute
tout le temps la nuit surtout

écoute la voix des morts
ouvre la porte toc toc
fais du feu j'arrive

Albert Speer architecte nazi
pensait aux belles ruines que cela ferait
mille ans plus tard le temps glisse
comme une truite mais il faut vivre
un matin fourmi un matin

il faut vivre le faut-il j'en doute disent-elles
disent-ils que ferais-tu sans douceur
aucune le cœur percé de parasites

tu rassembles du bois de mer
la broche les clous pas trop droits
tu te reconstruis à ton image
comme tu peux la marée dit chaque fois
recommence

un être vivant dit quelque chose
un être accueille la forme des phrases
les emporte dans sa chaleur
finit par répondre et ainsi de suite
jusqu'à ce que la mort l'emporte.

Notice biographique

Né à Trois-Pistoles, **François Rioux** vit à Montréal, où il enseigne la littérature au collégial. Ses livres de poèmes, *Soleils suspendus* (2010), *Poissons volants* (2014) et *L'empire familial* (2017), ont été publiés par Le Quartanier.

La mort ne veut pas de nous (extraits)

Par **Carole Sorbier**

1.

Assise
dans la nuit

Ton chapeau sur la table
comme une horloge

Par où je vais
il n'y a rien à saisir
que l'innocence des ombres creuses

Vous les objets qui me regardez

Pour quel désir
suis-je déjà morte

En quel jardin perdu
j'esquisse la mer

Ô Amour
l'autre côté
de ta main ne m'ôte

2.

Absence
je t'ai bâti une maison

Nous y avons eu des amours

Tu avais fermé
portes et fenêtres

Pourtant tu es repartie

3.

– Pourquoi t’as pas dit non...

Le Fou de Bassan est revenu
mourir aux pieds des collines noires

Il m’a retiré
mes cheveux
mes souliers
mes mains
ma nudité
blanche comme le lait de ma mère
me laissant les rayons de miel
pour t’aimer

J’écris
pour que tu me retrouves

Par mon visage
jeté sur la cendre
jusqu’au coucher du soleil

La rosée
et la sueur de mon sang
confondues

Sans goûter à rien
que l’attente
d’un monde à venir

Entre mes seins
la lumière du matin
repose
me couvre

4.

Ô ma vie
nous étions deux
quand tu es venue
avec tes yeux clairs

Il y avait
en face de notre visage
un autre visage

C'est ainsi que tu nous dévorais
C'est ainsi que j'allais dévorer le monde

Oh nuit opaque
tu as couvert d'un linceul
la coupure laissée par un dieu
sur ma joue

Iras-tu jusqu'à réduire en cendres
l'enfant de chair au ras de ta gorge

Chez toi
il y a n'existe plus

Ô vie
il y a tant de vie

Qui rongera cette muraille
qui me rendra à toi

5.

Dans les rues désertes
je laisse un peu de moi

Aucun homme
ne me voit venir
mais je vais à sa rencontre

Partout
des milliers de fragments
les perdus
combien sont-ils

Un oiseau prend mon cœur
pour son sang
m'oblige à leur sourire

Je ne sais plus
si j'ai hérité du ciel ou de la terre

6.

Temps rouillé
où rien ne se fixe

Assoiffées d'azur
les pierres ont pris ta parole

Avec ton nom
pour semer le vide
ses filets qui font le tour du monde

Je te retrouve
pour tenir tête à la mer

7.

Tout est pareil aux flots
mon visage qui flotte
la rose offerte
et la couleur de la mer

Notice biographique

Née en France, **Carole Sorbier** a découvert l'Amérique pour des raisons professionnelles et d'études, mais c'est à Montréal qu'elle a choisi de vivre il y a plus de 20 ans. Après des études universitaires en droit, elle a travaillé dans le milieu de la science politique où elle a appris le métier de réviseur qu'elle continue d'exercer au Québec dès que l'occasion s'y prête afin de rester au plus près des mots.

Par-dessus tout langage, c'est pour la poésie qu'elle vibre.

En 2020, elle publie son premier recueil de poèmes, *Poésie de l'Inachevé* (BouquinBec).

Le poème est le plus grand défi. Dans un monde d'objets, de prolifération et d'achèvement, le poème par et dans son inachèvement laisse place à la vie et à l'espérance.

Écrits pendant la pandémie, ces poèmes sont extraits de son prochain recueil à paraître, *La mort ne veut pas de nous*.

« vieillir, oh, oh vieillir »

Par **Rae Marie Taylor**

Traduit de l'anglais par l'auteure

It's Time

Like so many skins she removes the layers of her life
Stuck
Here. Loose there
Frees them
Lays them out, smooth
Each skin transparent now in the light of her age

She stands
She bends
folds them carefully
and walks on
into new territory.

She needs armor
there's violence
she carries on without
What shields her?

Shedding has revealed new rattles
She rises.

« vieillir, oh, oh vieillir » *

Comme autant de peaux, elle retire les couches de sa vie
Coincées
Ici. Là, détachées
Elle les secoue, les libère
les étend, lisses
Chaque peau à présent transparente à la lumière de son âge

Elle se met debout
Elle se penche
les plie avec minutie
avance
vers un nouveau territoire.

Elle a besoin d'une armure
il n'y en a plus
il y a de la violence
Quel bouclier la protège ?

La mue révèle de nouveaux hochets
Elle s'élève.

*Jacques Brel

Notice biographique

Poète, essayiste, artiste visuelle, animatrice d'atelier, **Rae Marie Taylor** a écrit et produit sept spectacles bilingues de spoken word, dont le plus récent a été *Chants d'amitié en mouvance / Songs of Solidarity*, avec les musiciens et collaborateurs Michel et Pierre Côté à Québec et Pierre Tanguay à Montréal. Ici et au Nouveau-Mexique, elle participe aux côtés de ses collègues aux récitals *in situ*, ainsi qu'à des zooms du Comité international des écrivaines du PEN International et du Centre des arts de Stanstead. On trouve ses écrits en anglais et en français dans des revues et anthologies telles que *Possibles*, *Les Écrits*, *Femmes rapaillées*, *Montréal Serai* et *Vallum Magazine*. Son essai *The Land: Our Gift and Wild Hope* a été finaliste au Prix du livre Nouveau-Mexique – Arizona. Originnaire du sud-ouest des États-Unis, elle est titulaire d'une maîtrise de l'Université Aix-Marseille. Elle poursuit son travail de création au Québec où elle habite depuis les années 1960.

quoi qu'il en soit
 avancer
 guidés par des étoiles

lourdes d'années lumière
de vacarme et d'interférence

quoiqu'il en soit la transparence

 le silence

 alors nous revoici peut-être

au bout du rouleau
les élans freinés
par le panache qui traîne à terre

et quand même des fois l'impression de
m'arranger pas pire
au bout du rouleau

fouiller
les archives de mes peurs

trouver
la câlisse de paix

(la voix dans ma tête est une abstraction)

jusqu'au bout du rouleau
il faudrait trouver

un endroit pour dormir

retrouver le pouls des arbres
pour achever de rénover le monde
de l'intérieur

(living is an inside job)

la voix dans ma tête
est une abstraction
ruisseau scintillant
emporté par le printemps
et le sens dérobé comme un collage
 à décoder

débordé par la crue
 les soirées décollées
 le smog
 les rendez-vous manqués
 la charge mentale

plié en deux par le poids
 du gros bang
un nœud dans le tropique des trapèzes
 dans le ventre
 et dans la gorge

un alibi de bonne famille

demain mon horoscope
aura besoin de massages

(dying is a work in progress)

Notice biographique

Jonathan Roy est l'auteur de trois livres de poésie parus aux Éditions Perce-Neige : *mélamine méduse* (à venir en 2023), *Savèches à fragmentation* (2019) et *Apprendre à tomber* (2012). Aux mêmes éditions, il codirige la collection Poésie. Il habite à Caraquet (N.-B.), où il dirige le Festival acadien de poésie.

Guillaume Asselin : *Frondes* : Poésie : Éditions Mains libres : 2022 : 114 pages (recension)

Par Daniel Guénette

Dès la dédicace — « Aux veilleurs, aux féroces // Aux pierres qui pleuvent / sur nos corps » —, nous entrons dans un univers où la souffrance consentie sera reine et maîtresse. Puis, le texte d'ouverture en toute logique poétique abonde dans le sens de la dédicace. Cette brève introduction, tel un argument, présente le programme de l'œuvre qui, bien qu'exemplaire en ses qualités littéraires, paraît secondaire en regard du processus d'introspection qu'y entreprend le poète. Le recours au poème apparaît chez lui comme l'instrument majeur d'une quête, laquelle sans le poème ne saurait cependant être poursuivie. La parole poétique, sans doute ici davantage que chez la plupart des poètes, me paraît indissociable de l'aventure entreprise par Asselin. Sa démarche fait songer à celle d'un Rimbaud qui réclamerait l'accès à un inconnu cette fois majoré, augmenté de la part la plus négative que l'inconnu puisse receler, celle que l'on dit maudite. Avec Asselin, nous ne sommes pas loin des verrues de « l'homme aux semelles de vent ». On se souviendra de la *Lettre du Voyant* : « Imaginez un homme s'implantant et se cultivant des verrues sur le visage. » C'est que le geste poétique chez Asselin consiste à se jeter corps et âme dans les entrailles de la Terre, dans le feu profond de sa nuit, convoquant et non fuyant la dévoration, appelant de tous ses vœux l'anéantissement qui s'ensuit. On verra là une épreuve d'épuration, un passage obligé par la perte et la souillure, dont finalement naîtra une certaine beauté, fleur du mal en quelque sorte, dont à la fin témoigneront la joie et la légèreté d'un corps dansant au-dessus de ses propres cendres.

De cette saison en enfer, l'exergue de la première section du recueil témoigne éloquemment. La citation empruntée à Henri Michaux provient de « Paix dans les brisements », titre qui conviendrait parfaitement au livre d'Asselin. Il y est question de « l'abandon de l'empire de moi », l'être est « éclairé par ce qui [l'] éteint. » Asselin refuse pareillement la posture du sujet-maître régulant ses actions et pensées à partir d'un modèle préexistant, imposé par une loi externe. Il confie plutôt la gouverne de son esprit et de son corps aux instances de l'ombre, à ce qui est sombre lorsque justement l'esprit sombre au plus profond de ses abîmes, « éclairé, écrit Michaux, par ce qui m'éteint / porté par ce qui me noie ». Ces vers « corroborent » les derniers mots du poème liminaire : « Rien ne nous sera épargné quand trembler accomplit des miracles. » Du pire (les brisements) découleront les miracles de la paix retrouvée ou du moins appelée dans le dernier poème du recueil où se trouve formulé un souhait, où brille une lueur d'espoir : « J'aimerais que vivre nous arrive / plus souvent, que vivre arrive / comme une balle dans le cœur, / une charge de gnous à queue noire / au cœur du cœur. // On ne pourrait plus oublier / de danser. // Il ferait beau / jusque dans la peur. »

Mais avant « que vivre nous arrive », avant la danse, avant que le soleil ne rayonne au cœur de la peur, il y a, poème après poème, cette descente au plus creux de soi dont il faut préciser le comment et le pourquoi. J'ai laissé entendre le performatif, le « dire c'est faire » qui à mon avis est l'une des principales caractéristiques de la poésie d'Asselin. Or comment et pourquoi ce dernier écrit-il ? Son recueil répond à cette question.

Écrire pour lui est d'abord une affaire de débâcles, de chute, de descente. Il s'agit pour le poète de « dire / cette fête qui saigne / comme un couteau qu'on berce / au fond d'un puits. » L'oxymore joint les contraires. On dansera malgré la peur, la fête saignera et curieusement, à l'opposé du « bon sens commun », le couteau deviendra objet de notre attention et de notre tendresse : « Il faut aimer nos

blessures, / les portes qu'elles ouvrent / au plus noir de nous. » C'est que le poème « n'est pas une parole, mais un silex, une effraction », d'où la langue souvent fracturée, fissurée, malmenée en ces poèmes puissants et fortement expressifs, assez proches de ceux qu'écrivit naguère Antonin Artaud. Il faut comprendre que notre auteur ne produit pas de jolis poèmes. Il se méfie du savoir et sans doute également du « savoir-faire poétique », préférant frayer lui-même sa voie avec des mots qui heurtent en lui tombant dessus dans le sens de la chute, car le poète garde présent à l'esprit le fort désir qu'il a de retrouver la bête qui sommeille au plus profond de son être. Il écrit : « Le cœur a bougé / dans la bête / que j'essaie / de faire exister. // Je n'ai pas besoin de savoir. // Juste de sentir. » Le thème de la descente est partout présent dans son recueil, il apparaît même dans les remerciements qui lui font suite, alors que le poète remercie une personne qui lui est chère pour la patience dont elle fait preuve « chaque fois qu'écrire commande et me vole, le temps d'aller au gouffre et de revenir. »

À quoi rime la poésie? Chez Asselin, écrire, c'est « aller aux gouffres ». Tel Prométhée voleur de feu, le poète entreprend une quête : « Il y a des phrases égarées dans la chair / dont il faut savoir se séparer à temps, / des lignes de code corrompues / à extirper de toute urgence / du corps profond / où trop d'entre nous / ne descendent jamais. // J'écris pour ne pas devenir le mort / du récit tapi en chacun, / mettre en garde / contre ce qui dort / collé aux bribes du roman / coincé dedans. » En plongeant au fond de soi, au risque de se noyer — et cela encore une fois n'est pas sans faire songer au Rimbaud de la lettre à Paul Demeny — il s'agit d'arriver à l'inconnu afin d'en remonter à la surface une forme de conscience, de connaissance.

Asselin est un poète moraliste, non pas moralisateur. Il est lucide. Ça et là, il recourt au mode impératif, s'adressant alors à un tiers ou au lecteur, voire à lui-même. L'impératif est, entre autres, le mode du conseil. Dans ce recueil où le mot « devoir » apparaît à quelques reprises (« Veiller ressemble à un devoir »), l'impératif manifeste une posture morale. On a beau vouloir s'en tenir au « sentir » de la bête première que l'on abrite au fond de soi, un « savoir » également nous anime. Lorsque le poète écrit « Apprends à te noyer dans plus grand / plus vaste, plus large », c'est l'expérience qui le fait ainsi s'exprimer. Et de conclure son poème en assurant son interlocuteur : « Tu sauras aller vers ta mort / et chanter, démasqué. » Tel est le sens du devoir.

Malgré leur fatalisme, les poètes maudits en viennent à appeler le bleu du ciel. Asselin écrit : « Nous sommes des aventures / sans fin, sans remède, / sans raison, sans issue. » Et encore : « On ne s'en sort pas, / on vit cassé, comme on peut, / bancal et tombe. » Malgré de tels constats, il écrit : « Une foi sommeille / dans les poubelles de l'histoire / que nous habitons / comme si nous n'y étions pas. » Cette foi aura le dernier mot dans ce recueil.

Au nom d'un idéal dont le poète ne dit pas tout, mais qui, à la fin, entraîne à la danse, le poète se confronte à ce qui l'anéantit, car « trembler accomplit des miracles. » Dans l'un de ses très beaux poèmes, allant au-delà de la morale étriquée, conservatrice, à courte vue, Asselin recommande à son alter ego de rester « fidèle aux fautes qui tachent [ses] années. » Il poursuit : « Le blanc n'est pas une couleur humaine / mais le refus de tremper dans la gouache d'ici. / Exister n'est possible qu'à salir ton idée. » Ce poème se termine ainsi : « Comment te repentir / des failles qui t'enfantent? »

Asselin donne un mot d'ordre : « renonce les juges que la morale invente. » De même qu'il est une théologie négative, il existe une morale négative, une morale fondée sur cela qu'en creusant, ainsi qu'un couteau creuse une plaie, l'on fait surgir de ses propres entrailles.

Notice biographique

Après une maîtrise en création littéraire à l'Université de Montréal, **Daniel Guénette** enseigne au collégial. De 1985 à 1996, il collabore à diverses revues en tant que critique littéraire et poète. Il fait paraître des recueils de poésie ainsi que des romans, puis interrompt toute activité littéraire durant près de 20 ans. Une fois retraité, il renoue avec la poésie (*Traité de l'Incertain*, *Carmen quadratum*, *Varia* et *La châtaigneraie*) et fait paraître un récit (*L'école des chiens*) ainsi que trois romans (*Miron*, *Breton et le mythomane*, *Dédé blanc-bec* et *Vierge folle*). On peut lire ses billets littéraires sur le blogue de Dédé blanc-bec.

Louise Dupré : *Exercices de joie* : Poésie : Éditions du Noroît : 2022 : 142 pages (recension)

Par Daniel Guénette

Louise Dupré offre de livre en livre ce que nous attendons de la poésie, soit une parole prégnante, porteuse d'une vivante et patiente interrogation, témoignant posément de l'urgence qu'il y a d'intervenir dans le cours des choses, au cœur de la cité, au sein même de l'intime, alors que des malheurs terrassent inlassablement notre pauvre humanité.

Cette poète, pour notre plus grand bonheur, fait et remporte le pari de la limpidité. Ce n'est pas rien. D'ordinaire, afin d'embrouiller le regard, le nôtre et celui des autres, nous risquons de couvrir d'obscurité le peu de lumière que véhiculent nos propos. On craint dans le dénuement du poème de marquer la nudité de sa propre pensée, l'indigence de ses sentiments. La parole nue, que nul brouillage ne recouvre, petit oiseau commun dont le vol ne s'élève jamais très haut, semble incapable de remplir le mandat assigné au verbe poétique, incapable de nommer le nœud inextricable de l'existence. La simplicité serait impuissante à dire, à circonscrire la complexité des choses humaines. Et pourtant ! « Tu as délaissé l'éloquence pour les phrases simples ». Écrire le plus simplement du monde ainsi que le fait Louise Dupré, « écrire maigre / écrire pauvre », faire place aux choses qui tiennent à cœur, aller au plus près de nos vérités essentielles, puis, les ayant ressenties, analysées, les exprimer clairement, n'est-ce pas le meilleur moyen de voir la main de l'autre accueillir celle que nous lui tendons en recourant à la poésie ? Guillaume Asselin exprime dans *Frondes* ce très important souci de l'entreprise poétique, celui de la « main tendue » : « je fais de petits paquets de présence que je dépose le long des jours où j'erre en attendant qu'une main, un œil, une âme, une blessure s'en empare et les porte plus loin. »

Dans le livre que nous tend Louise Dupré, il y a don d'une telle présence. La parole est ici testamentaire. Elle s'offre à nous comme un présent. La poète a reçu de l'amour, elle rend de l'amour. Elle a reçu des coups, elle n'en rend aucun. Tournant sa détresse en enchantement, elle fait plutôt le don de ce qu'elle possède de plus cher, elle offre sa pauvreté. C'est en cela que sa poésie est si riche.

Je me souviens d'un titre de roman, *Quelqu'un pour m'écouter*. Son auteur se nommait Réal Benoît. Je le mentionne, car je crois que Louise Dupré est parvenue avec ce recueil et ses précédents à réaliser un tour de force — avec entre autres *Plus haut que les flammes*. Au plus près d'elle-même, la poète a inventé une voix qui chaque fois trouve réellement quelqu'un pour l'écouter. Aussi nombreux que nous soyons à l'entendre, c'est au creux de l'oreille de chacun et chacune d'entre nous que se dépose cette voix que rien jamais n'obstrue au passage depuis que la poète a « renoncé à écrire je. » Il faudrait consacrer une étude au « tu » dans les poèmes de Louise Dupré. Ce pronom chez elle favorise une très efficace forme de dialogue. C'est sans doute un dialogue que le « je » entreprend avec elle-même, mais c'est aussi un dialogue dans lequel s'immisce quelqu'un pour l'écouter.

Il nous arrive parfois de lire des ouvrages de poésie en nous demandant de quoi « ça parle ». Le référent nous échappe, le titre ne nous est d'aucun secours et le sens des vers que nous cherchons à lire tarde à se manifester, si jamais il finit par le faire. Ces livres procurent une expérience de lecture qui peut s'avérer enrichissante, si elle n'est pas divertissante. *Exercices de joie* n'appartient pas à cette catégorie. L'eau de ses poèmes est si claire que nous nous y baignons immédiatement. Or cette poésie n'a rien de simpliste. Elle témoigne d'une expérience de la vie qui n'est pas sans gravité. On ne s'exerce pas à

la joie, si la joie déjà nous habite, s'il ne s'agit pas de l'apprivoiser afin de la faire sienne. Traiter d'une valeur (la joie), c'est aussi traiter de ce qui lui est opposé (le chagrin, la mélancolie), c'est rendre compte aussi des zones grises rencontrées entre le *noir déjà* et la blanche clarté de l'aube : « tu lèves le regard / vers l'espérance de l'aube ».

Le monde déchiré dans lequel nous vivons « depuis le fond des cavernes » se montre implacable. La poète de ces *Exercices de joie* a depuis longtemps « renoncé au paradis », mais elle n'a pas baissé les bras. Elle continue de témoigner, de s'indigner ; elle s'inscrit encore et encore « dans l'humanité qui résiste sans hurler. » Louise Dupré ne hurle pas, mais elle se fait entendre et je le répète, il y a toujours quelqu'un de très nombreux pour l'écouter.

Parole d'apaisement et de réconciliation, doux théâtre crépusculaire, la voix murmure ici dans un quasi-silence, avant les aubes que d'autres connaîtront lorsque cette « petite vieille dont l'âme se réconcilie avec l'horizon couché » aura fini d'« habiter [sa] vie. »

Ce recueil est magnifique, émouvant. Une histoire de femme(s) s'y donne à lire en filigrane. On retrouve la présence d'une mère qui ressemble à celle du personnage central du plus récent roman de l'autrice. La mort est proche. Mais avant de partir, l'heure est à la joie, et « c'est maintenant ou jamais ».

Notice biographique

Voir recension de *Fronde*, de Guillaume Asselin, par le même auteur.

Berce ta peur *Lettres à une insomniaque*

Par Mireille Cliche

tu devras porter
une espérance
qu'on appelle *courage*

même si le monde
t'épouvante un peu plus
de saison en saison

Louise Dupré, *Exercices de joie*

La porte de feu
le seuil où les chemins se disloquent
nous y voilà
tu vois ce moment
où les oiseaux sont trop lourds
pour les arbres qui les portent
tu contemples le noir
qui te tire par les pieds
tu ignores comment on s'accroche
tu glisses
et tu glisses

*

Je sais l'aurore neuronale
ta fatigue quand tu cherches l'interrupteur
debout dans la lumière qui grésille
ta vie bâillonnée par la machine
roulant à plein régime dans des odeurs
qui nous renversent

Le corps nous enserre
des décharges pétaradent sous la peau
des néons hurlent sur nos têtes
la pluie nous mordille comme un chiot

Les cris les ordres les jappements
rythment nos journées
le monde est une enclume
sur laquelle on tape en hurlant

*

Quelquefois le jour mijote à l'aube
il murmure *aime pleure*
ne crains pas ta soif

Ta maladresse tes absences tes manques
borde-les tendrement
comme si tu tricotais pour garnir un lit vide

*

Si la cage est si petite
que tu n'y trouves que le sommeil
entre deux barreaux tordus
saute

Ne crie que si tu atteins
la glace étale où l'ombre affleure

Quand le héron se perche
admire l'immobilité et le silence
qui font sa force
plains la proie
qui ne l'a pas vu

*

Le monde se divise souviens-toi
en primates pacifiques ou belliqueux
en paroles ou en cris en outils en machettes
on peut tuer chaque jour
en ne s'étonnant de rien

La paix est une chaise inconfortable
secouée par les hommes du président
il faut sans cesse se lever se rasseoir
partir repartir attendre
taire les hydrocarbures
laisser dormir les diamants

C'est un travail de sape
dire non cent fois non sans rentrer dans nos terres
pour aimer manger nourrir nos primates

Le monde manque-t-il d'hormones
ou de jarnigoine

*

Les mains aux oreilles
renonce aux cathédrales
choisis la moiteur des chapelles
la plainte fragile des sous-bois

Taille une clairière où t'asseoir
immuable insolite
éternelle dans ta finitude

Le chemin du nombre est si étroit

Notice biographique

Lauréate du prix Octave-Crémazie, **Mireille Cliche** compte à son actif quatre recueils de poésie, un roman et un album mettant à l'honneur des illustrations de Stéphane Jorisch. Elle s'implique également dans des regroupements d'auteurs et d'artistes. Paru en 2020 aux éditions du Noroît, son plus récent ouvrage s'intitule *Le cœur accordéon*.

Feuilles en béton

Par **Cristina Montescu**

mes paupières tremblent sous la pluie
comme une chaise frappée par la foudre
une statue ivre sur un piédestal fait en fer
toute rouillée dans un parc de l'enfance

tu as longuement regardé mes paroles
et d'un lourd coup de colère dentelée
tu les as bâtonnées sans répit

elles
ces paroles écailleuses parmi les crocs du souvenir
ont crié à l'adresse du ciel
tout en plantant dans le parterre de la honte
les griffes rougies de leurs âmes

*

quelques gouttes d'éternité
à l'intérieur de mes paumes
hurlent le trop d'inconnu aboyant
cognent contre les feuilles en béton
creusent dans les trottoirs de la ville
je lave alors mes mains
sous l'eau des instants à venir au monde
tandis que les gouttes mordent mes poignets
là où le sang se change en nuages
je me recroqueville alors en poussant mes orteils
en racines vers la terre
le bonheur est mon proche voisin non là-bas dieu lointain
toutefois mes orteils ne sont pas ancrés
je flotte maintenant en nuage
dans le trompe-l'œil de l'éternité défendue

*

souvenir couteau à la gorge
os fracturé de désir
toi tu tournes les talons
pendant que moi je t'attends
des fleurs des champs sur les lèvres
des éclats de rire dans mes yeux

je le sais pourtant
un jour tu reviendras en couteau à la joie
en désir d'os fracturé
tu retourneras pour voler
des seaux d'instant antérieurs
sur le tard me diras-tu
pourquoi te presses-tu à mettre le point
là où j'enverrais en tant que virgule
une colombe bleue de ciel

*

chevalier souvenir
mon meilleur ennemi
part chercher une boîte de lait
un pain tressé d'espoir
des aubes en conserve
pars à pas d'escargot
et laisse-moi le temps de mourir
avant de goûter à ta nourriture
empestant la lucidité fauve

*

que cherchez-vous, madame
à quatre pattes dans le pays du néant
personne n'entrevera votre bol de souffrances
mais juste vos fesses arrondies
sous la jupe rétrécie sur vos joies périssables
revenez
vous vous donnez en spectacle
pendant que la mort a pris votre place
et vos semblables vous ont enterrée sous le tintamarre
de leurs masques de parade

voilà une paire de gants tombés sur le trottoir
quelque part deux mains n'ont plus d'étui
dans lequel abriter
les gouttes de tendresse cueillies la veille
ou une flotte de points d'exclamation révoltés
quelque part sur une rue à lueurs
deux mains égarées tremblent
en dessous des portiques en cris barbares d'oiseaux
au-dessous des bottes désentravées des passants

je contourne dans la rue des boîtes en métal animées
des nains d'argile à sang bouillonnant
des maisons à cœur de bois appuyées sur des gens dénudés d'œil
je pédale sur des mots aux ailes ou aux chardons
je mets en mouvement des roues de feuilles aux yeux grands ouverts
et je regarde avec insistance en avant tout droit vers l'avant

cela fait quelque temps que la jeunesse est tombée de mes cheveux
elle a glissé au milieu de la rue
cette lointaine chanson d'oiseau libre à l'intérieur de sa cage
je me suis cognée à répétition contre les barreaux sous forme de plumes
en léchant longuement les bleus de mes rêves
et sans cesse j'ai tâché de ronger ma cage à forts coups de dents

je pédale sur des mots aux ailes ou aux chardons
et je prie sans arrêt afin que mes jambes soient assez fortes
pour qu'elles me portent le plus loin possible toujours vers l'avant

chaque feuille d'automne
porte un œil allumé sur la tête
des pensées jaunes rouges rouillées volent
avec des ailes collées à la cire
d'un monde tremblant vers un autre de pierre
je tends mes bras en pont suspendu
vous, feuilles enivrées par le vol
ne pourriez-vous pas coudre à mon dos
l'étincelle de vos plumes

Notice biographique

Née en 1975 à Craiova, en Roumanie, **Cristina Montescu** vit à Montréal depuis 2004. Elle a fait des études de langue et de littérature françaises à Craiova, à Rabat et à Montréal. Son premier livre, *Larmes cadénassées*, est paru en 2003 aux Éditions L'Harmattan (Paris). Depuis, Cristina Montescu a signé cinq autres livres de poésie parus aux Écrits des Forges (Trois-Rivières) : *Tristesse à chien mauve* (2009), *La Margelle du soleil* (2010), *Qui ne naîtra pas* (2012), *Lettres à l'assassin* (2014) et *Concerto pour gouttes à venir* (2018), ainsi qu'un livre bilingue de poésie paru en Roumanie aux Éditions Fondation Scrisul Românesc (Craiova), *Pédaler sur les mots / Pedalând pe cuvinte* (2021).

Le premier roman de l'écrivaine, *La ballade des matrices solitaires*, est paru en 2020 aux Éditions Hashtag (Montréal) pour ensuite être traduit en roumain et publié en 2022 aux Éditions Vremea (Bucarest).

Quelques poèmes brefs

Par **Gui Matieu / Guy Mathieu**

Traduits de l'occitan par l'auteur

Janus

Quand regarda son ombra
Janus
saup jamai
se vèi lo passat o l'avenir.

Janus

Quand il regarde son ombre
Janus
ne sait jamais
s'il voit le passé ou l'avenir.

D'aur e d'azur

Dins son aur estivau
au mitan dei planas d'Ucraina
lei virasolèus van cercar la lutz
vers lo blu dau cèu,
i van cercar la patz,
la patz
e ne vèson venir que de chaples.
(avost de 2022)

D'or et d'azur

Dans leur or estival
au milieu des plaines de l'Ukraine
les tournesols vont chercher la lumière
vers le bleu du ciel,
y vont chercher la paix,
la paix
et ne voient venir que des massacres.
(août 2022)

Dins son vielhum

Sei dòus avián cavat
de rugas sus sa cara.

Tirassava lei pès
dins de pantoflas traucadas,
tirassava de sovenirs
que se ne podiá pas desfaire.

E se fasiá de marrit sang
per son chin.
De qué devendriá sens ela,
se veniá a morir ?

Dans sa vieillesse

*Ses deuils avaient creusé
des rides sur son visage.*

*Elle traînait les pieds
dans des pantoufles trouées,
traînait des souvenirs
dont elle ne pouvait pas se défaire.*

*Et elle se faisait du mauvais sang
pour son chien.
Que deviendrait-il sans elle,
si elle venait à mourir ?*

Après sa despartida

La veirai plus estendre sa bugada,
lo solèu dins sei péus
jogarà plus ais escondalhas
e sei chivaus,
tèsta bassa,
paisson sa pena
e endilhan son dòu.

Après son décès

Je ne la verrai plus étendre sa lessive,
le soleil dans ses cheveux
ne jouera plus à cache-cache
et ses chevaux,
tête basse
paissent leur peine
et hennissent leur deuil.

Desert

Entre cèu blu
e sabla d'aur
caminan lei camèus.

An set de silenci
e n'an pas peur.

Désert

*Entre ciel bleu
et sable d'or
cheminent les chameaux.*

*Ils ont soif de silence
et n'en ont pas peur.*

Puèi...

Vendrà lo jorn que mei poèmas
saràn pas mai que d'èrba fòla
sus lei tombas.

Lo vent, esto ser,
acompanha sus lei vinhas
lei darriers rais de solèu.

Lo vin, deman,
ne gardarà la memòria.

Puis...

*Viendra le jour où mes poèmes
ne seront qu'herbe folle
sur les tombes.*

*Le vent, ce soir,
accompagne sur les vignes
les derniers rayons de soleil.*

*Le vin, demain,
en gardera le souvenir.*

Notice biographique

Guy Mathieu (**Gui Matieu** en provençal) est né au milieu du siècle dernier, en Provence (France) où, dès son enfance, il fut plongé dans un bain linguistique bilingue occitan et français. C'est dans sa langue d'oc (dialecte provençal), la langue des troubadours, qu'il préfère écrire ses poèmes. Auteur de publications et de recherches sur les traditions orales provençales, il est aussi l'auteur de plusieurs recueils de poèmes, quelques-uns en édition bilingue. Il est membre du PEN Club occitan et de plusieurs associations de défense et illustration de sa langue. Il est également traducteur.

Poème d'amour

Par **Michael Morais**

Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Pelletier

Love Poem

Like sequined snow melts upon mountain peaks I turn into water
A stream a brook the swiftest of rapids through dark forests over
Sharp and perilous terrain following gravity in a straight line
I race to greet you like a river that swells with the coming of
The sun in springtime overflowing aflood with excitement breaking
Fiercely surging over levees bursting walls and moving earth
Gushing over all I rise to greet you like a wave deep from the sea
That sleeps in me breathing all your kisses devouring what time
There is I crash upon your shore like all the waters and oceans
This planet knows each molecule of me goes through change — transcends
When touched by the sun I rise to greet you like small particles
Of sand swept thousands of miles by currents of desire that beat in
Waves upon sunbleached beaches being at long last when the water
Subsides allowed to remain like the ground that shakes and trembles
Awaking with the earth's quaking forced up by quick movements from
The core I rise to greet you like crystalline rock borne through
Subterranean caverns and alleys by steaming streams of molten ore
Straining to reach the surface erupting and finally bursting through
I rise to greet you like a volcanic explosion turning the hills to
Thunder splitting granite vomiting fire and lava spewing forth coals
And glowing embers lighter than air I rise to greet you like the smoke
And gaseous flames that burn their way soaring high and swirling
Right through the sky fulfilling every law of nature I rise to greet you

Poème d'amour

Comme neige en paillettes fondant sur la cime des montagnes je me change en eau
Un courant un ruisseau le plus vif des rapides à travers d'obscures forêts au-dessus
D'un sol abrupt et périlleux suivant la pesanteur rectiligne
J'accours t'accueillir comme un fleuve grossissant à l'arrivée du
Soleil au printemps sortant de son lit débordant fébrile rompant avec
Acharnement la houle déferlant contre la digue les murs en éclats et la terre remuant
Rejaillissant sur tout je me lève pour t'accueillir comme une lame de fond de la mer
Qui dort en moi respirant chacun de tes baisers dévorant le temps
Qui reste je heurte ton rivage comme toutes les eaux tous les océans
Que contient cette planète chacune de mes molécules se transforme — transcendée
Lorsque touché par le soleil je me lève pour t'accueillir comme de petits grains
De sable balayés sur des milles et des milles par des flots de désir qui s'abattent en
Vagues sur des plages blanchies par le soleil pouvant enfin lorsque les eaux
Baissent demeurer comme le sol qui tremble et s'ébranle
S'éveillant avec la terre en tressaillement poussée par de rapides remous du cœur
Je me lève pour t'accueillir comme une roche cristalline portée à travers
Des cavernes et des passages souterrains par des flux fumants de minerai en fusion
S'efforçant d'arriver à la surface qui entrent en éruption et qui surgissent enfin
Je me lève pour t'accueillir comme une explosion volcanique transformant les collines en
Tonnerre fendant le granit vomissant feu et lave crachant charbons
Et braises ardentes plus léger que l'air je me lève pour t'accueillir comme la fumée
Et les flammes gazeuses qui se fraient une voie s'élançant haut et tourbillonnent
Transperçant le ciel comblant toutes les lois de la nature je me lève pour t'accueillir

Notice biographique

Le poète, dramaturge et interprète d'avant-garde **Michael Morais** (New York 1945 – Montréal 1991) a galvanisé la scène new-yorkaise de la poésie et du théâtre dans les années 1960 et ce, jusqu'au milieu des années 1970, avant de déménager à Montréal en 1976. Dans la lignée de Langston Hughes, Gil Scott-Heron et les poètes de la génération beat, Michael Morais a continué à créer et à jouer jusqu'à sa mort en 1991, survenue à l'âge de 45 ans.

Référence

Morais, Michael. 2022. *FREE: Uncut poems, stories, art and drama by Michael Morais*, une anthologie (dont ce poème est extrait) publiée sous la direction de ©Jody Freeman, p. 190. Montréal, Canada : ©Éditions Naine Blanche – *White Dwarf Editions*, tous droits réservés. Texte reproduit avec l'autorisation de l'éditeur et de M^{me} Freeman.

« Collisions » et autres poèmes

Par **Andrea Moorhead**

Collisions

Des sons métalliques remplissent la nuit
des défaillances, des chutes de pression
nous sommes encore debout
malgré la violence du vent
le martèlement du cœur et des poumons,
révolte des organes que personne n'aurait pu arrêter,
c'est une séduction imprévue,
un avortement de la mémoire
de la nostalgie arrachée au cynisme,
une crise de conscience
une distance que nous n'avons pas anticipée
entre nos mots et cet orage épouvantable.

Saturation

Trop de visages
suspendus dans l'air
comme des mirages menaçants,
des yeux énormes
des lèvres ouvertes
pour crier leur déception,
les glaciers, les accidents en haute mer,
les guerres chimiques à l'intérieur
pendant que nous écoutons
des voix fébriles
annoncer le non-être de la planète
sans remarquer que nous flottons déjà
dans la marée blanche
des songes détachés.

Flashback

Hésitant au bord de l'eau

les jambes courent encore dans les champs lointains

explosions et pièges, l'odeur du départ

arbres brûlés, bâtiments écrasés, peaux et cheveux

au ralenti

incolores méconnaissables

des éclaboussures des rides des cercles

les bras raidés

l'eau est froide, l'eau est claire

le cœur à moitié gelé

les poumons enfin libres

sidérés par l'intensité.

Courants

Nous dormons à l'abri du volcan
dans l'attente impossible
de nous réveiller au bord
d'une rivière de neige bleue
entourés des bruits de notre passé
vacarme insoutenable
qui s'écroule lentement
à l'intérieur de la mémoire.

De près

Parmi les feuilles brunes
une voix défunte se lève
tressillante et pure
comme les touches noires du piano
une tout autre mélodie en dissonance
sous la peau de la nuit
murmurant le long des paupières closes,
tremblement qui saisit la dernière lueur.

Fascination

Tes yeux luisent
le long de mon regard
des taches d'ombre et d'or
d'où viennent des questions
sans réponse.

La Mère Gaïa

Arrachez vos rêves -

il ne vous reste plus de temps

votre corps blond

vos paupières de feu et de grêle.

Personne ne vous retrouvera ici.

C'est un tissage mal fait

une toile d'hypothèses

instable sous le vent noir.

Arrachez-les -

vous risquez la disparition

aux mains des Jekyll et Hyde.

Pharisaïques,

ils ne connaissent pas le corps

blond et friable de vos rêves

les voiles clignotant aux profondeurs,

le message intime des synapses,

vos yeux d'hydrogène et de fer,

le ventre doux des nuits sans lune

avant la collision

avant l'autel piégé

de votre transsexualité

interdite et niée
avant que votre corps blond
ait fécondé la transe et l'hallucination
mille fois plus tendres
que vos rêves échappés
qui nous rendent tous stériles
sous le poids de votre rage,
de votre immense et impitoyable
regard planétaire.

Notice biographique

Andrea Moorhead est directrice de la revue internationale *Osiris* qui vient de célébrer cinquante ans de poésie. Elle a publié plusieurs recueils de poèmes dont *Présence de la terre* aux Écrits des Forges, *À l'ombre de ta voix* aux Éditions du Noroît, *Fukushima Dreams* au Finishing Line Press et *Tracing the Distance* au Bitter Oleander Press. Photographe amatrice et naturaliste passionnée, elle a fait paraître ses photographies dans de nombreux livres à Anterem Edizioni en Italie ainsi que dans les revues littéraires *Ce qui reste*, *Possibles* et *The January Review*.

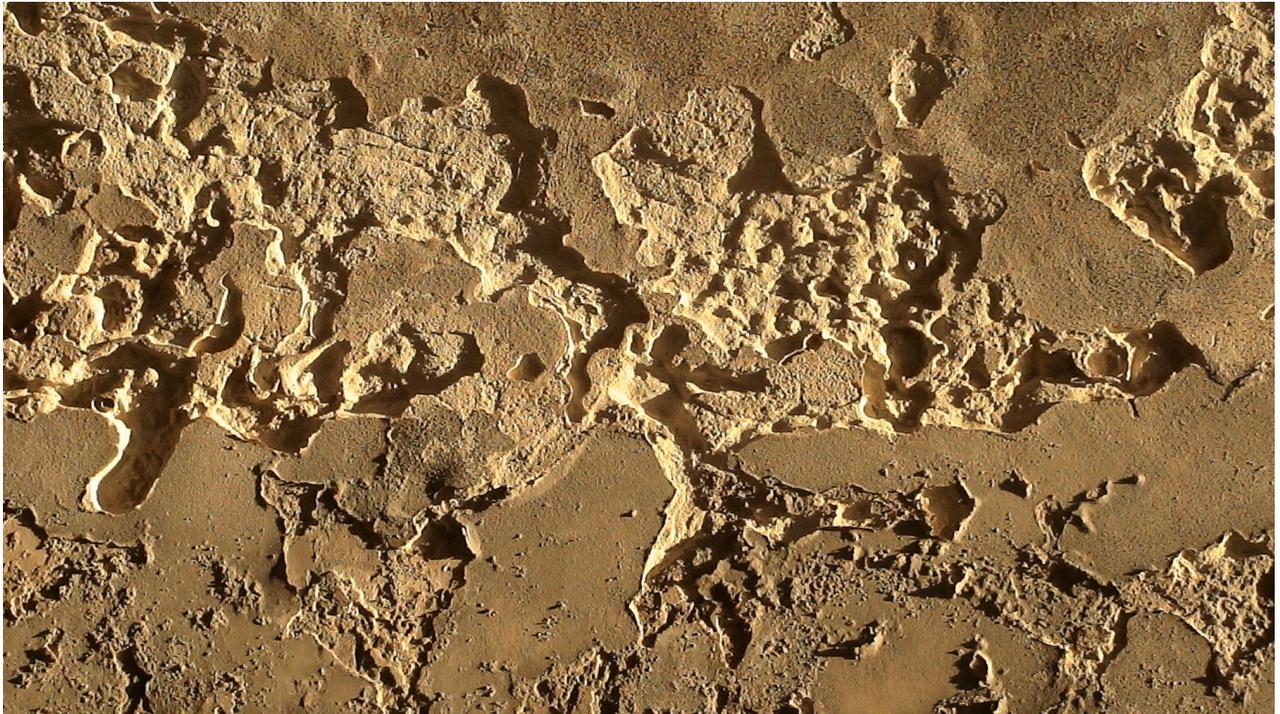
Paramètres¹

Par André-Guy Robert

La carte des lieux

Voyez-vous les montagnes et les plaines? Cette photo a été prise de l'espace. Voyez-vous les aspérités d'une plaque de verre? Cette photo a été prise au microscope électronique. Voyez-vous la carte physique d'un archipel? Cette image a été produite par ordinateur.

Quelle que soit l'échelle et le mode de représentation, des structures analogues se répètent. Pour s'y retrouver, le cerveau regroupe les perceptions — visuelles, en l'occurrence — et en fait des archétypes. Or, ces structures analogues, il en existe effectivement dans le monde réel, quelle que soit l'échelle (les fractales), et le cerveau en rajoute, qu'il imagine...



2006. Photo numérique. Gros plan de la surface d'un mur photographiée en lumière rasante à Bonifacio, en Corse. En tant qu'artiste surréaliste, j'appellerai « fractale de Bonifacio » cet « ensemble » tout à fait fortuit!

1. [NDLR : les réflexions de l'auteur sur la genèse du titre sont résumées à la toute fin de ce texte, dans la note qui suit la notice biographique.]

Le grand dévidoir

Devant l'eau vive dont les mouvements s'entrelacent avec une aisance déconcertante, on demeure immobile, les yeux rivés. Que cherche-t-on à comprendre en observant ainsi ce qui ressemble à des cordes se dévidant à toute vitesse et dont on ne verra jamais les bouts? L'épaisseur invraisemblable d'une profondeur cachée? Qu'y a-t-il derrière cette surface qui se meut hors cadre tout en se lovant sur place?

Et ces couleurs — teintes de gris passant du noir au vert, lignes de violet virant au mauve, rebonds pâles qui remontent le courant —, où va-t-elle les chercher, l'eau transparente qui, par surcroît, feint l'opacité?

Pour l'enfant comme pour l'artiste, la mécanique des fluides n'a rien d'un ensemble d'engrenages qui sonne les heures. C'est un miracle, un feu de joie liquide.

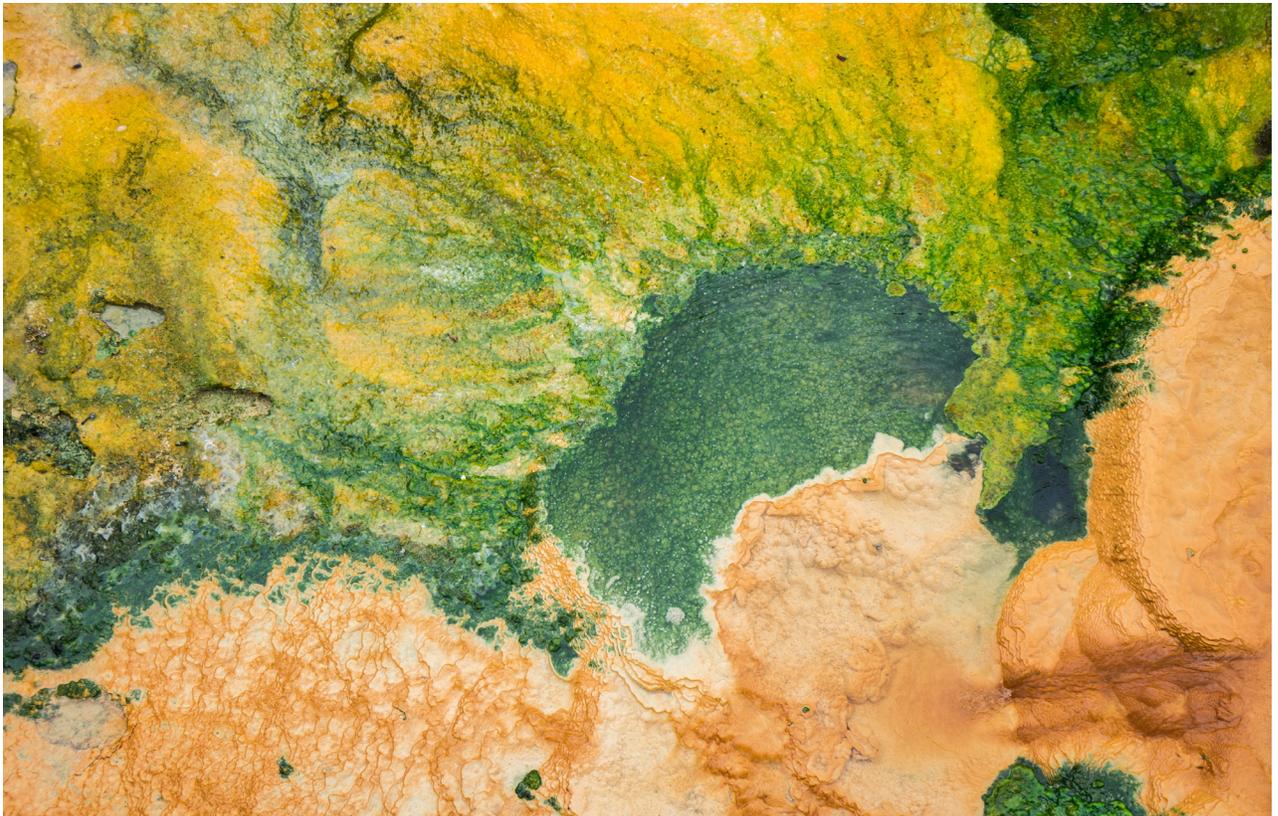


2015. Photo numérique. Tresse d'eau photographiée au téléobjectif en vitesse lente. Chutes Dorwin, à Rawdon, au Québec. En tant que poète impressionniste, j'en appelle à la fluidité.

Beau temps pour les extrêmophiles

L'équilibre écologique se bâtit sur le temps long. La chute de l'astéroïde qui a creusé le golfe du Mexique causa l'extinction des dinosaures, faisant entrer le temps court dans l'équation de la vie. Et puis le temps long s'est lentement remis en place, aboutissant à l'espèce humaine.

Voici que quelques générations d'apprentis sorciers ont suffi à ramener l'humanité dans le temps court. Quoi qu'on en dise, la Terre n'est pas en danger. Elle s'est passée des dinosaures, elle se passera bien des êtres humains. Le temps long reprendra, et la loi universelle s'appliquera comme d'habitude : tout ce que la matière rend possible essaiera d'advenir.



2022. Photo numérique. Extrêmophiles proliférant à la surface des concrétions de la Teplá, un ruisseau où coule une eau minérale thérapeutique, à Karlovy Vary, en République tchèque. En tant qu'amateur de phénomènes géothermiques, je fais confiance à la détermination de la vie.

Le jour et la nuit

À l'échelle de l'évolution, le jour et la nuit alternent rapidement à la surface de Terre, ce qui impose aux vivants de s'adapter à un environnement stroboscopique. Ces conditions de vie locales ont déterminé la teneur des perceptions que le cerveau encode pour sa survie. Dotés d'une vue nocturne médiocre, les êtres humains ont naturellement associé la nuit au danger, la lumière à la sécurité. En découlent symboles et rites. Auraient-ils été dotés d'une vue différente, les Hommes auraient fabriqué d'autres mythes.

Le cerveau sert de pont entre *les sens* et *le sens*. Or, ce pont, comme tous les ponts, est aussi stratégique que vulnérable. Quand le sens commun fait consensus, un Rimbaud se lève et réclame « le dérèglement de tous les sens ». Au bout d'un moment, même les perceptions sensorielles ne font plus consensus. Les apôtres de la réalité virtuelle, des faits *alternatifs* et des mensonges dignes de foi dénoncent comme faux les faits avérés. Le pont entre les sens et le sens tombe sous les missiles. L'extinction des lieux communs annonce le retour des mythes. Beaucoup s'en réjouissent qui avaient peur dans le noir.

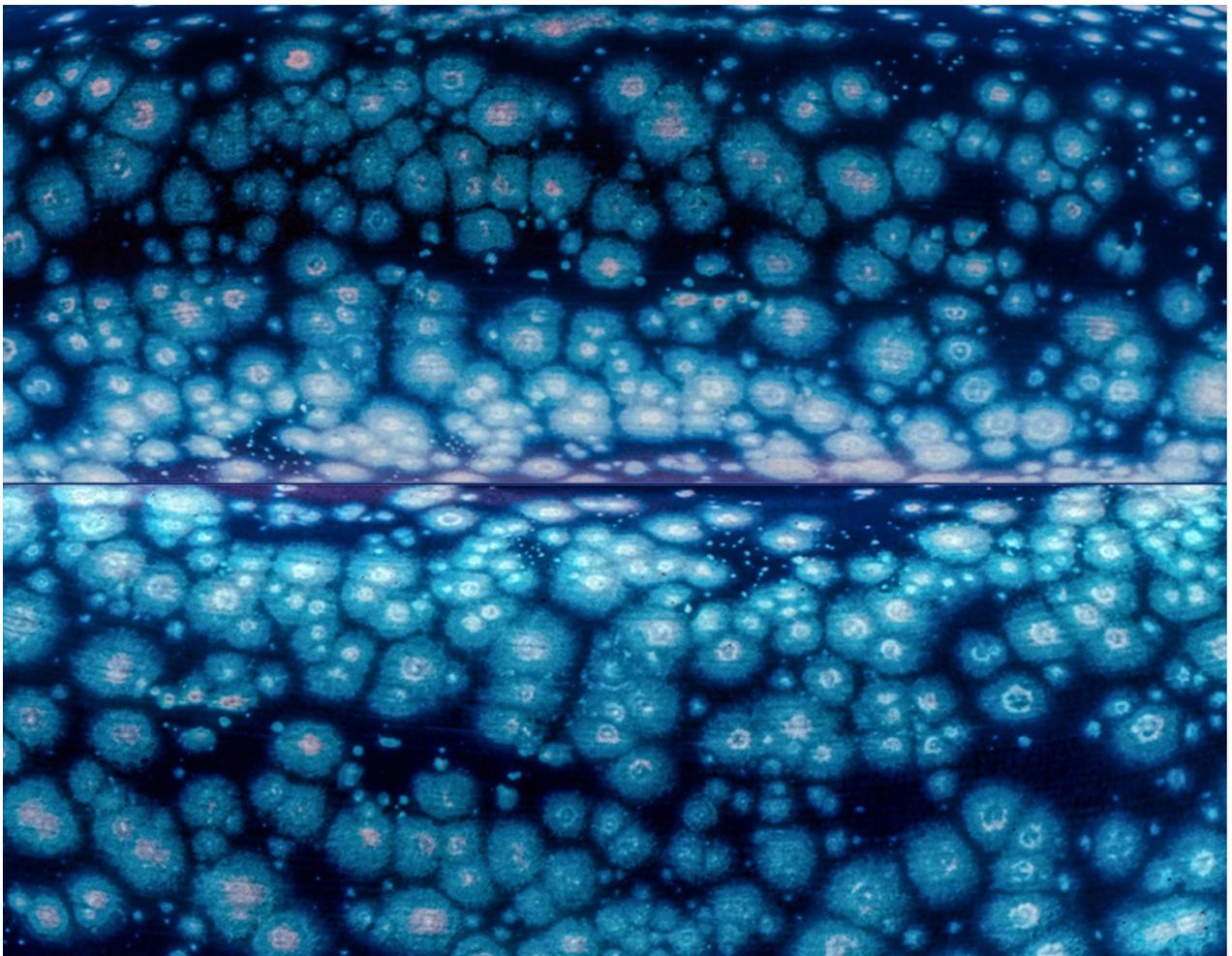


2022. Photo numérique. Gros plan d'un mur éclairé en lumière rasante dans les combles de la galerie GASK de Kutná Hora, en République tchèque. En tant que bachelardien, je préconise l'emploi du symbole : *il réenchante le monde.*

Méduses galactiques

L'horizon de la Terre — qui sépare le haut du bas, le céleste du terrestre, le bien du mal, et que la gravité ancre par surcroît dans une direction opposable — serait-il en partie responsable de notre pensée binaire, qu'un horizon mental divise entre moi et non-moi, nous et non-nous ?

Si nous étions nés sans l'expérience de l'horizon terrestre ni de la gravité, penserions-nous encore le monde par deux ou le penserions-nous flottant, aléatoire, interactif ou vide ? L'univers nous inspirerait-il encore autant de crainte que d'émerveillement ? Le percevrions-nous lui-même comme dissonant ?



2021. Montage de deux photos numériques placées en miroir de part et d'autre d'un filet central bleu foncé. Photographies de la pelure tavelée d'une banane dont les couleurs ont été modifiées en post-traitement. En tant que chercheur, je m'intéresse à la dissonance cognitive.

Notice biographique

André-Guy Robert travaille à s'expliquer le monde avec des mots, des images, ou les deux, comme ici. Membre de l'Association des photographes artisans de Laval (APAL) depuis 2016. Finaliste au Défi Mongeon-Pépin 2022 de la SPPQ. Photos publiées sur papier dans : *Brèves littéraires* 82, revue littéraire lavalloise (page couverture, 2011), *El Hakim* 39, revue médicale algérienne (page couverture, 2022), *The Sea Letter* 10, revue littéraire américaine (2021), *Entrevous* 8, revue d'arts littéraires lavalloise (2018), *Brèves littéraires* 90/91 (15 photos illustrant des poèmes d'auteurs québécois, 2015). Son diaporama *Arbres de verre* (2019 ; <https://youtu.be/LHCzsjqv4U>) a été mis en musique par Louis Babin. André-Guy Robert publie ses photos numériques sur Flickr (<https://www.flickr.com/photos/andreguyrobert/albums>). Site Web : <https://andreguyrobert.com>.

© 2023. Tous droits réservés à l'artiste.

Note

Réflexions de l'auteur sur la genèse du titre « Paramètres » :

J'ai analysé le contenu de mes cinq commentaires et photos correspondantes. Voici ce qui en ressort :

1. Fractales

structure semblable quelle que soit l'échelle
> artiste surréaliste = fortuité

2. Mécanique des fluides

surface / profondeur, mouvement hors cadre / sur place, couleurs / transparence, transparence / opacité
> poète impressionniste = fluidité

3. Temps long / court

matière / vie, réalisation des possibles
> amateur de phénomènes géothermiques = confiance dans le fait que la vie est déterminée à vivre

4. Alternances, oppositions

jour / nuit, symboles / rites, les sens / le sens, consensus / disparités, faits réels / *alternatifs*,
vue médiocre = mythes
> bachelardien = emploi de symboles pour le réenchèvement du monde

5. Horizon + gravité

binarités : haut / bas, céleste / terrestre, bien / mal, moi / non-moi, nous / non-nous,
crainte / émerveillement = univers dissonant
> chercheur = dissonance cognitive

Il me semble que chacun de ces sujets philosophico-scientifiques (ou lois de la nature / de la perception humaine) est un paramètre dont il faut tenir compte pour comprendre le monde.

L'humeur de l'eau en crue

Par **Anthony Lacroix**

sur ma table de chevet
je garde cachée une forêt apocryphe
on ne sait jamais quand le verre d'eau manquera de congés maladie
ou si la feuille d'une céphalée nous attend
au point culminant de l'angoisse

*

j'aimerais déposer un lavalier
dans le minaret de ta nuque
mais chacun de mes doigts tendus
amincit la glace du fleuve

*

une fatigue apprivoise
la falaise dans mon torse

quand chaque géant
deviendra un moulin
il me restera les champs
pour vieillir

*

si je consulte mes synonymes si souvent
c'est pour réduire la ponctualité de mes nerfs
en désespoir de cause
t'écrire un roman qui
s'effondre en protocole

*

pardon
quand la semaine finit de percoler
j'ai le courage d'une patate frite
tous grappillent leurs regrets
comme ils peuvent
maronner dans un champ sec
ou avoir une migraine de bouteilles vides

Notice biographique

Anthony Lacroix est né à Sherbrooke comme son père avant lui. Il a publié trois livres, dont les deux plus récents, *Les femmes que j'aime ne font pas de bicyclette* (2021) et *La scoliose des pommiers* (2022), sont parus à La maison en feu. Il dirige présentement les éditions Fond'tonne, coordonne le podcast de création *Le mot bruit* et prépare une thèse de doctorat subventionnée par le CRSH sur les fictions refuges sous la direction de Martin Robitaille (UQAR).

Depuis octobre 2022, il travaille à la création du roman intitulé *Quand les radios de char se mettront à brûler*, dont il lit un extrait chaque mois à l'émission de radio « Libraire de force ».

Bon voisinage

Par **Éric Roberge**

La pudeur demeure vierge sur la pointe des pieds
c'est ce qu'elle aime faire croire
jusqu'à ce que ses talons arment ses jambes
qui rôderont pour qu'elle se sente moins seule

c'est ce qu'elle se répète certains matins
étranglée avec ses propres rires de la veille
auprès d'un éclair qu'elle congédie sur-le-champ
sans âge
sans vêtement
sans même un masque funèbre

*

Des draps noirs flambent sous les ongles
qui écartent un abdomen d'une rive à l'autre

la symphonie qui glisse dans ce bassin osseux
se laisse imposer une cadence plus grande qu'elle

des mâchoires s'ouvrent à une respiration haletante
dans laquelle les pierres s'engouffrent
se polissent à l'air
pour atteindre une rondeur d'oxygène

*

Elle donne naissance à des mondes anciens
qui se hissent bonheur au vent contraire
dans un ciel sans faux plis

chaque nuit elle s'endort avec la vie
chaque réveil la rapproche d'elle-même

au lieu de la féliciter
il n'est pas rare que des grands-parents
leurrés par leur nouveau rôle
prennent des photos de leurs petits-enfants
qui ne sont pas les leurs
à travers la vitre de la pouponnière d'un navire de guerre

*

Les forceps appliqués sur les joues du jour
laissent des marques d'oiseaux alités
qui agonisent
autour de la piscine fardée d'écureuils inquiets
et de mouches enivrées

par compassion
le voisin qui connaît la mécanique pour leur trancher la tête
récite mime et forain
au préalable
chacun de leurs os creux devant un feu à partager

Notice biographique

En 2022, **Éric Roberge** a publié *La bibliothèque des torsions* aux Écrits des Forges, son sixième recueil à la même adresse. Il a également participé à quelques numéros récents de la revue *Exit*. Il enseigne les arts et les lettres, la littérature et la communication au Cégep de Trois-Rivières.

et la nuit dura...

Par **Sébastien B Gagnon**

avalé par la nuit
dans un étau incompréhensible
les jambes me plient
mon dos se casse
je rampe
dans un dernier mot qui s'accroche
aux lèvres de la vivante

les affaires des armes m'auront tout pris
l'énergie des jours de montagne
la vitesse qui me faisait compter
les mouvements qui faisaient les danses
dans les feux qui meurent
tombent les anecdotes
et les comptines

toutes tes dents tellement
emportées par le vent

les grands rires sont dépassés
ou peut-être je les conserve
depuis que les amis coulés dans leurs rêves ne savent plus les accomplir ou alors c'est le contraire et
ils se moquent des rêves qu'ils ont déjà tenus dans des jeunes mains belles et grandes et ouvertes

ma voix se perd elle ne voudrait pas être la mienne hollywood l'attire et mes pieds l'écrasent dans un
rare transfert de poids (probablement que je déboule avec le piano)

j'ai voulu mettre aux abris les écoles parce que même si elles ne m'ont pas toujours parlé
personnellement
elles correspondaient à la charge de demain

et avec elles on a lancé des morceaux d'asphalte de capital sur les flics
et préparé les coups dont les plans sont
par ici
viens suis-moi

c'est bien la moindre des choses
ça ne devrait pas prendre un poème pour les faire belles
les victoires possibles dans la lutte et celles de la vie
quand ils
brûlent les crayons de bois avec les bâtons de baseball et de hockey
que les vieux réfractaires coupent le souffle aux passagers fougueux poussés à bouillir dans une
marmite étanche

m'arrive le sommeil qui réveille
les poings découpés j'ai la gueule d'un klaxon dans le capharnaüm des incendies de souvenirs

tu parles d'un seul œil je ne te connais plus
ce matin dans l'orage les chorégraphes étaient en lambeaux sur le seuil de ma porte qui n'ouvrirait pas
demain je ne sais pas
et si par chance je perds l'idée qui me transporte ailleurs c'est la musique qui aura vaincu mes mœurs

Notice biographique

Sébastien B Gagnon écrit dans la tempête, pendant l'effondrement. À ses yeux, l'enchaînement des catastrophes suscite des potentialités d'actions contre la passivité, cette coupole qui s'abat sur les populations. Les mots sont pour lui les veines des gestes, ils permettent les soulèvements et altèrent les jours perdus. Avec lui, la littérature et l'art sont des aventures qui multiplient les possibles. Il a publié *Disgust and Revolt Poems Mostly Written in English by an indépendantiste* (Rodrigol, 2012), ainsi que *Mèche* (Oie de Cravan, 2016, Prix des libraires québécois 2016, catégorie poésie). Il travaille sur plusieurs projets indépendants et secrets aux aspects multidisciplinaires, dont un *Traité de démolition*. Il présente régulièrement performances, lectures et spectacles, entre autres avec le musicien Joël Lavoie (duo nommé boutefeu).

Lumpen manifieste (adolescent) / des vieux (parricides)

Par Gerardo Ciáncio

Traduit de l'espagnol (Uruguay) par Jean-Pierre Pelletier

Lumpen Manifiesto (adolescente) de los viejos (parricidas)

Nosotros no queremos
ser la parte postrera
del vagón de cola
del fin de una tradición literaria
ni padres ni madres
ni abueleces eunucas
nosotros no queremos
ser parricidas ni madre-fóbicos
nosotros apenas ponemos
la punta de algo en el papel
para que arda hasta el hartazgo
para dejar constancia
de la derrota
del fracaso
de la Nada
que se absorbe el Todo
(a cada respiro la Nada
se lo traga Todo)
de eso quisiéramos dar cuenta
para empezar por la Nada
más blanca y absoluta
la Nada que dicen que estaba
antes del lenguaje
antes del gesto
antes del amague
ni matricidas ni padre-fóbicos
En términos poéticos
aspiramos a convertirnos
en verdaderos asesinos seriales

(Ayer soñé que alguien o algo en Montevideo, o en una ciudad como esta asaz misteriosa y abstracta, se dedicaba a cazar poetas, liquidaba escritores a mansalva. Literal, como dicen algunos jóvenes.

Quizás la culpa es mía porque me dormí escuchando un audio de Bolaño, y el sueño tenía, ahora que lo pienso, algo del Bolaño más oscuro, de ese que mira el vacío más negro con los ojos inyectados de abismo. Incluso, la pesadilla (porque de eso se trataba) tenía algo de 'Diario de la guerra del cerdo', de la novela de Bioy - no de la película de Torre Nilsson -.

Lo cierto es que la máquina de hacer sueños del inconsciente trabaja solita, entiendo que se autoprograma a piacere con las esquiras que quiere, nadie guiona nada ahí, supongo).

A Pablo Silva Olazábal, que sigue runrunando el laberinto de su universo narrativo como un enorme espejo de inquietantes ficciones y sueños recuperados.

Lumpen manifeste (adolescent) des vieux (parricides)

Nous ne voulons pas
être tout au bout
du wagon de queue
de la fin d'une tradition littéraire
ni pères ni mères
ni vieillards eunuques
nous ne voulons pas
être parricides ou matrophobes
nous posons à peine
la pointe de quelque chose sur le papier
pour qu'il brûle jusqu'au ras-le-bol
pour consigner
la défaite
l'échec
du Néant
qui absorbe le Tout
(à chaque respiration le Néant
avale tout)
nous voudrions en rendre compte
en commençant par le Néant
plus blanc et absolu
le Néant, dit-on, était
avant le langage
avant le geste
avant la feinte
ni matricides ni parriphobes
En termes poétiques
nous aspirons à devenir
de vrais tueurs en série

(Hier, j'ai rêvé que quelqu'un ou quelque chose à Montevideo, ou dans une ville comme cette cité très mystérieuse et abstraite, chassait des poètes, tuait des écrivains en grande quantité. Littéralement, comme disent certains jeunes.

C'est peut-être ma faute parce que je me suis endormi en écoutant un balado de Bolaño, et le rêve avait, maintenant que j'y pense, quelque chose du Bolaño le plus sombre, celui qui regarde le vide le plus noir avec les yeux injectés d'abîme. Même, le cauchemar (parce que c'était de cela qu'il s'agissait) avait quelque chose du « Journal de la guerre du cochon » - le roman de Bioy¹, pas le film de Torre Nilsson².

La vérité, c'est que la machine à fabriquer des rêves de l'inconscient fonctionne toute seule. Je comprends que vous vous programmez vous-même *a piacere*³ avec les restes que vous voulez, personne n'en fait là un scénario, je suppose.)

À Pablo Silva Olazábal⁴, qui continue de courir dans le labyrinthe de son univers narratif comme un énorme miroir de fictions troublantes et de rêves retrouvés.

-
1. Adolfo Bioy Casares, auteur argentin, publie en 1969 *Journal de la guerre au cochon*, roman retraçant sur quelques jours la vie de Vidal, retraité de Buenos Aires, alors que la ville s'embrase dans un conflit entre jeunes et « vieux ».
 2. Leopoldo Torre Nilsson est un réalisateur argentin, né le 5 mai 1924 à Buenos Aires et décédé, dans cette ville, le 8 septembre 1978.
 3. Italianisme : à loisir, à volonté. En Uruguay comme Argentine, les descendants d'immigrants italiens sont nombreux. Ces derniers ont exercé une influence sur la manière de parler l'espagnol dans ces deux pays.
 4. Pablo Silva Olazábal (Fray Bentos, 18 mars 1964) est un écrivain et journaliste uruguayen. Son travail dans le domaine du journalisme a été consacré à la diffusion, à la promotion et à la sauvegarde des livres et des écrivains, tant dans la presse écrite qu'à la radio.

Notice biographique

Gerardo Ciáncio (Montevideo, 1962) est poète, journaliste, chercheur et enseignant uruguayen. Il a remporté de nombreux prix au cours de sa carrière, dont le prix annuel de l'Académie nationale des lettres, à trois reprises, ainsi que le Prix César Vallejo. Il est titulaire d'une maîtrise en gestion des établissements d'enseignement de l'Université Complutense de Madrid. Il est l'auteur de plusieurs livres, dont les essais *La crítica literaria integral*, *La ciudad inventada* et *Soñar la palabra*, ce dernier ayant reçu ex aequo le premier prix du Concours international de l'essai Mario Benedetti. De surcroît, il a été lauréat du Prix Légion du livre décerné par la Foire du livre de l'Uruguay. Au Québec, la revue de poésie *Exit* lui a consacré un dossier préparé par Jean-Pierre Pelletier et il a été l'un des invités du Festival de poésie de Montréal en 2017.

AUCUNEMENT (extraits)

Par Thierry Dimanche

La marche de Saint-Denys-McLuhan

Je marche dans un message qui n'arrive pas à être média. Je suis piétiné par des médiums sans message et qui délaissent les fantômes.

Parmi les choses qu'il vaut mieux affirmer sans les dire, il y a *ce refus de servir*.
Ce *desservice* qu'on se fait pour partager l'énergie. Un investissement de travers dans la phrase.

L'adrénaline, c'est de la merde.

Ou de l'or.

L'écran détestable de jouir, avec son ouverture, son jaillissement, sa résorption.
L'excitation comme déclic du dehors.

Ou le repli. Les intestins. Le jappement introverti. Les méditations œsophagiques.

La marche du moi en retard sur son écho. *L'énumération de ce qui tranche l'injonction à s'accumuler*. L'orgie du nœud, du non-eux, du nœud qui ne se fait pas.

Ta joie qui passe en te marchant sur les pieds, ton plan Marshall de pas à pas dans la négation dansante.

Bienvenue aux royaumes de ce qui n'existe pas.

Justes, mais juste assez

Les enivrés de vertu
pataugent
dans la fièvre de croire.

Pour éviter l'équilibre des guillotines, il faudra peut-être
partager l'absence de propriété.

Œil pour œil, poutre contre poutre et
on scie la vieille branche du péché
originel (sur laquelle on est assis),
et toute cette menuiserie tend à
faire son retour en échardes.

L'étroitesse d'idées rend méchant.
La bienveillance qui perd sa flexibilité vire au contrôle.
Gare aux loups-louves qui s'avancent vêtus
de peaux de brebis.

Enivrez-vous de vertu, mais de grâce, juste assez.

(Ou soyez Juste Leblanc)

Neuf règles pour créer son propre monde

- L'ego, tu fissureras.
- Le début la fin : étaient, seront, sont. Questions ouvertes mais incarnées.
- Une idée du calme absolu, tu entretiendras.
- Du champignon. Beaucoup de champignon.
- Vastes silences.
- Torrents abrupts.
- Irrégulières, les architectures.
- La table des matières, tu étudieras.
- Au centre de ton sang, tu circuleras.

Ils conjuguent, nous conjuguent

Subjonctifs, conditionnels, trop en retrait pour ne pas être, nous naviguons sur les autres côtés, dans l'excès casse-tête du revenir, chantres de l'irrégularité qui tissent à l'envers l'énergie du départ accompli.

Il y a de ces épaves qui glissent, portées par de minuscules brisures de frontières. Il y a de ces cercles mutants et débordés, repères en non-mémoire ou bien dompteurs d'oubli. C'est à n'en plus finir.

Derrière l'hypocrisie qui fait matière, nous sommes une grappe juteuse d'affirmation contredite par les remords du soi, mais la comédie de la fin, le théâtre initiatique de la personne...

N'en plus finir et puis rythme, rythme – ombre d'une bêtise couronnée.

(Je suis venu chez vous pour être seul.

Pour être seul chez vous.)

Aujourd'hui,
le plus beau mot de la langue française est :
AUCUNEMENT.

Notice biographique

Thierry Dimanche a publié une douzaine d'ouvrages depuis 2002, dont *Le thé dehors*, *Théologie hebdo* et *Tombeau de Claude Gauvreau* (Leméac, 2022).